This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 00605612 5

LE VOYAGEUR
DE
LA JEUNESSE.

LE VOYAGEUR DE LA JEUNESSE

5377

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE;

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE,

CONTENANT:

1°. La Description pittoresque des divers pays;
2°. Le Tableau des mœurs, religions et gouvernemens de tous les peuples;
3°. Des notices sur ce que la nature et les arts ont de plus curieux:

orné de 64 fig. représentant les principaux peuples dans leurs costumes.

PAR PIERRE BLANCHARD.

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.

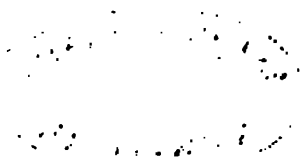
TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez LE PRIEUR, Libraire, rue des Noyers, N°. 45.

1806.

ASTOR LIBRARY. NEW-YORK.



Nègres de la Guinée.

LE VOYAGEUR
DE
LA JEUNESSE
DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

LA GUINÉE.

Comme la côte qui se trouve depuis la Gambie jusqu'au-delà de Sierra-Léonne, ne nous présente rien que ce que nous retrouverons ailleurs, nous ne nous y arrêterons pas; nous passerons aussitôt dans la *Guinée*, ou plutôt nous visiterons ses côtes, car l'intérieur nous est encore inconnu.

Plusieurs voyageurs ont désigné, sous le nom général de *Guinée*, la vaste étendue des côtes depuis la rivière du Sénégal, jusqu'au cap *Lope Gonsalvo*, et même jusqu'au *cap Nègre;* mais la Guinée, proprement dite, ne s'étend que depuis Sierra-Léonne jusqu'au cap Lope Gonsalvo; la côte qui part de Sierra-Léonne jusqu'au Sénégal, porte ordinairement le nom de ce fleuve; et celle qui com-

mence au cap Lope Gonsalvo, et va jusqu'au cap Nègre, s'appelle la Nouvelle-Guinée ou le *Congo*.

La Guinée, proprement dite, se divise en six parties ou six côtes : 1°. *la côte de Malaguette ;* 2°. *la côte d'Ivoire ;* 3°. *la côte d'Or ;* 4°. *la côte des Esclaves ;* 5°. *la côte de Benin ;* 6°. *la côte de Biafaras.*

LA CÔTE DE MALAGUETTE OU DES GRAINES.

Cette côte prend, dans sa plus grande étendue, depuis Sierra-Léonne jusqu'au *cap des Palmes*, et a 160 lieues de longueur. Son nom de *Malaguette* ou *Maniguette*, lui vient de l'espèce de poivre que l'on y recueille, et qui, dit-on, dans la langue du pays, s'appelle *emanaguetta* (1). Elle contient plusieurs petits royaumes ; celui de *Sanguin* est tout-à-fait sur le rivage. Ses habitans sont moins malpropres que n'ont coutume de l'être les autres nègres. Les édifices du roi et des grands sont bâtis en long. On en voit

(1) Ce poivre est beaucoup moins estimé que celui des Indes Orientales, et n'est pas de la même espèce. Il le remplace cependant assez bien, et souvent les marchands les mêlent frauduleusement ensemble, pour augmenter leurs profits.

LE VOYAGEUR
DE
LA JEUNESSE.

pas qu'elles ne trouvent facilement des maris. Ce qu'une fille a gagné par le trafic de ses faveurs, sert même fort souvent au mari à l'obtenir, de ses parens. Les maisons de ce pays sont les mieux bâties de la côte. Au centre de chaque village, on voit une sorte de théâtre, couvert comme une halle de marché, qui s'élève d'environ 6 pieds, sur lequel on monte de plusieurs côtés par des échelles; c'est le *bantang* des Mandingues. Ici il s'appelle *kaldée*, lieu de conversation. C'est là que les négocians s'assemblent pour traiter d'affaires, les paresseux pour fumer, et les curieux pour entendre des nouvelles. Les riches y font apporter, par leurs esclaves, des nattes sur lesquelles ils s'asseyent; d'autres en apportent; d'autres en louent.

Tout le pays intérieur, depuis le cap Monté, porte le nom de *Guoja*. Ces peuples dépendent du roi des *Folgias*, qui dépendent eux-mêmes de l'empereur des *Monus*. En général, les nègres de cette côte sont plus modérés et plus sociables que les autres. Ils vivent entre eux dans une union parfaite, aiment à s'entre-secourir, et ne font la guerre à leurs voisins que lorsqu'ils y sont forcés. Pleins de probité entre eux, ils n'en man-

quent qu'envers les Européens, qu'ils volent avec plaisir dès qu'ils en trouvent l'occasion. Leur principale occupation, dans cette contrée, est la culture des terres, car ils ont peu de penchant pour le commerce. Leur religion a quelque chose de raisonnable et beaucoup d'absurdités, suivant la coutume. Ils reconnaissent un Créateur suprême, qu'ils nomment *Kanno*, mais à qui ils n'accordent pas une existence éternelle. Ils disent que tout le bien vient de lui, et ont la sagesse de ne point expliquer ce qu'il est; c'est beaucoup pour des nègres. Ils sont persuadés que les morts deviennent des *esprits*, auxquels ils donnent le nom de *Jannanius*, c'est-à-dire *patrons*, *défenseurs*. L'occupation qu'ils attribuent à ces jannanius, est de protéger et de secourir leurs anciens amis et leurs parens. Ils les invoquent en toute occasion, jurent par eux, et leur font une sorte de libation en jetant par terre quelques gouttes de l'eau et du vin de palmier qu'ils vont boire. Chaque village a, dans quelque bois voisin, un lieu fixe pour les invocations. On y porte, dans trois différentes saisons de l'année, une grande abondance de provisions pour la subsistance des esprits. C'est là que les personnes affli-

gées vont implorer l'assistance de Kanno et des Jannanius. Les femmes, les filles et les enfans n'ont pas le droit d'entrer dans ce bois sacré. Tous les peuples de cette côte circoncisent leurs enfans dès l'âge de six mois, sans autre loi qu'une tradition immémoriale, dont ils rapportent l'origine à Kanno même.

LA CÔTE D'IVOIRE OU DES DENTS.

Toute la côte, depuis le cap des *Palmes* jusqu'au cap des *Trois-Pointes*, porte le nom de côte des Dents ou d'Ivoire, sans doute à cause du grand nombre de dents d'éléphans que les Européens y achètent. On présume que la grosseur des éléphans y est extraordinaire, puisque l'on y achète des dents qui pèsent jusqu'à 200 livres. On s'y procure aussi de l'or et des esclaves.

On a divisé cette côte en deux parties; celle du bon peuple et celle du mauvais. Cette dernière s'étend du cap des Palmes au cap *La-Hou*, et est habitée par des hommes qui méritent en effet le nom qu'on leur a donné. On raconte qu'ils ont massacré, dans plusieurs occasions, un grand nombre d'Européens qui n'avaient relâché sur leur côte que pour y faire leur provision d'eau et de bois. La par

tie habitée par le bon peuple, commence au cap La-Hou. Les Hollandais ont donné le nom de *Quaquas* aux habitans jusqu'au cap de Sainte-Apolline, parce qu'en s'approchant des vaisseaux européens, ils ont sans cesse le mot de *quaqua* à la bouche. Depuis que l'on en a enlevé plusieurs, leur inquiétude est si vive, qu'on ne les engage pas facilement à monter à bord. La meilleure méthode pour les attirer avec leurs marchandises, est de prendre un peu d'eau de mer et de s'en mettre quelques gouttes dans les yeux, parce que la mer étant leur *fétiche*, ils regardent cette cérémonie comme un serment. Avant de commencer à traiter, il faut toujours leur faire un présent qu'on appelle *dasohi ;* c'est un effet de très-peu de valeur, tel qu'un petit couteau, un anneau de cuivre, un verre d'eau-de-vie, ou un morceau de biscuit.

Le nombreux et perpétuel concours de vaisseaux qui visitent annuellement la côte, a fait hausser aux nègres le prix de leurs marchandises, sur-tout de leurs grosses dents d'éléphans. Le pays en fournit une si grande quantité, qu'il s'en est vendu dans un seul jour jusqu'à 100 quintaux. Les nègres racontent que le pays intérieur est si rempli d'é-

léphans, sur-tout dans les parties montagneuses, que les habitans sont obligés de se creuser des cavernes aux lieux les plus escarpés, et d'en rendre les portes fort étroites. Ils ont recours à toutes sortes d'artifices pour chasser de leurs plantations ces incommodes animaux. Ils leur tendent des piéges, dans lesquels ils en prennent un grand nombre.

LA CÔTE D'OR.

Le nom de cette côte lui vient de la grande quantité d'or que les Portugais en ont tirée. Elle a un peu plus de 100 lieues de longueur; mais on ignore quelle est la profondeur du pays; on sait seulement qu'il contient dix à onze petits royaumes. Pendant plus d'un siècle, les Portugais seuls y furent établis; le château de Mina était leur principal boulevard. Mais leur barbarie, leur avidité et leurs violences leur firent perdre cet avantage : ils avaient établi des impôts excessifs, et forçaient les seigneurs, et même les rois, de leur livrer leurs enfans pour s'en servir en qualité d'esclaves. Enfin les nègres d'Akra, lassés d'un joug aussi dur qu'humiliant, surprirent le fort et massacrèrent tous les Portugais qui s'y trouvaient. Aujourd'hui plusieurs nations

LE VOYAGEUR
DE
LA JEUNESSE.

Il est assez inutile de présenter à nos lecteurs l'ennui d'une description géographique de *Fantin*, de *Sabo*, d'*Akron*, d'*Agonna*, d'*Akambo*, etc., et de tous les cantons barbares nommés royaumes de la Côte-d'Or. Nous ne nous arrêterons qu'à ce qui peut être un objet de curiosité et d'instruction.

Les habitans des villes maritimes du royaume d'Akra sont les plus civilisés de la côte. Leurs maisons sont carrées et bâties fort proprement. Les murs sont de terre, mais d'assez belle hauteur, et les toits couverts de paille. L'ameublement est des plus simples; car, malgré leurs richesses, ils se contentent de quelques pagnes pour habillement, et leurs besoins sont renfermés dans des bornes fort étroites. Ils sont laborieux, et entendent fort bien le commerce. Leurs mœurs et celles de leurs voisins ont beaucoup de ressemblance avec celles des nègres dont nous avons déjà parlé.

En général, les nègres de la Côte-d'Or ont l'esprit facile, la conception vive et le jugement sain; mais ils sont malins, envieux, et si dissimulés, qu'ils sont capables de déguiser leurs ressentimens pendant des années entières. D'ailleurs, ils sont très-polis, et

s'offensent beaucoup lorsqu'ils ne voient pas aux Européens les mêmes ménagemens qu'eux. Leur fierté à l'égard des inférieurs est excessive : ils ne daignent pas les regarder, et leur ordonnent de se taire, comme s'ils se croyaient déshonorés de converser avec eux. Les riches et les grands ne marchent jamais sans être suivis d'un esclave, qui porte une sellette derrière eux, afin qu'ils puissent s'asseoir quand ils rencontrent quelqu'un à qui ils veulent parler. Tant de fierté ne les empêche pas de voler les Européens, quand l'occasion s'en présente; c'est même une gloire pour eux; les fripons passent parmi les leurs pour avoir de l'esprit et de l'adresse. Lorsqu'on les surprend sur le fait, ils apportent pour excuse que les Européens ont quantité de biens superflus, au lieu que tout manque dans le pays des Nègres.

Un des plus odieux traits de leur caractère, c'est qu'ils ne paraissent capables d'aucun sentiment d'humanité et d'affection. A peine soulageraient-ils d'un verre d'eau un homme qu'ils verraient mortellement blessé, et ils se voient mourir les uns les autres sans compassion et sans secours. Leurs femmes, leurs enfans, sont les premiers qui les abandonnent

dans ces circonstances. Le malade demeure seul lorsqu'il n'a pas d'esclaves prêts à le servir, ou d'argent pour s'en procurer. Cette désertion de ses parens et de ses amis n'est pas même regardée comme une faute. Si sa santé se rétablit, ils recommencent à vivre avec lui comme s'ils avaient rempli tous les devoirs de la nature et de l'amitié. Voilà du moins ce qu'affirment plusieurs voyageurs. *Erdman Isert*, médecin danois, qui se trouvait chez les Akréens en 1785, dit cependant au contraire, qu'ils restent auprès des malades. A leur dernier soupir, et même une heure après, les plus proches parens les tiennent sur leur séant, et les appellent par leurs noms, de toutes leurs forces, les invitant à boire et à manger, et ne cessant de les prier de demeurer avec eux. Ce sentiment est plus croyable que l'autre.

Quoique chaque nègre puisse prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir, il est rare que le nombre aille au-delà de 20. Toutes ces femmes s'exercent à la culture de la terre, excepté deux, qui sont dispensées de toutes sortes de travaux manuels, lorsque les richesses du mari le permettent. Tous les voyageurs racontent que, vers le terme de la

grossesse d'une femme, il se rassemble dans sa chambre une foule de nègres, de l'un et de l'autre sexe, jeunes et vieux, et que sans aucune honte, elle accouche aux yeux du public. Le travail ne dure pas ordinairement plus d'un quart d'heure, et n'est accompagné d'aucun cri, ni d'aucune autre marque de douleur. Aussitôt que la femme est délivrée, on lui présente un breuvage composé de farine de maïs, d'eau, de vin de palmier et d'eau-de-vie, avec du poivre de Guinée. On prend soin de la couvrir, et dans cet état, on la laisse dormir trois ou quatre heures. Elle se lève ensuite, lave son enfant elle-même, et retourne aussitôt à ses exercices ordinaires.

Les enfans sont absolument livrés à eux-mêmes, et courent en troupes dans les champs et les marchés, comme autant de petits pourceaux qui se vautrent dans la fange. Ce qu'ils gagnent à cet abandon, c'est une agilité extrême et une habitude de nager extraordinaire. A l'âge de douze ans on leur donne une profession, ordinairement celle de leur père. A dix-huit ans ils s'établissent, c'est-à-dire, qu'ils se bâtissent une cabane et travaillent pour leur compte.

Les filles sont élevées à faire des paniers,

des nattes, des bonnets, des bourses et d'autres commodités à l'usage de la famille. Elles apprennent à teindre en différentes couleurs, à broyer les grains, à faire diverses sortes de pain ou de pâte, et à vendre leur ouvrage au marché. Elles mettent leurs petits profits entre les mains de leurs mères, pour servir quelque jour à grossir leur dot.

Par une loi assez singulière, ce ne sont pas les enfans qui héritent de leur père, mais les frères mêmes du mort, s'il en a, ou ses plus proches parens. Akra est le seul canton de la côte où cette coutume bizarre n'a pas lieu.

Quoique les jeunes garçons et les jeunes filles vivent ici beaucoup trop familièrement ensemble, après le mariage, le moindre écart de la femme est puni sévèrement. Lorsqu'un nègre est surpris auprès de la femme d'un autre, ce dernier a le droit de le vendre, ou peut se contenter du prix d'un esclave : c'est le taux pour la classe ordinaire. Si l'adultère est commis avec la femme d'un grand, il faut payer la valeur de trois esclaves; et si c'est une des femmes du roi, on fait mourir le séducteur, et sa famille est vendue. Le roi et les grands, ajoute *Isert*, entretiennent à dessein une quantité de femmes, pour gagner

LE VOYAGEUR DE LA JEUNESSE.

découvrir ce qu'ils regardent comme divinité tutélaire, et ce qui n'est qu'une sorte d'amulette ou de préservatif. Peut-être les animaux auxquels ils font des offrandes, sont-ils pour eux des sortes de génies conservateurs ; et les os, les morceaux de bois, les coquilles, les brins d'or qu'ils portent sur eux par superstition, de simples amulettes qui doivent les garantir de quelque danger (1). « Lorsqu'ils

---

(1) Ces sortes de *fétiches* ne sont nullement étrangers à nos contrées d'Europe, ni même à la France. Nos paysans et nos ignorans dévots conservent du bois de *Pâque fleuri*, l'attachent derrière leurs portes, et sont persuadés qu'il éloigne le tonnerre de leur demeure. L'eau bénite conservée pour le même usage est encore un fétiche ; ce qu'on appelle *reliques* peut se ranger dans la même classe, et les *agnus dei* en sont de véritables. Les petites croix, dont les femmes se faisaient une parure, furent dans l'origine des *fétiches ;* les représentations, les images en sont également, puisqu'on leur adresse des prières, qu'on va même jusqu'à se mettre sous leur protection. A la vérité, ce n'est pas à l'image que s'adresse la prière, mais à celui qu'elle est censée représenter. Les nègres, sous ce rapport, ne sont pas plus déraisonnables que les Européens ; ce n'est pas au morceau de bois ou au coquillage qu'ils portent, qu'ils attachent une certaine puissance, mais au

rendent des honneurs divins, dit M. *Isert*, à un oiseau, un serpent, une pierre, un arbre, ou tel autre objet que ce soit, certaines causes occasionnelles ont amené ces idées singulières. On observa, par exemple, à Fida, que le serpent qu'ils adorent aujourd'hui, tua un serpent venimeux au moment où il allait mordre un homme. Cette circonstance rendit les nègres attentifs à cet animal; et comme ils reconnurent qu'il n'avait rien en lui de nuisible, qu'au contraire il les délivrait du serpent venimeux, leur plus cruel ennemi, ils en conclurent que c'était le fétiche, ou, en d'autres termes, leur divinité tutélaire, et qu'ils devaient lui rendre les plus grands honneurs. »

Quant aux fétiches-amulettes, un os de volaille ou de poisson, un caillou, une plume; enfin, les moindres bagatelles peuvent le devenir, suivant le caprice de chaque nègre. Tous en portent un sur eux ou dans leur canot; le reste demeure dans leurs cabanes, et passe de père en fils comme un héritage,

---

charme même qui y réside : ainsi que nos paysans ne fondent pas leur sécurité sur la branche de buis qu'ils conservent, mais sur la *bénédiction* que le prêtre a prononcée dessus.

avec un respect proportionné aux services que la famille croit en avoir reçus. Ce sont les prêtres qui font et vendent cette menue denrée, et ils en retirent de très-grands profits. Les nègres paraissent persuadés que leurs fétiches voient et entendent; et lorsqu'ils commettent quelque action que leur conscience leur reproche, ils les cachent soigneusement sous leur pagne, de peur qu'ils ne les trahissent. « Quand Louis XI, dit Laharpe, conjurait sa petite vierge de détourner les yeux pour ne pas voir les meurtres et les crimes qu'il commettait, valait-il mieux que le nègre cachant le fétiche sous son pagne ? »

Outre les fétiches domestiques et les personnels, les habitans de la Côte-d'Or, comme ceux des contrées supérieures, en ont de publics, qui passent pour les protecteurs du pays ou du canton. C'est quelquefois une montagne, un arbre, un rocher, quelquefois un oiseau, un poisson, etc. Ces fétiches tutélaires prennent un caractère de divinité par toute la nation. Ils s'imaginent que les plus hautes montagnes, celles d'où ils voient partir les éclairs, sont la résidence de leurs dieux. Ils y portent des offrandes de riz, de millet, de maïs, de pain, de vin, d'huile et de fruits qu'ils

laissent respectueusement au pied. Lorsque la pêche n'est pas heureuse, on ne manque point de faire des offrandes à la mer. On en rencontre souvent dans les carrefours, qui ont été faites par des personnes malades. Pour présenter ces offrandes, il faut toujours employer le ministère des prêtres : c'est encore une branche de commerce.

Les nègres ne célèbrent aucune fête publique dans l'année que leur nouvel an ; il tombe au mois d'août, et dure six jours. Ce n'est que divertissemens pendant tout ce temps, et ils semblent avoir perdu l'esprit. Chanter, danser, boire et tirer leurs armes, sont les seuls plaisirs qu'ils connaissent, et ils s'y livrent entièrement. Chacun fête en particulier son jour de naissance, qui revient chaque semaine. On s'habille alors plus proprement ; on se peint le visage de blanc, et si l'on a une ceinture blanche, on s'en pare ce jour-là. Une autre cérémonie religieuse est le *repos du fétiche*. Elle se célèbre différemment dans chaque pays. Son objet est de jurer d'effectuer une certaine entreprise, et de tenir à ses engagemens. En avalant la liqueur qui sert à cette cérémonie, les parties y joignent d'affreuses imprécations contre eux-mêmes,

s'il leur arrive de manquer à leur serment. Ils ne font aucun contrat qui ne soit accompagné de cette redoutable formalité. Autrefois, ils étaient persuadés qu'un parjure ne pouvait survivre d'une heure à son crime ; mais malheureusement ils ont vu qu'on pouvait manquer à sa parole et vivre encore ; et maintenant, disent Bosman et Isert, ils observent qu'il ne faut compter sur le *serment par le fétiche*, qu'autant qu'ils ont intérêt à le tenir. Le mercredi des chrétiens est le sabbat des nègres, et ils l'observent avec beaucoup d'exactitude.

Chez des peuples aussi superstitieux, les prêtres ne peuvent manquer d'être en vénération. On les respecte presqu'autant que les fétiches. Exempts de travail et nourris aux frais publics, ils sont l'objet des soins de tout le monde ; et quoiqu'ils n'aient rien à se fournir, ils n'en songent pas moins à s'enrichir par le commerce des fétiches.

Le peuple de ces côtes, et généralement de la Guinée, a pour gouverneurs, après les rois, des chefs que l'on nomme *kabaschirs*. Leur office consiste à prendre soin du bon ordre dans les villes et dans les villages. Les Akréens formaient autrefois un royaume puissant ; mais

ayant été vaincus par les Aquambous, leur nation a été divisée, et la ville d'Akra se gouverne aujourd'hui par les grands et les kabaschirs, comme une république olygarchique.

Les cruautés qui se commettent dans les guerres de ces peuples, font frémir d'horreur; et ceux qui tombent vivans entre les mains de leurs ennemis, doivent s'attendre à toutes sortes de barbaries. Après les avoir long-temps tourmentés, on leur coupe, ou plutôt on leur déchire la mâchoire d'en-bas, pour en faire un trophée. Quelques princes s'avisent quelquefois d'employer les crânes de ces malheureux pour en paver leurs palais.

Ce qui console un peu l'humanité, c'est que parmi ces barbares, malgré la pauvreté qui y règne, on ne voit jamais de mendians. Les vieillards et les estropiés sont employés sous la direction des gouverneurs, à quelque travail qui ne surpasse point leurs forces. Les uns servent aux soufflets des forgerons, d'autres à presser l'huile de palmier, à broyer les couleurs dont on peint les nattes, à vendre les provisions au marché. Les jeunes gens oisifs sont enrôlés pour la profession des armes. Nos gouvernemens qui se vantent tant de leur

gesse, sont loin d'avoir autant de prévoyance et d'humanité.

La situation de la Côte-d'Or étant au cinquième degré de la ligne, on doit juger que l'ardeur du soleil y est extrême. Les brouillards épais, puans et sulfureux qui s'élèvent chaque matin, sur-tout près des eaux, et le passage trop subit de la chaleur du jour au froid de la nuit, rendent ce climat fort malsain, principalement aux Européens qui, pour l'ordinaire, sont loin de se conduire avec la prudence qu'exigent les lieux et leur tempérament. L'année se partage en deux saisons, l'hiver et l'été. Les arbres cependant sont toujours verts et couverts de feuilles; il s'en trouve même un assez grand nombre qui produisent des fleurs deux fois l'année; mais pendant l'été, qui est la saison de la sécheresse, une chaleur excessive semble écorcher la terre; au lieu que dans le temps des pluies, qui est l'hiver, les champs sont couverts d'abondantes moissons. Les maladies épidémiques des nègres sont la petite-vérole, qui en emporte un grand nombre, et les vers qui les tourmentent beaucoup. Parmi ces derniers, on distingue le *ver fibreux de Guinée*, qui s'introduit dans les membres, y reste sept à huit mois sans qu'on

en ait aucun soupçon, s'y développe jusqu'à la longueur de deux aunes, et acquiert la grosseur d'un tuyau de plume; il s'annonce par une petite tumeur à l'endroit où se trouve sa tête. On fait en cet endroit une scarification, on saisit le ver, on le roule autour d'un linge, d'une plume ou de toute autre chose, et chaque jour on a soin d'en entortiller autant que possible. De cette manière on peut s'en débarrasser dans une semaine.

Les côtes de la Guinée et celles de l'Afrique en général, de ce côté, sont sujettes aux ouragans. On les nomme *travats* ou *travado*. Les *tornados* sont des ouragans où plusieurs vents opposés se combattent avec furie; leur force est telle, qu'elle a quelquefois roulé le plomb des toits aussi proprement qu'il pourrait l'être par la main de l'ouvrier. Qu'on juge quelle doit être la situation d'un vaisseau qui se trouve au milieu d'une pareille tourmente! Le voyageur Atkins qui, quelquefois, avait essuyé deux tornados dans un seul jour, assure que de deux bâtimens à dix lieues l'un de l'autre, l'un est quelquefois tranquille, tandis que l'autre est exposé au plus triste naufrage. Il se souvient même d'avoir vu l'air doux et serein près d'Anambo, pendant qu'au cap

Corse, à quatre lieues de là, il était horriblement agité. Les éclairs sont communs en Guinée, sur-tout vers la fin du jour.

Les Portugais ont donné le nom de *terreur* au vent que les nègres appellent *harmattan*. Ce vent est effectivement terrible. Il forme des orages qui durent ordinairement deux ou trois jours, et quelquefois quatre ou cinq. Le soleil demeure caché dans l'intervalle; et l'air est si obscur, si épais et si rude, qu'il affecte sensiblement les yeux. Il faut se tenir, autant que possible, à couvert tant qu'il dure, et même se chauffer.

Toute la côte est remplie d'arbres de diverses grandeurs, et les charmans bosquets qui se présentent de tous côtés dans l'intérieur des terres, forment des perspectives assez délicieuses pour faire supporter patiemment la malignité de l'air, et l'incommodité des chemins. On y voit des arbres d'une grosseur tout-à-fait monstrueuse; les nègres les appellent *kapots*. *Bosman*, qui certainement exagère en cet endroit, dit qu'il en a vu plusieurs qui auraient couvert 20,000 hommes de leur feuillage; c'était trop dire; mais cette exagération fait au moins sentir quelle est la grandeur de ces arbres. Les palmiers, les

goyaviers, les tamarins, les calebassiers et les mangles y sont très-fréquens. La canne à sucre y croît très-bien ; l'ananas y est remarquable par l'excellence de son odeur. Le melon d'eau y donne un fruit délicieux sous ce climat brûlant. Le tabac, qui doit charmer les ennuis de l'homme noir, se trouve de tout côté, mais d'une moins bonne qualité qu'ailleurs. Le pays est rempli d'ignames et de patates ; le maïs et le millet y viennent en abondance.

Les forêts sont pleines d'animaux ; l'éléphant, le tigre, le *jackal* ou *chacal*, espèce de loup très-féroce, s'y rencontrent souvent. Les singes de plusieurs sortes y sont au point de devenir très-incommodes ; ils dévastent les plantations, et osent même attaquer les voyageurs. Les serpens aussi nombreux sont plus dangereux encore ; on en voit de toute grandeur ; Bosman en a vu qui avaient plus de 20 pieds ; les Hollandais ont souvent trouvé dans leurs entrailles, non-seulement des animaux, mais des hommes entiers. La plupart sont venimeux.

Parmi les animaux qui ne sont pas nuisibles, on remarque le *paresseux*, qui a besoin d'un jour entier pour avancer l'espace de

dix pas, quantité de gazelles, des daims, des cerfs, des chèvres, etc. Au nombre des animaux domestiques, le chien tient, comme chez nous, une place distinguée; mais il n'aboie ni ne mord, et est élevé souvent pour une destination différente : les nègres en mangent la chair, et même les intestins; de sorte que dans plusieurs cantons, on les conduit en troupeaux au marché comme les moutons et les porcs.

Avant de passer dans une autre contrée, je ne puis m'empêcher de rapporter un trait fort touchant de piété filiale que je trouve dans la relation du voyage d'*Isert*, en Guinée. « Un nègre d'Agraffi, dit-il, qui est une de nos négreries (danoises) sur la rivière Volta, était, par divers accidens, devenu fort obéré. Il devait payer ses dettes, et n'en avait aucun moyen. Il alla chez son créancier, et lui dit qu'il n'avait rien pour le satisfaire que sa propre personne, et qu'il consentait à être vendu. Le créancier se transporta avec lui au fort Konistein et le vendit. On lui mit la chaîne au cou avec d'autres, et on le transporta au fort. Il y demeura environ six semaines, en attendant que le navire qui devait le transporter en Amérique eût sa charge complète.

Pendant ce temps, le fils, animé du noble desir de dégager son père, prit la résolution de lui procurer sa liberté. La tendresse que son père lui avait témoignée en ne voulant pas faire usage envers lui du droit que lui donnaient les lois du pays, lui en avait fait naître la pensée. Il vint au fort avec quelques-uns de ses parens, en disant qu'il voulait échanger un esclave. Cela arrive assez souvent, lorsque les Européens y trouvent leur avantage. Je me trouvai dans ce moment au magasin; je me fis présenter l'esclave que l'on desirait, et celui qu'on voulait mettre à sa place : comme celui-ci était un beau jeune homme qui avait un plus grand nombre d'années à courir que son père, l'échange fut bientôt agréé, et l'on mena ce pauvre malheureux à la chaîne. Dieux ! quelle touchante scène, même pour le cœur endurci d'un marchand d'esclaves ! Lorsque le fils du nègre d'Agraffi fut présenté à son père, et qu'il le vit à la chaîne, il lui sauta au cou, pleurant aux larmes de joie et de plaisir, de ce qu'il avait le bonheur de pouvoir le délivrer. On ouvrit les liens, pour donner la liberté au père, et on les resserra sur le fils. Il était parfaitement tranquille, priait son père de ne point

se chagriner à ce sujet. Dans ces entrefaites je racontai l'aventure au gouverneur, qui, touché de compassion jusqu'au fond de l'ame, parla au père et à ses parens, et leur demanda s'ils seraient bien en état de payer dans un certain temps l'argent que l'on avait payé pour lui. Ils s'y engagèrent, le fils fut délivré de ses liens, et tous ensemble s'en retournèrent fort contens chez eux. » Que ceux des Européens, qu'une basse et cruelle avarice a rendus hypocrites et barbares, lisent ce trait, et aient encore l'audace de dire que l'homme noir est au-dessous de l'homme blanc! La vertu les rend égaux; et mille traits prouvent que le nègre instruit ne le cède point à l'Européen qui a reçu la même éducation. Sachez devenir des hommes vous-mêmes, politiques sans pitié, féroces marchands, et vous verrez que l'Africain conduit par des lois sages et justes, deviendra peut-être meilleur que vous.

LA CÔTE DES ESCLAVES.

On étend cette côte depuis *Rio da Volta*, jusqu'à *Rio Lugos* dans le royaume de Benin; et elle comprend les côtes de *Koto*, de *Popo*, de *Juida* ou *Fida*, et d'*Ardra*,

quatre royaumes qui se suivent immédiatement, et qui font le commerce des esclaves. Les deux derniers ont été conquis par le roi de Dahomay, et font maintenant partie de ses Etats.

« Tous les Européens qui ont fait le voyage de Juida, conviennent que c'est une des plus délicieuses contrées de l'univers. Les arbres y sont d'une grandeur et d'une beauté admirables. La verdure des campagnes bien cultivées, qui ne sont divisées que par des bosquets ou par d'agréables sentiers, et la multitude des villages qui se présentent dans un si bel espace, forment la plus charmante perspective qu'on puisse imaginer. Il n'y a ni montagnes ni collines qui arrêtent la vue. Tout le pays s'élève doucement jusqu'à 30 ou 40 milles de la côte comme un large et magnifique amphithéâtre, d'où les yeux se promènent jusqu'à la mer. C'est la véritable image des Champs-Elysées; du moins les voyageurs osent donner ce nom à cette belle contrée, sans réfléchir qu'un pays où l'on trafique sans cesse de la liberté des hommes, rappelle plutôt l'idée de l'Enfer que celle de l'Elysée. A ceux qui viennent de la mer, cette contrée présente un spectacle charmant. C'est un mé-

pectueux pour leurs pères, et les femmes pour leurs maris. S'ils leur parlent, c'est en se couvrant la bouche de la main, dans la crainte de les incommoder par leur haleine. Deux personnes d'une égale condition qui se rencontrent, commencent par se mettre à genoux et frappent des mains; après quoi elles se saluent, en faisant des vœux pour leur bonheur et leur santé mutuels. Cette politesse gênante est aujourd'hui un peu diminuée à Fida, par l'effet du commerce des Européens et de la conquête du Dahomay.

Les nègres, sur cette côte, sont très-religieux; on les voit quelquefois accablés sous le poids des fétiches; ils en font même porter à leurs chiens et à leurs brebis. Tous les coins de leurs maisons sont remplis de figures d'hommes, qu'ils se fabriquent de terre glaise ou de bois, et qu'ils peignent de diverses couleurs. L'idée d'un Dieu créateur leur est aussi particulière, mais elle n'entre presque pour rien dans leur superstition. L'objet principal de leurs adorations et de leurs offrandes, est une espèce de serpent à-peu-près de la longueur et de la grosseur du bras, qui ne fait de mal à personne et se bat avec ardeur contre

les serpens venimeux. Le fond de
est gris, entremêlé de raies jaunes
Un Européen ne se trouverait pas
attaquer et de le tuer : les Anglais, lorsqu'ils commencèrent à s'établir dans le royaume de Juida, en firent une cruelle expérience. Des gens d'un équipage qui venaient de débarquer sur le rivage, trouvèrent pendant la nuit un serpent fétiche, qu'ils tuèrent et qu'ils jetèrent devant leur porte, sans se défier des conséquences. Le lendemain, quelques nègres qui reconnurent le sacrilége, et qui apprirent quels en étaient les auteurs, par la confession même des Anglais, ne tardèrent point à répandre cette funeste nouvelle dans la nation. Tous les habitans du canton se rassemblèrent ; ils fondirent sur le comptoir naissant, massacrèrent les Anglais jusqu'au dernier, et détruisirent par le feu l'édifice et les marchandises.

Les animaux coupables du même crime ne sont pas plus exempts du châtiment que les hommes. En 1697, un porc qui avait été tourmenté par un serpent, se jeta dessus et le dévora. Les prêtres portèrent sur-le-champ leurs plaintes au roi, et personne n'osant prendre la défense des porcs, ils obtinrent de

ce prince une sentence qui condamnait à mort tous les porcs du pays. Des milliers de nègres, armés d'épées et de massues, commencèrent aussitôt cette sanglante exécution.

Quoique ces serpens ne soient pas capables de nuire, ils ne laissent pas d'être fort incommodes par l'excès de familiarité à laquelle ils s'accoutument. Dans les grandes chaleurs, ils entrent quelquefois cinq ou six ensemble jusqu'au fond des maisons, et même dans les lits. On a pris soin de construire, dans tout le pays, des loges ou des temples pour l'habitation et l'entretien de ces serpens : mais le principal temple est à *Sabi*, *Xavier* ou *Fida*, capitale du royaume de Juida. C'est dans ce sanctuaire que le chef et le plus gros de ces reptiles fait sa résidence. Il doit être fort vieux, suivant le récit des nègres, qui le regardent comme le premier père de tous les autres. Mais personne ne le voit que le grand-prêtre, et c'est fort prudemment agir.

Chaque temple un peu considérable a son école, où les prêtresses apprennent aux enfans à chanter et à danser : la danse des fétiches se pratique presque chaque jour. On voit une multitude de jeunes filles, entretenues aux dépens du public, qui ne font autre chose

que de chanter dans le temple et de danser en public.

« Au mois de janvier, dit Isert, on célèbre la fête, ou le jour de la naissance du roi de Dahomay, qui conquit le Juida. Les trois gouverneurs européens y sont invités; rien ne peut les excuser de ne pas s'y trouver, que la cause de maladie, et dans ce cas encore, ils sont obligés d'y envoyer un autre blanc à leur place. Il faut, pour cet effet, se rendre à Dahomay, qui est à trois grandes journées de Fida. Tous les cabossiers (ou kabaschirs) et ce qu'il y a de plus apparent parmi le peuple, y accourent de toutes les provinces du royaume pour avoir part à la fête. Les Européens sont traités de la cuisine du roi; on bâtit une galerie en forme d'échafaud, où le roi se place avec sa suite et les blancs. Le peuple se tient autour des députés de chaque ville. On apporte une quantité de marchandises européennes, d'étoffes, d'eau-de-vie et de kauris, ces derniers enfilés en rangs de la valeur de deux écus; enfin, de toutes sortes de vivres; tout cela est rangé sur l'échafaud. Le roi appelle un des kabaschirs. Celui-ci se présente en rampant, et reçoit l'ordre du roi, qui porte qu'il doit pren-

dre tant de rangs de kauris, d'étoffes et d'autres objets, pour les jeter au peuple de la ville. Celui-ci obéit aussitôt, et chaque kabaschir vient à son tour pour en jeter autant à ceux de son endroit qui l'ont suivi. Mais la conclusion qui couronne la fête est un usage de la dernière barbarie. On garde pendant toute l'année, pour cette cérémonie, 40 ou 50 nègres, soit prisonniers de guerre, esclaves du roi ou malfaiteurs. Cinq ou six, étroitement liés au pied de l'échafaud, sont témoins de la joie de la fête, et attendent, dans les tourmens de l'incertitude, que l'on prononce leur sentence. Lorsque tout est distribué, on mène les victimes désignées devant le roi, qui les envisage, les reconnaît pour celles qui sont dévouées, et ordonne leur supplice : on leur coupe aussitôt la tête sur un bloc. L'un des ministres là présens, tient une tasse; on la remplit du sang de ces malheureux, puis on la présente au roi, qui y porte le bout du petit doigt et le porte à sa langue. On jette les cadavres autour du tombeau, objet de la fête, et l'on expose les têtes sur des piquets. Cette exécution, qui se réitère dix à quatorze fois, finit la pompe de ce jour.

» Cette horrible cérémonie semble être un symbole de ce qui se pratiquait autrefois parmi les nègres, à l'égard des prisonniers qu'ils étaient dans l'usage de manger. Ils ne le font plus aujourd'hui, et n'exposent jamais de chair humaine sur leurs marchés, comme l'ont avancé certains voyageurs. Si l'on demande au roi pourquoi il n'abolit pas une pratique aussi effroyable, qui est même contraire au bien de ses finances, puisqu'il pourrait tirer beaucoup d'argent des esclaves qu'on exécute; il répond qu'il n'est pas en son pouvoir d'abroger un usage aussi ancien que la monarchie, et qu'il aurait lieu de craindre quelque rebellion de la part de ses sujets.

» Le despotisme que le roi de Dahomay exerce sur ses sujets, est très-absolu; j'en rapporterai un exemple, continue Isert. Un jour qu'il allait monter sur l'échafaud, environné de toute la pompe royale, et qu'il passait devant ces malheureux liés au bas pour l'exécution de ce jour, l'un d'eux ne pouvait se consoler, et poussait de lamentables gémissemens: *Qu'il est heureux ce roi*, s'écriait-il, *tandis que je suis plongé dans le malheur!* Le roi, informé de ce

qu'il disait, trouva dans ces mots quelque chose qui lui plut, et fit aussitôt rompre les liens de celui qui les avait prononcés; il le renvoya avec de l'argent et des habits. Malheureusement il fallait le remplacer; sans y faire tant de façon, le monarque, cruellement indifférent, fit prendre le premier qui se trouva autour de lui, et ordonna son exécution. »

LE ROYAUME DE BÉNIN.

Le royaume de Bénin, ou plutôt la côte de ce royaume, s'étend depuis environ le huitième degré nord jusqu'au-delà de l'équateur. Ce sont les Portugais qui l'ont découvert et s'y sont d'abord établis; mais leur tyrannie les y a fait détester. Les Hollandais leur ont succédé; aujourd'hui ce sont les Anglais qui font le commerce de cette contrée. Elle fournit beaucoup de coton, de miel et de poivre. *Bénin*, la capitale, est située sur la rivière du même nom; c'est une des villes les plus considérables de l'Afrique. Elle a 30 grandes rues fort droites et très-larges, mais les maisons sont fort basses. Les habitans, qui sont extrêmement propres, ont soin de les laver, et cela leur arrive si souvent, qu'elles

sont brillantes comme des miroirs. Le palais du roi, bâti près de la ville, est très-vaste, et fermé de murailles; il y a plusieurs appartemens pour les ministres du prince, et de belles et grandes galeries soutenues par des piliers de bois enchâssés dans du cuivre, où sont gravées les victoires du roi.

En général, les nègres de Bénin sont d'un bon naturel, doux, civils et raisonnables. Ils aiment à obliger, et ne reçoivent volontiers de présens que pour en faire à leur tour. Quoique réservés et défians dans le commerce, ils recherchent avec empressement les Européens, à l'exception des Portugais qu'ils détestent, et les traitent avec tous les égards dont ils sont capables. Ils aiment les plaisirs, et sur-tout les femmes. Le goût de la bonne chère est commun à toute la nation, et les personnes riches n'épargnent rien pour leur table. Le bœuf, le mouton, la volaille, sont leurs mets ordinaires, et la poudre ou la farine d'igname bouillie à l'eau ou cuite sous la cendre, leur compose une espèce de pain. Ils se traitent souvent les uns les autres, et les restes de leurs festins sont distribués aux pauvres. Dans les conditions inférieures, la nourriture commune est du poisson frais,

cuit à l'eau ou séché au soleil après avoir été salé.

L'oisiveté fait leurs délices, après la table et les plaisirs des sens ; aussi sont-ils fort peu industrieux. Tous ceux qui ne sont point assez pauvres pour se trouver forcés d'employer leurs bras, laissent le fardeau des occupations manuelles à leurs femmes et à leurs esclaves. Sous le rapport de la probité, ils paraissent valoir mieux que la plupart des autres nègres ; on ne leur voit pas ce penchant décidé pour le vol, si commun sur toutes ces côtes. Les meurtriers, parmi eux, sont punis de mort et sont très-rares. Cependant s'il arrive à quelqu'un de tuer son ennemi d'un coup de poing ou d'une manière qui ne soit pas sanglante, le coupable peut s'exempter du supplice à deux conditions, l'une de faire enterrer le mort à ses dépens, et l'autre de fournir un esclave pour être exécuté à sa place ; après quoi, il est rétabli dans tous les droits de la société, et les amis du mort sont obligés de paraître satisfaits. Tous les autres crimes, à l'exception de l'adultère, s'effacent avec de l'argent. L'amende est proportionnée à la nature de l'offense : si les criminels sont insolvables, ils sont condamnés

à des peines corporelles. Il y a plusieurs punitions pour l'adultère, la bastonnade pour le peuple, et la mort parmi les grands. La pluralité des femmes est en usage, comme chez tous les autres nègres ; mais les maris en sont très-jaloux, et les tiennent renfermées dans un appartement intérieur. On circoncit les enfans.

Tous les esclaves qui servent ou se vendent dans le pays, sont étrangers ; si quelque habitant est condamné à l'esclavage pour ses crimes, il est défendu de le vendre pour le transport. C'est là un des droits les plus précieux de la nation. Les femmes seules, recherchées et méprisées en même temps, ne participent point au bienfait de cette loi, et peuvent être vendues aux Européens.

Toutes les superstitions, dont nous avons déjà parlé, se retrouvent ici ; mais on y ajoute le sacrifice abominable des hommes. A la fête qu'on célèbre en l'honneur des morts, on fait périr, outre un grand nombre d'animaux, plusieurs criminels condamnés à mort et réservés pour cette solennité ; l'usage en demande 25. S'il s'en trouve moins, les officiers du roi ont ordre de parcourir les rues de Bénin pendant la nuit, et d'enlever in-

différemment toutes les personnes qu'ils rencontrent sans lumière. On permet cependant aux riches de se racheter ; mais les pauvres sont immolés sans pitié : nulle part il n'y a d'exemption pour eux.

La mort du roi est le signal de celle de plusieurs malheureux. Dès qu'il a rendu le dernier soupir, on ouvre près du palais une fort grande fosse, et si profonde, que les ouvriers sont quelquefois en danger d'y périr par la quantité d'eau qui s'y amasse. Cette espèce de puits n'a de largeur que par le fond ; et l'entrée, au contraire, en est assez étroite pour être bouchée facilement d'une grande pierre. On y jette d'abord le corps du roi ; ensuite on fait faire le même saut à quantité de ses domestiques de l'un et de l'autre sexe, choisis pour ce cruel honneur. Après cette première exécution, on bouche l'ouverture du puits, à la vue d'une foule de peuple que la curiosité retient nuit et jour dans le même endroit. Le jour suivant on lève la pierre, et quelques officiers destinés à cet emploi baissent la tête vers le fond du trou, pour demander à ceux qu'on y a précipités, *s'ils ont rencontré le roi.* Au moindre cri que ces malheureux peuvent faire en-

tendre, on rebouche le puits, et le lendemain on recommence la même cérémonie, qui se renouvelle encore les jours suivans, jusqu'à ce que le bruit cessant dans la fosse, on ne doute plus que toutes les victimes ne soient mortes. Alors le nouveau roi, averti par son premier ministre, se rend sur le bord du puits, et, l'ayant fait fermer en sa présence, ordonne que l'on apporte sur la pierre toutes sortes de viandes et de liqueurs pour traiter le peuple. Chacun boit, mange abondamment jusqu'à la nuit. Ensuite cette multitude de gens, échauffés par le vin, parcourt toutes les rues de la ville en commettant les derniers désordres. Elle tue tout ce qu'elle rencontre, hommes et bêtes; elle leur coupe la tête, et porte les corps au puits sépulcral, comme une nouvelle offrande que la nation fait à son roi.

LA NOUVELLE GUINÉE,

OU

LE CONGO.

La nouvelle ou basse Guinée s'étend depuis l'équateur jusqu'au 16e. degré du sud. On lui donne aussi assez généralement le nom de *Congo*, du plus grand des royaumes qu'elle contient. On la divise en quatre principales parties, qui forment autant de grands États séparés : le *Loango*, le *Congo*, *Angola* et *Benguela*.

LE LOANGO.

Ce royaume a environ 100 lieues de long sur 75 de large. Loango, sa capitale, est une assez grande ville, dans le genre de celles des nègres dont les maisons sont isolées et bordées d'allées de palmiers et de bananiers. Au sud coule le fleuve du Zaïre.

Les peuples qui habitent le royaume de Loango, portent le nom de *Bramas*. Ils sont

ıds, robustes, et d'un caractère assez
x; mais légers, jaloux, ivrognes, méfians,
urs, et despotes dans l'intérieur de leur
ıage. Leur superstition est extrême. Ja-
ı ils ne se mettent en route sans se char-
d'un sac où sont de petits *mokissos*,
t-à-dire les statues de leurs dieux, ou des
ches. Ce sac pèse quelquefois dix à douze
ıs : mais ils ne veulent pas convenir qu'il
ıêne; ils se louent beaucoup au contraire
avantages qu'ils en retirent. Chacun se
un mokisso ou un dieu à sa volonté; mais
r cela, il faut de grandes cérémonies à
le d'un prêtre; il faut sur-tout faire toutes
ıgrimaces de ce que nous avons appelé des
ıvulsionnaires; ce qui a fait croire à quel-
ı voyageurs, pour le moins aussi igno-
ı que les nègres, que ces pauvres gens se
naient au diable : c'est bien assez qu'ils
ıt des prêtres qui les trompent.

Mais l'objet principal de leurs respects est
oi, qu'ils appellent *Samba* et *Pango*,
u, Divinité; ils lui en attribuent presque
ouvoir. Lorsqu'après les longues séche-
es de l'été, les pluies de l'hiver appro-
ıt, ils le supplient de faire tomber l'eau
ciel, et, pour l'y engager, ils lui font des

présens. Le monarque, empressé dans cette occasion de répondre à leurs vœux, se rend dans la campagne en très-grande cérémonie, et lance une flèche vers le ciel. La pluie, comme l'on pense, ne peut pas manquer de tomber, après une pareille action du puissant roi de Loango. Par un motif de superstition, on punit de mort celui qui voit boire ou manger ce despote. Un enfant de sept à huit ans, fils d'un noble du premier ordre, eut un jour le malheur de s'endormir dans la salle du festin, et de s'éveiller pendant que le roi portait son verre à sa bouche; il fut condamné à mort, avec un délai de six à sept jours en faveur du père. Après ce délai, on lui cassa la tête d'un coup de marteau sur le nez, et les prêtres firent tomber son sang avec beaucoup de soin sur les makissos ou idoles du roi. Ensuite on lui mit une corde au cou pour le traîner sur un grand chemin qui sert aux exécutions publiques. On rapporte plusieurs autres traits de ce genre au même sujet.

Suivant le récit, sans doute exagéré des nègres de Loango, leur roi n'a pas moins de sept mille femmes, c'est-à-dire sept mille malheureuses, dont il exige la plus exacte fidélité. Une d'entre elles, la plus grave, sou-

vent la plus vieille, est choisie pour les gouverner. Elle s'appelle *makonda* ou reine-mère; le roi même lui doit la plus grande déférence, et l'admet dans son conseil. Cette vieille a le droit de se choisir un amant, si bon lui semble, et veut sur-tout qu'il soit fidèle, et cela sous peine de mort; car les rois et les reines de ce pays, comme ceux de bien d'autres, veulent être aimés ou veulent tuer. Ce dernier parti est plus facile que l'autre; ils le prennent.

La polygamie est permise, et la condition des femmes est fort malheureuse : le mari est un despote fort dur, peu aimable, et qu'il faut toujours avoir l'air d'aimer. Ce sont les femmes qui cultivent et ensemencent les terres. Tandis que les maris prennent leurs repas, elles se tiennent à l'écart, et mangent ensuite les restes; elles sont même souvent obligées de leur parler à genoux.

Le vol n'est puni, dans ce pays, que par la restitution, et une exposition de quelques heures du voleur que l'on attache tout nu à un arbre. Lorsque l'on veut découvrir l'auteur d'un crime ou d'un sortilége malfaisant, car les sortiléges sont comptés pour quelque chose à Loango, on fait boire à ceux que l'on soup-

çonne, une liqueur extrêmement amère, appelée *bonda*, et ensuite on les fait marcher et pisser sur de petits morceaux de bois verts; si quelqu'un tombe et ne peut pisser, il est déclaré coupable et puni de mort. Cette liqueur dangereuse trouble la tête et arrête les urines. Les ministres, chargés de faire ce breuvage, augmentent ou diminuent quelquefois la dose du poison, pour trouver des coupables ou des innocens à leur volonté.

Dans ce pays, un malade n'est guère plaint, est peu soigné; mais à peine a-t-il fermé les yeux, qu'on le pleure à chaudes larmes, et qu'on lui demande pourquoi il est mort. Comme il n'a pas coutume de répondre, trois heures après on va l'enterrer, et l'on met sur la fosse des pieux, après lesquels on attache les lambeaux de ses habits. Un blanc qui meurt parmi ces barbares, n'y est point enterré; il faut mettre son corps dans une chaloupe, et l'aller jeter à quelques milles en mer.

Une particularité de ces nègres, c'est qu'il naît quelquefois parmi eux des individus tout-à-fait blancs. On les nomme *Dondos* dans le pays; les Portugais les ont appelés *Albinos*. A une certaine distance, dit *Dapper*, ils ont

quelque ressemblance avec les Européens ; leurs yeux sont gris, et leur chevelure blonde ou rousse ; mais en les considérant de plus près, on leur trouve la couleur blafarde et horrible d'un cadavre, et leurs yeux paraissent postiches ; la prunelle est tournée comme s'ils louchaient. Leur vue est très-faible pendant le jour ; mais, la nuit sur-tout, à la clarté de la lune, ils ont le regard très-ferme. Les Hollandais ont trouvé des hommes de la même espèce, non-seulement en Afrique, mais aux Indes Orientales, dans l'île de Bornéo et dans la Nouvelle-Guinée, qui s'appelle aussi le pays des Papas. Ces nègres blancs sont ordinairement présentés au roi, qui les fait élever dans les pratiques de la sorcellerie. Le pouvoir qu'on leur attribue les fait respecter de tout le monde, et c'est un grand bonheur que de posséder un mokisso fait de leurs mains. Ils sont les seuls sujets qui aient le droit d'être assis en présence du roi ; et quand ils vont dans les marchés, ils peuvent, dit *Battel*, prendre tout ce qui convient à leurs besoins.

Avec une culture exacte, la terre de Loango produit trois moissons. Entre les arbres extraordinaires on vante l'*enzanda*, le *mé-*

tombas et l'*alikondi*, qui servent tous trois à faire des étoffes. Le tronc du métombas fait d'assez bon vin, quoique moins fort que celui du palmier. De ses branches on fait des solives, des lattes et des bois de lits. Les feuilles servent à couvrir les maisons et résistent aux plus fortes pluies; mais le plus grand usage est pour la fabrique d'une espèce d'étoffe, dont tout le monde est vêtu dans le royaume. L'*alikondi* ou *alekonde* est d'une hauteur et d'une grosseur singulière; on en voit de si gros, que douze hommes n'en embrasseraient pas le tronc. Ses branches s'écartent comme celles du chêne; il s'en trouve de creux, qui contiennent une prodigieuse quantité d'eau. Le capucin *Mérolla*, qui à la vérité est un menteur, ne craint pas de la faire monter jusqu'à trente ou quarante tonneaux; et, suivant lui, l'eau d'un seul arbre a servi, pendant vingt-quatre heures, à désaltérer trois ou quatre cents nègres, sans être entièrement épuisée. La substance du tronc est fort tendre. Ces arbres étant fort communs, et la plupart creux par le pied, on y fait entrer des troupeaux de porcs pour les garantir des ardeurs du soleil. Le fruit ressemble beaucoup à la courge.

DU CONGO.

Le Congo est borné par la rivière de *Zaïre* ou *Barbela*, qui le parcourt du nord-est au sud-ouest, et le sépare du royaume de Loango. Au midi, il est séparé d'Angola par la rivière de Danda. Diverss peuples faisant partie de la Cafrerie, se trouvent au levant. Outre le Zaïre, un grand nombre de rivières arrosent ce royaume. Le Zaïre est la plus grande, et est rempli de crocodiles, d'hippopotames et de cochons aquatiques. Il tire ses eaux du lac de Zambre. Ce lac, dit-on, nourrit plusieurs monstres. Il en est un, entr'autres, que les Portugais nomment *pesce-donna, poisson-femme*. Ce rare animal, qui a la tête d'une femme noire, ainsi que le sein et les bras, et des cheveux flottans, a été vu par le missionnaire *Mérolla*, qui était né pour voir les prodiges; et son confrère, le capucin *François*, assure que rien n'est plus vrai que l'existence de ces syrènes. La reine de Singa en fit pêcher une pour l'en convaincre, car auparavant le capucin avait la sagesse de douter. Il est à remarquer que la plupart des missionnaires-voyageurs ont rempli leurs relations de choses extraordinaires

et d'absurdités révoltantes, sans doute avec toute la bonne foi d'une grossière ignorance ; mais tous les prodiges disparaissent à mesure que des hommes de bon sens, des gens instruits et des philosophes font à leur tour la découverte du monde ; tout rentre dans le cercle tracé par la nature, et qui est déjà bien assez étendu pour que notre esprit s'y perde, sans aller s'égarer encore dans le pays des chimères. J'ai cru devoir faire cette réflexion, afin de mettre les jeunes gens en garde contre ce que les voyageurs rapportent sans preuve, et souvent avec l'intention seule d'étonner leurs lecteurs.

Le Zaïre et les autres rivières se débordent pendant la saison des pluies, et fertilisent les terres qui rapportent une très-grande quantité de riz et d'autres graines nourricières. On recueille aussi dans ces contrées plusieurs sortes de fruits, et sur-tout de ceux que la nature, par une sage prévoyance, a placés dans les régions brûlantes, pour tempérer la soif ardente, et répandre une fraîcheur parfumée dans l'estomac desséché de l'homme : des citrons, des limons, des oranges, des ananas, etc., des palmiers, qui, en fournissant à une multitude de besoins, donnent

encore le vin, qui semble être le complément des bienfaits. L'alekonde, l'enzanda et le métombas se retrouvent ici comme à Loango. Une partie des arbres de l'Europe y réussit très-bien; et la terre, quoique neuf mois sans une goutte de pluie, y est si féconde, que l'on y fait jusqu'à trois moissons. Tous les quadrupèdes africains s'y trouvent, et entre autres l'*orang-outang*, ou l'homme des bois. Le sein de la terre est aussi riche que sa surface; le fer, le cuivre, l'or et le superbe marbre, connu dans l'antiquité sous le nom de marbre d'Ethiopie, s'y trouvent abondamment.

Le Congo et les royaumes voisins formaient anciennement cette partie de l'Afrique, si connue sous le nom d'Ethiopie, et dont les habitans, éclairés long-temps avant les Egyptiens, se vantaient d'avoir donné leurs sciences à ces derniers. S'il en est ainsi, cette contrée a, plus que tout autre, subi la loi commune, car elle tomba et demeura dans le plus parfait oubli; et si ses habitans sont des descendans des anciens Ethiopiens, ils ne leur ressemblaient guère lorsque les Portugais furent s'établir chez eux. Ils n'y trouvèrent, au lieu de sagesse et de lumière, que barbarie, igno-

rance et grossière superstition. Ce fut dans le quinzième siècle que les Portugais, cherchant une route pour aller aux Indes Orientales, abordèrent à l'embouchure du Zaïre. Après avoir reconnu le pays et cru trouver, parmi ces sauvages, quelques dispositions au christianisme, ils y envoyèrent des missionnaires. Ce fut le commencement de leur puissance dans ce pays. Un siècle après ils s'y établirent plus solidement, en chassant des États du roi de Congo des peuples voisins, les *Jaggas*, qui s'en étaient emparés. Le roi alors régnant, poussa la reconnaissance jusqu'à vouloir devenir le vassal du roi portugais; mais celui-ci se contenta du titre de protecteur.

Avec leur religion, les Portugais ne manquèrent pas de porter aux Congois leurs préjugés et leurs mœurs. Les nobles du Congo mirent un *dom* devant leurs noms, et il y eut dans le pays des *marquis*, des *ducs*, des *comtes*, etc. C'était la caricature la plus bizarre. Ces nobles noirs poussèrent même la charge jusqu'à s'affubler d'habits espagnols; cela leur allait aussi bien que le *dom* et le *marquisat*. Le reste du peuple garda la pagne et les peaux de bêtes qui en tiennent lieu. Le roi de Congo a une autorité absolue sur la vie

de ses sujets, qui n'approchent de lui qu'avec des marques extraordinaires de crainte et de respect. Son conseil est composé d'une douzaine de personnes qui lui sont affidées, et auxquelles il confie les premiers emplois. Il a une cour fort nombreuse, composée d'une partie de sa noblesse, d'un grand nombre de domestiques, sans parler de ses gardes. Il est servi à table par ses officiers, dans de la vaisselle d'or et d'argent. Son habillement est ordinairement d'une étoffe d'or et d'argent avec un manteau de velours. Il se couvre la tête d'un bonnet blanc comme tous les *hidalgos*, ou nobles qu'il honore de ses bonnes graces. C'est une marque si certaine de faveur, qu'au moindre mécontentement il le fait ôter à ceux qui lui déplaisent. Ce bonnet blanc, au Congo, joue un plus grand rôle qu'on ne l'imaginerait : voici ce qu'en rapportent les voyageurs, qui peut-être se sont trompés ou n'ont voulu faire qu'une plaisanterie.

Le monarque a des revenus assez modiques, qu'il tâche de grossir par ses rapines et ses vexations. Quand il médite quelque moyen d'avoir de l'argent, il sort avec les seigneurs de son cortége et son fidèle bonnet blanc : en

route il lui prend la fantaisie de mettre un chapeau ; on s'empresse de lui en donner un. Quelques minutes après, il redemande son bonnet, et le met avec tant de négligence, qu'il peut être abattu par le moindre vent. S'il tombe en effet, les hidalgos le relèvent bien vîte ; mais le roi offensé de cette disgrace, refuse de le recevoir, et retourne au palais fort mécontent. Le lendemain, il fait partir deux ou trois cents soldats, avec ordre de lever sur le peuple une grosse imposition. « Ainsi l'État, pour me servir des expressions de Laharpe, est menacé d'un grand malheur, quand le roi a mis son bonnet de travers. » Ce despote, depuis l'arrivée des Portugais, fait profession du christianisme.

On divise le Congo en six provinces. *San-Salvador* en est la capitale. Elle est située sur une montagne. Les rues en sont longues et larges, mais les maisons fort basses ; celles des grands sont isolées comme de petites villes. Le palais du roi sur-tout est très-vaste. Les principaux édifices seuls sont en pierres ; le reste est bâti avec des pieux enduits de torchis, mais proprement blanchis à l'extérieur et à l'intérieur : ce qui, joint à la verdure des palmiers et des autres arbres, produit un

effet très-agréable. Il y a plusieurs églises. Les habitans sont partie Congois, partie Portugais. Ces derniers y font presque tout le commerce.

Il n'y a pas de région aussi peuplée que le royaume de Congo. Les *Mosicongos* (c'est le nom qu'ils se donnent eux-mêmes) sont communément noirs, quoiqu'il s'en trouve un grand nombre de couleur olivâtre; la plupart ont les cheveux noirs et frisés, mais il s'en trouve qui les ont roux. Leurs lèvres ne sont pas grosses et pendantes comme celles des Nubiens et des autres nègres. Leurs richesses consistent principalement en esclaves, en ivoire et en simbos, qui sont de petites coquilles qui tiennent lieu de monnaie.

Aux superstitions apportées par les Portugais, les Mosicongos ont mêlé leurs anciennes superstitions, ce qui forme une religion bizarre que l'on nomme cependant christianisme. Ils adorent Jésus-Christ, et ont des *mokissos* ou de petites statues fétiches. Ils consultent sur-tout avec le plus grand soin leurs sorciers, et ont pour eux autant de respect que pour les missionnaires. Ces derniers sont furieux quand ils apprennent que ces pauvres ignorans ont encore recours à leurs

vieilles pratiques ; agissant en tyrans plutôt qu'en ministres de la religion, ils condamnent ces malheureux au fouet chaque fois qu'ils les surprennent avec quelque fétiche ou quelque talisman des sorciers ; cela s'appelle faire des chrétiens, tandis qu'on ne se montre qu'en bourreau. Au surplus, le nombre des nègres qui suivent les anciennes superstitions, est encore très-grand.

Il était sans doute plus facile de prendre les cérémonies des Européens que leurs arts, car les Congois ont à peine l'idée de ces derniers, et ne savent ni lire ni écrire. En revanche, ils sont fort enclins à la débauche ; et les missionnaires, malgré leurs sermons et leur fouet, ont bien de la peine à leur faire perdre l'idée de n'avoir pas plusieurs femmes, comme leurs ancêtres, et ceux des habitans qui sont encore idolâtres.

Lorsqu'un de ces idolâtres veut se marier, il s'efforce d'attirer chez lui la jeune fille sur laquelle il a jeté les yeux. Si elle y vient, et si elle lui remet volontairement sa pipe, il a sur elle tous les droits d'un époux. Les nègres riches font porter un présent de quelques fruits et de vin de palmier au père de la jeune fille. Si ce père accepte le présent, le jeune

homme, accompagné de ses amis, va enlever la fiancée et l'emmène dans sa maison. Alors le mariage est consommé, mais il n'est pas indissoluble. Les deux époux se gardent à l'essai pendant un mois. S'ils ne sont pas contens l'un de l'autre, l'épouse retourne auprès de son père, qui renvoie le présent. Une fille qui a ainsi été mise à l'épreuve, n'en est pas moins recherchée. Toutes ces cérémonies et ces usages se retrouvent en partie parmi les nègres catholiques. Les femmes doivent être très-soumises à leurs maris; elles se tiennent debout pendant que ceux-ci mangent, et elles ne prennent jamais leur repas qu'après eux.

On voit au Congo, comme dans le Loango, quelques Albinos, que l'on y respecte également.

ANGOLA.

Le véritable nom du pays d'Angola est *Dongo*. Les Portugais l'ont nommé *Angola*, du premier prince qui l'usurpa sur la couronne de Congo. Ce royaume peut avoir 10 journées de chemin du nord au sud, et 14 de l'est à l'ouest. Il est entrecoupé de montagnes et de rochers pelés, de vallons fertiles et de prairies charmantes. Il offre en abon-

dance à ses habitans tout ce qui pourrait les mettre à leur aise ; mais ils sont trop paresseux pour savoir profiter des riches présens que leur a faits la nature, et leur ambition se borne à se procurer uniquement ce dont ils ont besoin pour leur subsistance journalière ; le pays est arrosé par plusieurs petites rivières, sans parler de celle de *Bamba*, qui est considérable, et qui, après avoir séparé au nord le pays du Congo, se divise en plusieurs bras qui arrosent les contrées voisines. Cet Etat est borné à l'est par le royaume de *Matamba*, au sud par celui de *Benguela* et de *Sova*, et à l'ouest par la mer.

On trouve dans ce pays, du salpêtre, des mines d'argent et d'étain. Il fournit aussi beaucoup d'ivoire, en raison de la quantité d'éléphans que l'on y rencontre. Ce sont les Portugais qui font le commerce de tous ces objets, et qui achètent une grande quantité de peaux de toutes les espèces. Ce pays est un des plus riches en toute sorte d'animaux. On y apprivoise l'éléphant et le rhinocéros, et l'on y en rencontre des troupeaux assez nombreux. On fait peu de cas du bétail, on préfère la chair des bêtes sauvages.

Le roi a une cour composée de 24 *manis*

homme, accompagné de ses amis, va enlever la fiancée et l'emmène dans sa maison. Alors le mariage est consommé, mais il n'est pas indissoluble. Les deux époux se gardent à l'essai pendant un mois. S'ils ne sont pas contens l'un de l'autre, l'épouse retourne auprès de son père, qui renvoie le présent. Une fille qui a ainsi été mise à l'épreuve, n'en est pas moins recherchée. Toutes ces cérémonies et ces usages se retrouvent en partie parmi les nègres catholiques. Les femmes doivent être très-soumises à leurs maris; elles se tiennent debout pendant que ceux-ci mangent, et elles ne prennent jamais leur repas qu'après eux.

On voit au Congo, comme dans le Loango, quelques Albinos, que l'on y respecte également.

ANGOLA.

Le véritable nom du pays d'Angola est *Dongo*. Les Portugais l'ont nommé *Angola*, du premier prince qui l'usurpa sur la couronne de Congo. Ce royaume peut avoir 10 journées de chemin du nord au sud, et 14 de l'est à l'ouest. Il est entrecoupé de montagnes et de rochers pelés, de vallons fertiles et de prairies charmantes. Il offre en abon-

longues chausses bleues et un manteau rouge de mauvais drap. Il est l'ennemi déclaré des Portugais, et par conséquent de tous les chrétiens. La seule liberté qu'il leur accorde dans ses états, c'est d'y faire le commerce. Il peut mettre sur pied 50,000 hommes de troupes bien disciplinées. Ce prince n'entretient point de cavalerie, parce que les chevaux sont rares dans le pays, et que la quantité de bêtes féroces ne permet guère d'en propager l'espèce. On se sert de buffles pour transporter les équipages et tous les attirails de campagne.

» Le peuple de ces contrées n'est point idolâtre; il adore le *soleil* et la *lune*, comme

---

son courage surmontèrent tout; il eut le bonheur de traverser l'Afrique dans toute sa longueur, et d'arriver dans l'empire de Maroc. Là, un esclavage de plusieurs années couronna ses malheurs; et après avoir quitté le Cap, en 1782, il ne fut rendu à sa patrie qu'en 1797. Sa relation offre nombre de particularités intéressantes et ignorées jusqu'à nos jours; il relève plusieurs erreurs de *Levaillant*, qui a voyagé fort à son aise, et raconte ses aventures avec une jactance et un style maniéré qui déplaisent également. Cette relation de Damberger n'est pas celle d'un savant, mais celle d'un homme de beaucoup de bon sens, et qui dit naturellement ce qu'il a vu ou conjecturé.

étant les seules grandes divinités dignes de ses hommages. A chaque quartier de la lune il célèbre le jour du repos, pendant lequel personne n'a le droit d'aller à la chasse. On ordonne des jours de pénitence, quand il s'élève des orages, dans la persuasion où l'on est que *le grand-maître est en colère* : on s'abstient de toute espèce de nourriture, et on sort de la hutte, particulièrement lorsqu'il tonne pendant la nuit, pour se prosterner la face contre terre jusqu'à ce que l'orage soit passé. Le troisième jour de la moisson se passe avec beaucoup de pompe et de cérémonie. La circoncision est en usage parmi ce peuple. Il a aussi des huttes consacrées à l'exercice de son culte, dans lesquelles se tiennent des assemblées religieuses, aux jours indiqués par les prêtres. »

On remarque dans chaque ménage autant d'ordre que d'économie ; et quoique la nature ait placé dans ce pays des animaux de toute espèce, et une variété infinie dans toutes ses productions, le peuple y est cependant très-sobre ; l'agriculture y est en général fort négligée : on n'y sème qu'une espèce de mil, de l'orge et du maïs. Il y vient des courges et des melons d'eau qui sont délicieux.

La polygamie est permise parmi les *Angolais*, et quoiqu'il se trouve beaucoup de femmes qui aient sujet de quitter leurs maris par la manière dure dont elles en sont traitées, on voit cependant très-peu de divorces. On observe diverses cérémonies pour les mariages; par exemple, le prêtre bénit le couple qui est assis par terre, en récitant une certaine formule qui n'est comprise de personne; il en fait ensuite plusieurs fois le tour, avec une baguette à la main, et exorcise les esprits malfaisans. Quand cette cérémonie est achevée, la famille allume du feu, dans lequel on jette la baguette dont on vient de parler, pour la réduire en cendre, que l'on mêle dans du lait, et que l'évanga ou prêtre fait boire aux nouveaux mariés, après qu'il les a bénis. Ce breuvage est donné pour favoriser la fécondité du couple, et éloigner de lui tous les maléfices.

On élève les enfans avec soin. Les prêtres leur montrent à lire et à écrire, et les instruisent dans les lois et la religion du pays. La leçon se donne en plein air. En guise de papier, on se sert d'une peau d'animal, frottée de noir de fumée et de graisse, et c'est un os pointu qui tient lieu de plume. Tous les en-

fans mâles sont à la disposition du roi, qui les fait exercer au maniement des armes dès qu'ils en sont capables : la manière de s'habiller est très-variée ; les uns ne portent qu'un tablier de feuilles de palmier ; d'autres un manteau gris cendré de mauvais drap, ou de toile, qu'ils ont acheté des Portugais. Il y en a qui se couvrent le dos de la peau de différens animaux : les Angolais ont des cheveux courts et crêpus, qu'ils arrangent avec des coquillages, des guirlandes et d'autres colifichets. Ils se peignent les joues en bleu ou en rouge. Ils laissent pousser leurs ongles, sans jamais les couper, de manière que tels d'entre eux qui veulent se distinguer ou conserver leurs ongles pour se défendre en cas de besoin, ont des doigts qui ressemblent à des griffes d'aigles et de vautours.

L'exécution ordinaire des criminels est assez remarquable : le patient est étendu par terre, comme s'il devait être roué, les bras et les jambes attachés à de longues perches. On lui perce ensuite les mains et les pieds avec quatre longues lances que l'on fiche dans la terre. Il y a beaucoup de ces malheureux patiens qui vivent ainsi pendant quatre à six jours. Leurs corps sont abandonnés pour ser-

vir de pâture aux oiseaux de proie. Quand on veut adoucir ce supplice, on passe une flèche au travers du corps de ces malheureux, quelques heures après qu'ils ont été ainsi empalés.

LE BENGUÉLA.

Les bornes du pays de *Benguéla* ou *Bengula*, ou *Bakella*, sont : au nord, le royaume d'Angola, dont quelques-uns le regardent comme une partie ; à l'est, le pays de *Joggi-Kassanji* ; au sud, celui de *Mataman*, et à l'ouest la mer. Les mœurs y étant les mêmes que dans le pays d'Angola, nous n'en parlerons pas, et passerons aussitôt au royaume de *Mataman*.

MATAMAN.

Ce royaume est rempli de montagnes. On y trouve cependant un grand nombre de vallons très-fertiles, de très-belles prairies et une quantité d'arbres fruitiers; mais les habitans sont trop paresseux pour savoir profiter des riches présens qui leur sont faits par la nature. Le roi de ce canton jouit d'une puissance illimitée, et porte le titre de *sohaawoia*, c'est-à-dire choisi par les dieux. Il est tout à-la-fois grand-prêtre, devin, et inspecteur-général de la jeunesse. Il a seul le privilége d'avoir plusieurs femmes. On porte à 30,000 le nombre des habitans de ce pays. Il y a trois grandes villes, entre lesquelles on distingue *Seenhofa*, où réside le roi. Les gouverneurs des autres villes et des villages s'appellent *mohwoia*. Suivant Damberger, cette nation a, dans ses pratiques religieuses, une infinité de choses qui se rapportent avec celles qui ont lieu chez les mahométans : ils pratiquent la circoncision. Le culte divin se célèbre en plein air,

dans un endroit que le prêtre a choisi le matin. Il est très-simple : tous les assistans se réunissent en cercle, et le prêtre se place au milieu d'eux pour faire un discours.

Les hommes estiment et chérissent leurs femmes, et loin de les surcharger de travail comme les autres barbares, ce sont eux qui font dans le ménage tout ce qu'il peut y avoir de pénible. Jusqu'à cinq à six ans les enfans restent sous la surveillance absolue de leurs parens. Passé ce temps, les garçons sont instruits par le mohwoia, et les filles par leurs mères.

L'habillement consiste en un tablier qui tombe jusqu'aux genoux, et qui est fait de feuilles de palmier. Les hommes tressent leurs cheveux autour de petits os de mouton ; on en voit plusieurs qui en ont six à huit ainsi suspendus à leur tête. Les femmes s'attachent les leurs avec des bandelettes. Ce peuple ne fait tous les jours qu'un repas, qui a lieu après le coucher du soleil. Le reste du temps, il mange un peu de mil ou d'autres graines avec du lait caillé. Son extrême paresse est souvent cause qu'il manque de vivres ; mais il préfère d'éprouver pendant une journée entière les besoins de la faim, plutôt que de se donner

un peu de mouvement pour se procurer quelque nourriture. Cela ne l'empêche pas d'être très-hospitalier : chaque *mohwoia* reçoit une certaine contribution pour nourrir les voyageurs.

Damberger fut esclave du roi pendant quelque temps : une analyse de ce qu'il rapporte à ce sujet, ne peut qu'être amusante et instructive. Il s'approchait de *Seenhofa*, la capitale. « Je trouvai, dit-il, sur ma route, plusieurs vallons délicieux et une quantité de fruits excellens. Je remarquai sur-tout un aqueduc qui conduisait de l'eau à deux lieues de là dans la ville où je me rendais. J'y arrivai un peu avant le coucher du soleil. Je fus aussitôt me présenter chez le *mohwoia*, qui m'offrit du grain et du lait caillé ; il me conduisit ensuite dans une petite hutte, voisine de la sienne. Le lendemain, de grand matin, il vint me faire signe de le suivre pour nous rendre chez le roi. Il me conduisit par une longue rue bordée de huttes jusqu'à une place couverte de gazon ; j'y trouvai un grand nombre d'hommes formant un cercle, au milieu duquel j'apperçus un homme âgé d'environ 40 ans. C'était le *sohaawoia* (le roi). Prenant alors les quatre florins que j'avais eu

soin la veille d'ôter de mon gilet, pour en faire présent à ce prince, je m'avançai dans le cercle. Le Sohaawoia était assis sur une branche d'arbre ronde, tenant sa massue à la main. Il me fit demander par un des assistans d'où je venais, où j'allais, et quel était le motif qui m'engageait à visiter ses états. Si j'eus beaucoup de peine à entendre ces questions, l'interprète ne fut pas obligé d'apporter moins d'attention pour comprendre mes réponses, par la raison qu'il comprenait fort peu la langue cafre. Après avoir rendu au roi ce que j'avais répondu, il me demanda encore de sa part, si j'étais maure ou chrétien. Je répondis que je n'étais ni l'un ni l'autre, mais arabe, parce que je présumais que ce prince ne connaissait point ce nom.

» Aussitôt je lui présentai mes quatre florins, en le priant de m'accorder sa protection et de me donner quelque nourriture. Après avoir regardé pendant quelque temps les pièces de monnaie que je lui avais offertes, il donna ordre à une de ses femmes d'aller me chercher du lait et de la farine, dont elle fit une espèce de bouillie que je mangeai, assis par terre aux pieds de sa majesté. Ensuite je l'accompagnai dans sa hutte, où l'on me pré-

senta une natte de jonc sur laquelle le prince m'invita à m'asseoir. Quand j'eus pris place, il me regarda avec la plus grande attention, et me fit dire par l'interprète, que si je voulais lui donner encore quelques pièces de monnaie, il me garderait auprès de sa personne, et me ferait son *kahseeto*, son domestique. Je lui fis répondre que je n'en possédais plus une seule pièce; que j'acceptais avec reconnaissance l'offre qu'il me faisait de m'attacher à sa personne, par l'heureuse facilité que cela me donnerait de pouvoir connaître ses états, les mœurs et les usages de ses sujets. Mais au bout de quelques jours, je m'apperçus que l'on ne me considérait que comme un esclave, et que rien ne me répondait que tôt ou tard on n'eût la fantaisie de me vendre à une autre nation ou de m'échanger.

» La maison du roi n'était composée que de ses femmes et de ses enfans, avec quelques serviteurs employés auprès de sa personne. Chacun avait sa hutte particulière. Je n'osais jamais aller chez les femmes de ce prince, par la raison qu'il était fort jaloux, et que j'étais obligé d'être continuellement avec lui dans sa hutte, ou de l'accompagner à la chasse. Ce dernier genre d'occupation était souvent pour

moi des plus pénibles, par la nécessité où j'étais de rapporter sur mon dos les bêtes sauvages que tuait le prince. Nous n'allions ordinairement à la chasse que lorsque les vivres manquaient dans la hutte royale. Une fois qu'il y en avait provision, le roi et la majeure partie de ceux qui le servaient s'abandonnaient à l'oisiveté, ou bien ils passaient les jours entiers à dormir : ce qui me déplaisait beaucoup, attendu que pendant tout ce temps-là j'étais obligé de rester dans la hutte, n'osant à peine faire le moindre mouvement dans la crainte d'interrompre le sommeil de sa majesté.

» Le roi était un homme de moyenne taille et de fort bonne mine. Il avait six femmes et quatorze enfans. M'ayant conduit un jour chez un de ses fils qui demeurait dans la partie orientale de la ville, où il était *mohwoia*, il me montra deux jeunes filles de ses enfans, âgées de sept à huit ans. Aussitôt qu'elles m'eurent apperçu, elles se mirent à sauter autour de moi, en disant : *jono kolo* (le joli blanc). Leur mère ayant répété la même chose, ces mots excitèrent la jalousie du mohwoia, au point qu'il eut à mon sujet une très-longue conférence avec son père. Lors-

qu'ils furent tous sortis de la hutte, l'aînée de ces jeunes filles qui y était restée avec moi, chercha à me faire comprendre quel avait été le motif de cette longue conversation : on me supposait l'intention de séduire les femmes du roi, ainsi que celles du mohwoia. On voulait, d'après cela, profiter de la première occasion qui se présenterait pour me vendre à quelqu'autre nation. Cette nouvelle me fit prendre la résolution de m'enfuir, si l'on me refusait la liberté de continuer mon voyage. »

Ce fut à ce parti qu'il se vit réduit. Quelques jours après il trouva le moyen de s'échapper pendant que le roi était à la chasse, et il fut chercher ailleurs, non pas la liberté, mais d'autres malheurs.

LA CAFRERIE.

Le pays connu sous la dénomination générale de Cafrerie, est très-étendu. Il est borné au nord par la Nigritie et l'Abissinie ; à l'ouest, par une partie de la Guinée, le Congo et la mer ; au sud, par le cap de Bonne-Espérance, et à l'est par la mer. Ce nom général de *Cafrerie* lui a été imposé par les Arabes mahométans, dans la langue desquels le mot *kafir*, *kafer* ou *cafre*, signifie *infidèle;* ainsi ce nom inconnu dans le pays, est une expression de mépris, ou plutôt de fanatisme. Les géographes divisent ordinairement la Cafrerie en deux grandes portions, la *Cafrerie pure* et la *Cafrerie mélangée*. La première contient tous les pays qui sont au milieu de l'Afrique, le cap de Bonne-Espérance et les états du Monomotapa. La Cafrerie mélangée occupe presque toute la côte orientale de l'Afrique, et se nomme ainsi, parce qu'elle était en partie habitée par des Arabes, lorsque les Portugais y vinrent en 1498, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance.

Nous ne parlerons point de différens États se trouvent dans l'intérieur de l'Afrique, rce qu'ils nous sont si peu connus, que sount même les véritables noms ne sont pas ırvenus jusqu'à nous : on compte parmi ces tats les royaumes de *Mujac* et de *Biafara*, u voisinage et à l'est de celui de Benin ; le oyaume de *Gingiro* ou de *Gingirbumba*, près de l'Abissinie ; celui de *Mococo* ou d'*Anzico* au nord-est du Congo ; celui de *Monoë-Mugi ;* les pays des *Jaggas*, des *Mumbos* et des *Zimbas ;* le royaume d'*Abutua* et les terres du *Muzumbo-Acalunga*. Damberger, qui a passé par les lieux où l'on place quelques-uns de ces différens États, a souvent trouvé d'autres peuples que ceux que l'on indiquait. Il a remarqué aussi que les mœurs n'y étaient point aussi barbares qu'on l'avait avancé : c'est la même ignorance, la même grossièreté et la même pauvreté que sur les côtes ; mais nulle part il n'a rencontré de ces peuples qui mangent de la chair humaine, et qui en exposent dans leurs boucheries, comme quelques voyageurs se sont plu à le répéter, d'après les contes même des

nègres. C'est une vérité qu'il est essentiel de répandre pour l'honneur du genre humain. Le seul crime contre l'humanité qui y soit autorisé, c'est l'esclavage : ce crime légal enfin est absolument répandu par toute l'Afrique.

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Le cap de Bonne-Espérance est situé à l'extrémité méridionale de l'Afrique, au 33ème. degré 55 minutes de latitude sud, et au 36ème. 16 minutes de longitude. Ce cap fut découvert par les Portugais en 1493. Tourmentés par de longues et pénibles tempêtes, qui leur firent voir la mort de près, ils le nommèrent *Cap des Tourmentes;* mais lorsqu'ils l'eurent doublé, et qu'ils eurent connu les avantages qui les attendaient au-delà, et qu'ils pouvaient diriger leur route vers les Indes Orientales, ils changèrent son nom en celui du *cap de Bonne-Espérance* qui lui resta. Les Hollandais qui, à l'instar des Portugais, cherchaient à étendre le leur, et à lui donner ce lustre qu'il eut par la suite, ne fondèrent sur ce point, qui semble être, et est effectivement une hôtellerie de la route des Indes, des établissemens que vers le milieu du 17ème. siècle. En 1650, ils achetèrent d'un

chef du pays, une lieue carrée de terrain; c'était peu, mais ils surent en tirer parti. Ils y établirent un fort de bois avec douze pièces de campagne. Voilà le premier point de leur puissance. Trente ans après, ce fut un fort de pierres de taille qu'ils bâtirent, et ils y mirent plus de soixante pièces d'artillerie. Ils ont ensuite formé un bourg auprès de ce fort, pour servir d'entrepôt à leur commerce; ce bourg s'agrandit, la colonie s'augmenta. Dans ces derniers temps, leur puissance s'étendait de l'ouest à l'est, depuis le cap jusqu'au pays des Cafres, et du nord au sud depuis la rivière Koussie jusqu'à la pointe du Cap, c'est-à-dire, dans une longueur de 193 lieues, et dans une largeur de 101. La première lieue, comme l'on voit, n'a pas mal multiplié : et cela ne s'appelle pas brigandage en Europe.

La ville du *Cap* est maintenant une ville propre, et bien bâtie en briques avec des canaux; les rues se coupent à angles droits et sont tirées au cordeau, mais elles ne sont pas pavées. C'est l'entrepôt de tous les vaisseaux qui vont aux Indes et qui en reviennent. Plus de 150 vaisseaux par an, s'y fournissent de rafraîchissemens. Entre les avantages que présente ce lieu de séjour, un des plus im-

parce qu'ils sont plus robustes et moins paresseux que les autres.

Le Cap et toutes les possessions hollandaises sont tombés au pouvoir des Anglais en 1795 et 1796.

LES HOTTENTOTS.

Les Hottentots sont les anciens habitans du pays dont les Hollandais se sont emparés. Kolbe en a compté 17 tribus ; mais ce voyageur, qui a rapporté des choses si extraordinaires de ce peuple, est aujourd'hui regardé comme un romancier qui n'a vu que la ville du Cap, d'où il n'est pas sorti, et s'est contenté de recueillir avec soin tous les contes que les Hollandais ont bien voulu lui faire. Je commence par cette remarque, afin que ceux de mes lecteurs qui connaîtraient ce *Kolbe* ou *Kolben*, ou qui auraient lu l'analyse de sa relation dans la grande *Histoire des Voyages de Prévôt*, ou dans l'*Abrégé* qu'en a fait *Laharpe*, se défassent des fausses idées qu'on leur a données sur ces pauvres Hottentots, qui ne sont pas tout-à-fait aussi sauvages que les Hollandais l'ont fait croire.

Il serait difficile de fixer au juste la dimension du pays qu'ils habitent; d'ailleurs, chaque

les Hottentots.

tribu passe d'un endroit à un autre dès que ses besoins l'y engagent. L'herbe croît fort haute et fort épaisse dans ces contrées ; mais lorsqu'elle commence à vieillir, les Hottentots la brûlent jusqu'à la racine, et changent de canton pour revenir dans un autre temps, qui n'est jamais fort éloigné ; car les cendres engraissent beaucoup la terre, et les pluies ne manquent pas de la rafraîchir. L'usage de brûler les herbes est établi de même entre les Hollandais du Cap : ils creusent un fossé autour de l'espace qu'ils veulent brûler pour arrêter la communication des flammes. Ces Hollandais sont, comme nous l'avons dit, dispersés sur tout le pays : on a, dans l'origine, donné à chaque famille une lieue carrée de terrain à cultiver. Quant aux Hottentots, qui errent entre leurs habitations, ils relèvent de la compagnie, ou de quelques Hollandais planteurs à qui la compagnie les loue, comme si ces infortunés lui appartenaient de droit. Faibles, sans défense, ils forment le plus misérable peuple de la terre. Chassés de leurs possessions, de leur pays, et privés de la liberté, ils n'ont transmis à leurs enfans qu'une existence en comparaison de laquelle l'esclavage est un bonheur. « Il est prob-

dit *Barrow*, que cette misère ne s'étendra pas à une postérité bien reculée ; le nom hottentot tombera dans l'oubli. Depuis quelques années leur nombre a prodigieusement diminué ; et l'on a remarqué généralement que par-tout où les Européens se sont établis chez les peuples les moins civilisés, les naturels, témoins ceux de l'Amérique, se sont toujours insensiblement dissipés, et ont fini par disparaître entièrement. »

Il y a dans les traits des Hottentots quelque chose de particulier qui les distingue, à un certain degré, de la généralité de l'espèce humaine. Les os de leurs joues sont excessivement saillans ; de sorte que le visage est très-large dans cette partie, et les os de la mâchoire, au contraire, très-étroits ; il continue encore à diminuer jusqu'à l'extrémité du menton. Cette forme leur donne un air de maigreur qui fait paraître la tête disproportionnée et trop petite pour le corps gros et potelé. Le nez aplati peut à peine avoir six lignes dans sa plus grande élévation ; les narines, en revanche, sont très-ouvertes, et dépassent souvent, en hauteur, le dos du nez. La bouche est grande et meublée de dents petites, bien perlées et d'une parfaite

blancheur. Les yeux très-beaux et bien ouverts, inclinent un peu du côté du nez, comme ceux des Chinois. A l'œil, ainsi qu'au toucher, les cheveux ressemblent à de la laine : ils sont courts, frisés, et d'un noir d'ébène; les sourcils sont totalement dégarnis, et la barbe ne croît que sous le nez et à l'extrémité du menton; on ne manque point de l'arracher à mesure qu'elle paraît. Cette précaution donne aux hommes un air efféminé, qui, joint à la douceur naturelle qui les caractérise, leur enlève cette imposante fierté, commune à tous les hommes de la nature. Quant aux proportions du corps, les Hottentots sont parfaitement moulés; leur démarche est souple, facile, et leurs mouvemens aisés.

Les femmes, avec des traits plus fins, ont cependant le même caractère de figure; elles sont également bien faites, ont la gorge admirablement placée et de la plus belle forme dans la fraîcheur des ans, les mains petites et les pieds bien modelés, quoiqu'elles ne portent point de sandales; le timbre de leur voix est doux, et leur idiome, en passant par leur gosier, ne manque pas d'harmonie; elles se livrent, en conversant, à une infinité de gestes qui prêtent à leurs bras du déve-

loppement et des graces. La couleur a quelque chose de plus désagréable et de plus repoussant pour un Européen, que le noir des habitans de la Guinée; c'est une teinte jaunâtre qui fait paraître la peau comme si elle était couverte d'huile d'olive. On serait tenté de croire que cette couleur ne leur plaît pas à eux-mêmes, par le soin qu'ils prennent de se frotter le corps avec de la suie et de la graisse, ce qui les fait ressembler à des nègres. Cette coutume cependant est moins une parure qu'une précaution essentielle qui rend à la peau la flexibilité que lui ôteraient l'impétuosité des vents et les ardeurs du soleil.

« L'habitude de voir des Hottentotes, dit Levaillant, ne m'a jamais familiarisé avec l'usage où elles sont de se peindre la figure de mille façons différentes; je le trouve hideux et repoussant. Les deux couleurs dont elles font sur-tout grand cas, sont le rouge et le noir. La première est composée avec une terre ocreuse qui se trouve dans plusieurs endroits; elles la mêlent et la délaient avec de la graisse. Le noir n'est autre chose que de la suie et du charbon de bois tendre. Quelques femmes se contentent de peindre seulement la proéminence des joues; mais le général se barbouille

la figure par compartimens symétriquement variés, et cette partie de la toilette demande beaucoup de temps. Ces deux couleurs chéries des Hottentotes, sont toujours parfumées avec de la poudre de *bonghou*, qui ne flatterait pas très-agréablement l'odorat d'un Européen.... Les hommes ne se peignent jamais le visage, mais souvent je les ai vus se servir de la préparation des deux couleurs mélangées, pour peindre leur lèvre supérieure jusqu'aux narines, et jouir de l'avantage d'en respirer incessamment l'odeur. Les jeunes filles accordent quelquefois à leurs amans la faveur de leur en appliquer sous le nez. »

L'habillement est à-peu-près le même pour les deux sexes : la principale pièce est le *kross*, peau de veau ou de mouton que l'on porte sur le dos comme un manteau. Quand il fait chaud, on met le poil en dehors, et en dedans quand l'air est rafraîchi. Ce kross, qui sert de vêtement le jour, devient la nuit une couverture : le Hottentot se blottit et se cache tout entier dessous. Un autre kross lui tient lieu de matelas. La seconde pièce du vêtement est le *jackal*, morceau de peau de l'animal de ce nom, que l'on place, en forme de petit tablier, devant les parties

sexuelles : les hommes le portent beaucoup plus petit que les femmes; celles-ci, sur-tout parmi les hordes qui ne sont pas dans les colonies, se font un jackal de peau de zèbre; ce petit tablier blanc, rayé fortement de noir, produit un effet singulier sur leur peau. Quand il fait chaud, ou que l'on travaille, on ôte le kross, et l'on reste alors absolument nu, à l'exception du jackal : les femmes ont cependant le plus souvent un autre morceau de peau qui leur pend par derrière jusqu'aux mollets. Comme elles aiment beaucoup à se parer à leur manière, elles se chargent de bracelets, de ceintures et de colliers de verroteries. Leur bonnet, fait de peau, est aussi surchargé de ces sortes d'ornemens.

Dans un autre ouvrage que celui-ci, je devrais entrer dans des détails sur l'espèce de tablier naturel que les anciens voyageurs ont attribué aux Hottentotes; mais je me contenterai d'observer que plusieurs voyageurs modernes en nient tout-à-fait l'existence. Levaillant prétend que c'est seulement l'effet d'une mode que quelques femmes ont encore conservée; Damberger assure que c'est au contraire un double prolongement des chairs de la longueur de 3 ou 4 pouces au plus :

ainsi le phénomène est en partie détruit, et les Hottentotes n'ont rien de particulier que leur figure bizarre.

Le Hottentot, naturellement timide, est très-peu entreprenant. Son sang-froid flegmatique et son maintien réfléchi, lui donnent un air de réserve qu'il ne dépose même pas dans les momens de sa plus grande joie, tandis qu'au contraire toutes les nations noires et basanées se livrent au plaisir avec l'abandon le plus expansif et la gaîté la plus vive. Une insouciance profonde le porte à l'inaction et à la paresse : la garde de ses troupeaux et le soin de sa subsistance, voilà sa plus grande affaire; il ne se livre point à la chasse en chasseur, mais en homme que son estomac presse et tourmente. Du reste, oubliant le passé, sans inquiétude sur l'avenir, le présent seul le frappe et l'intéresse. Mais, ce qui rachète bien ses défauts, il est serviable et le plus généreux comme le plus hospitalier des peuples. Quiconque voyage chez lui, est assuré d'y trouver le gîte et la nourriture; ils reçoivent, mais n'exigent pas. Si le voyageur a une longue route à faire; si, d'après les éclaircissemens qu'il demande, on conçoit qu'il est sans espoir de rencontrer de sitôt

d'autres hordes, celle qu'il va quitter l'approvisionne, autant que ses moyens le lui permettent, de toutes les choses dont il a besoin pour continuer sa marche et gagner pays.

Dans cette contrée, si peu peuplée en raison de son étendue, les naturels se rassemblent en bourgades, que l'on nomme *Kraals;* chaque horde compose un kraal particulier sous un chef choisi par la horde, chez les Hottentots encore libres, c'est-à-dire, les plus éloignés, et nommé par le gouverneur du Cap chez les Hottentots des colonies. Ces derniers chefs ne sont que les créatures des Hollandais et les tyrans de leurs compatriotes; le gouverneur leur envoie, pour signes de leur autorité, une canne à grosse pomme de cuivre et un hausse-col sur lequel on a gravé le mot *capitaine*. Les chefs des kraals libres sont les protecteurs et les amis de ceux qu'ils commandent. Levaillant décrit un kraal de horde libre, celui des Hottentots-Gonaquois. Il était sur le penchant d'une colline, et traversé par un ruisseau. Toutes les huttes au nombre d'à-peu-près 40, bâties sur un espace de 600 pieds carrés, formaient plusieurs demi-cercles; elles étaient liées l'une à l'autre par de petits parcs particuliers. C'est là que

chaque famille enferme, pendant le jour, les veaux et les agneaux, qu'ils ne laissent jamais suivre leurs mères, et qui ne tètent que le matin et le soir; temps auquel les femmes traient les vaches et les chèvres. Il y avait, outre cela, trois grands parcs bien entourés, destinés à contenir, pendant la nuit seulement, le troupeau général de la horde. En général, les huttes sont rondes et ressemblent à des moitiés de globes; elles portent 8 à 9 pieds de diamètre, et sont couvertes de nattes. Une seule entrée étroite et fort basse ne permet d'y pénétrer qu'en rampant : on prendrait le tout pour un four. C'est au milieu que la famille entretient son feu. La fumée épaisse qui remplit ces tanières, et qui n'a d'autre issue que la porte, unie à la fétidité qu'elles conservent toujours, étoufferait l'Européen qui aurait le courage d'y rester quelques minutes : l'habitude rend tout cela supportable à ces pauvres sauvages. A la vérité, ils n'y demeurent que pendant la nuit, où chacun repose tranquillement étendu sur sa natte de jonc ou sur sa peau de mouton. Toute la famille couche pêle-mêle; mais jamais rien n'y blesse la décence : la pudeur est même une des vertus de ces peuples qui,

par leur presque nudité, sembleraient toujours prêts à l'offenser. Quand on leur faisait des questions à ce sujet, pour savoir quelle foi il fallait ajouter aux récits calomnieux de certains voyageurs, ils demandaient à leur tour, en s'indignant, si on les prenait pour les bêtes les plus brutes.

Le Hottentot colon a pris quelque chose des mœurs hollandaises, il cultive quelquefois la terre pour ses maîtres; mais le Hottentot sauvage ne sait ce que c'est que planter ou semer : son troupeau et sa chasse, voilà ses ressources. Il poursuit les bêtes féroces avec des flèches empoisonnées, qui leur portent toujours une mort certaine. Quelquefois il se sert de la sagaye ou *assagaye;* c'est une arme qui a la forme d'une lance, et qu'on jette vers le but à force de bras. Ses bestiaux sont des moutons (1), des bœufs et des chèvres. Il mange quelquefois la chair des premiers, fait

(1) Il est à remarquer que les moutons, dits *du Cap,* ont une queue fort volumineuse; c'est une masse de graisse pesant 6 à 7 livres. Il faut aussi remarquer que la laine de ces moutons est une espèce de poil fort dur, tandis, au contraire, que le poil des chèvres, long et soyeux, est d'une finesse extrême et se file avec la plus grande facilité.

des bêtes de somme des seconds, et boit le lait des dernières. Quant à la chair des bêtes prises à la chasse, on la mange volontiers grillée ou rôtie ; il est très-rare qu'on la fasse bouillir. Le peu de poterie que l'on possède ne sert qu'à faire les graisses, que l'on conserve ensuite dans des calebasses, des sacs de peau de mouton ou dans des vessies. On met souvent le lait dans de petits paniers ronds et creux, et faits avec tant d'industrie, que la liqueur ne peut passer à travers : c'est-là le seul meuble qui montre ce que serait capable de faire le Hottentot, s'il pouvait se résoudre à travailler.

On n'estime point la volaille parmi ce peuple : il ne pourrait même en élever, puisque ne semant rien, il ne recueille aucune espèce de graine. Les racines dont on fait le plus particulièrement usage, se réduisent à un petit nombre ; jamais on ne les fait cuire. Celle à laquelle je donnais la préférence, dit Levaillant, connue sous le nom hottentot *kamero*, est de la forme d'un radix, grosse comme un melon, et d'une saveur agréable et douce, merveilleuse sur-tout pour étancher la soif. Quelle admirable précaution de la nature dans un pays brûlant où l'on périrait à chaque pas,

et qui n'offre point dans de certaines saisons une seule source où l'on puisse espérer de se désaltérer ! ... Deux autres racines de la grosseur du doigt, mais fort longues, me procuraient un égal soulagement ; elles étaient douces et tendres ; un léger parfum de fenouil et d'anis me les faisait même préférer, lorsque j'avais le bonheur d'en découvrir. Il croît dans les cantons pierreux une espèce de pomme de terre que les sauvages nomment *kaa - nap ;* sa figure est irrégulière ; elle contient un suc laiteux d'une grande douceur ; on suce uniquement cette espèce de pulpe pour en extraire et en savourer le lait. Quelques autres racines cuites sous la cendre à la manière des châtaignes, en approchaient beaucoup pour le goût.

Les boissons les plus ordinaires sont l'eau et le lait. On fait quelquefois une liqueur enivrante composée de miel et d'une racine que l'on a laissé fermenter dans une certaine quantité d'eau ; c'est une sorte d'hydromel. Cette boisson n'est qu'un régal qu'on se procure de temps en temps. En général, les Hottentots sont gourmands tant qu'ils ont des provisions en abondance ; mais aussi, dans la disette, ils savent se contenter de peu. La

suite de leur prodigalité ne les inquiète jamais. *On chassera*, disent-ils, *ou l'on dormira*. Dormir est pour eux une ressource qui les sert au besoin. « Je n'ai jamais passé, dit Levaillant, dans des contrées âpres et stériles où le gibier est rare, que je n'aie trouvé des hordes entières de sauvages endormis dans leurs kraals, indice trop certain de leur position misérable. Mais ce qui surprendra beaucoup, et que je n'avance que sur des observations vingt fois répétées, c'est qu'ils commandent au sommeil et trompent à leur gré le plus puissant besoin de la nature. Il est pourtant des momens de veille au-dessus de leurs forces et de l'habitude. Ils emploient alors un autre expédient non moins étrange; c'est de se serrer l'estomac avec une courroie. Ce plaisant moyen des ligatures est encore chez eux un remède général qu'ils appliquent à tous les maux. Ils bandent avec force leur tête ou toute autre partie souffrante, et pensent qu'en gênant le mal, ils l'obligent à fuir.

» Un sentiment bien délicat pour des sauvages, toujours suivant Levaillant, les fait tenir à l'écart lorqu'ils sont malades; rarement les apperçoit-on; il semble qu'ils soient honteux d'avoir perdu la santé. »

« J'ai beaucoup aimé, dit Damberger, la manière dont ils se conduisent à l'égard des morts. On n'enterre personne que l'on n'ait essayé auparavant tous les moyens de le rappeler à la vie. Quelque temps après qu'un malade, mort d'une maladie de langueur, a rendu le dernier soupir, on le bat à grands coups de poing ; on lui frotte les côtés ; on le secoue dans tous les sens. Quand on ne remarque en lui aucun signe de vie, on l'enterre le même jour au soir, après avoir fait cependant une nouvelle tentative pour le tirer de la léthargie où il pourrait être tombé. Quand une personne jeune vient de mourir subitement, on a recours à d'autres moyens pour s'assurer si elle est morte ; on lui perce la plante des pieds avec une sagaye, on lui présente un fer rouge devant le nez, et l'on frotte différentes parties de son corps. Si elle ne donne aucun signe de vie, on l'enterre le lendemain au soir. On emporte aussitôt le mort hors de la hutte, et on le place devant la porte, où il est gardé par des personnes de la famille, qui continuent de lui rendre ce devoir 28 jours encore après qu'il est enterré, afin d'empêcher les bêtes sauvages d'en approcher. » Cette dernière précaution est d'au-

tant plus nécessaire, que le cadavre n'est qu'à peu de profondeur, et que l'on ne met, après la terre, que quelques pierres dessus, ce qui ne serait qu'un faible obstacle pour le jackal et l'hyène.

Le mariage se fait avec autant de simplicité que les funérailles. A 12 à 13 ans une fille est nubile, et, dès qu'un garçon lui a plu, elle reçoit de ses parens la permission d'habiter avec lui. Ainsi toute la formalité du mariage se réduit à une promesse pure et simple de vivre ensemble tant qu'on se conviendra. On se quitte aussi facilement quand on en sent la nécessité. La seule chose qui marque la noce, est un festin fait à frais communs. Les parens donnent quelques bestiaux aux jeunes gens, ceux-ci se construisent une hutte, et les voilà mariés.

Il est bien digne de remarque que ces deux grands événemens, le mariage et les funérailles, ne sont accompagnés d'aucune cérémonie religieuse. Le romancier Kolben a avancé que le prêtre, pour unir les époux, avait coutume d'uriner sur eux, en présence des parens, qui les entouraient dans une posture respectueuse; il a même poussé l'effronterie jusqu'à faire graver cette cérémonie

dégoûtante : il a fait un double mensonge. Non-seulement les Hottentots ne reçoivent point cette aspersion désagréable, mais ils ignorent ce que c'est qu'un prêtre ; et, s'il faut en croire Levaillant, ils n'ont même aucune religion, aucune idée d'un Dieu vengeur et rémunérateur. Ceci paraît un peu fort, et contrarie beaucoup la marche ordinaire du cœur humain : cependant le voyageur que nous citons, a vécu long-temps avec eux, et jamais il n'a vu rien qui pût lui faire soupçonner qu'ils portaient leur vue au-delà de ce monde. Il faut bien l'en croire, jusqu'à ce qu'un autre vienne le démentir. Quelques voyageurs ont cru qu'ils adorent la lune, parce que quelquefois ils se rassemblent pour chanter en chœur à sa clarté ; mais ce n'est qu'un simple amusement que la fraîcheur de la nuit les invite à prendre à cette heure plutôt qu'au jour.

Leur musique est aussi simple, ou pour mieux dire aussi grossière que celle des nègres ; ils sont de même poètes improvisateurs, et peuvent chanter toute une nuit sur le même sujet, en répétant mille fois les mêmes mots. Ils aiment aussi beaucoup la danse, qui ne vaut pas mieux que leur musique. « Dans un

état policé, dit un homme d'esprit, la danse et le chant sont deux arts; mais au fond des forêts, ce ne sont presque que des signes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendresse et du plaisir. Nous apprenons, sous des maîtres, à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence; le sauvage n'a d'autre maître que sa passion, son cœur et la nature; ce qu'il sent, nous le simulons; aussi le sauvage qui chante ou qui danse, est-il toujours heureux.

La langue des Hottentots a toujours effrayé les oreilles étrangères; on peut cependant l'apprendre avec plus de facilité qu'on ne le croirait d'abord; la prononciation n'est pas aisée, il est vrai, et est d'autant plus importante qu'elle décide souvent du sens des mots, le même pouvant signifier plusieurs choses, suivant la manière dont il est prononcé, c'est-à-dire suivant le *clappement* de la langue qui le précède ou l'accompagne. On distingue trois sortes de *clappemens;* le faible, qui ressemble à ce petit bruit que l'on fait lorsqu'obsédés par un importun, nous voulons témoigner, sans parler, qu'il nous impatiente; le second est plus fort, et imite le bruit de la langue qu'emploie un écuyer pour faire partir

en Europe qu'il faut voyager pour en voir. »

Il faut observer que la plus grande partie des mœurs que nous venons de peindre, appartient plus aux Hottentots des déserts qu'à ceux des colonies : ceux-ci sont bien dégénérés, et s'ils ont acquis quelques légères connaissances avec leurs tyrans, ils ont perdu presque tout le bonheur que leur assuraient l'indépendance et la nature.

On nomme *basters* les enfans nés d'un Européen et d'une Hottentote ; ils ont une vilaine couleur jaune qui les distingue facilement. Leur caractère les distingue mieux encore : ils sont entreprenans comme leurs pères, et n'ont rien de l'indolence de leurs mères : ils sont déjà nombreux. Levaillant qui les représente la plupart comme de fort mauvais sujets, prétend qu'un jour ils pourront donner beaucoup d'inquiétude aux Hollandais, qui ne sont pas assez en garde contre eux.

LES CAFRES.

L'étendue de pays qui se trouve désignée sur les cartes géographiques par le nom de Cafrerie propre, doit être en quelque sorte divisée en cinq parties, d'après le nombre de cinq nations qui l'habitent. La plupart de ces

Habitans de la Cafrerie.

ıeuples changent tous les ans de demeure ; nais ils ont grand soin d'empêcher leurs voiins d'empiéter sur leur territoire. Les Cafres ›ropres ou méridionaux occupent une portion le terre qui s'étend depuis le *Brügehoote* usqu'à la rivière de *Tumbo*, et qui forme ıne longueur d'environ 140 milles allemands, ur une largeur de..... lieues, en partant le la mer jusqu'au royaume de *Biri*. Beauoup d'autres tribus cependant passent encore our Cafres, et c'est ce qui cause ces variaions qu'on trouve dans les voyageurs.

Le pays, en général, est assez fertile, nalgré la quantité de montagnes et de ma'ais que l'on y rencontre. S'il était mieux culivé, il ne le céderait en rien aux meilleures ontrées de l'Europe. Le blé viendrait en ıbondance dans des endroits où l'on ne voit ue du jonc. On y trouve également beaucoup le mines, dont on ne profite point, parce que es habitans n'ont point les connaissances néessaires pour les exploiter. Les déserts qui e trouvent entre les kraals et les peuplades, ont habités par une multitude de bêtes sauages, entre lesquelles on distingue l'éléphant, le lion, le tigre, l'hyène et le jackal.

Pris généralement, les Cafres sont plus

grands, plus robustes et plus courageux que les Hottentots. Leur figure est aussi plus agréable : ils n'ont ni leurs pommettes saillantes, ni le nez écrasé, et les lèvres de leurs voisins les nègres de Mozambique. Une figure animée, un nez non pas trop épaté, un front élevé et de grands yeux, leur donnent un air ouvert et spirituel ; et, si ce n'était la couleur de la peau, qui est d'un noir de jais, plusieurs femmes cafres pourraient passer pour jolies, même à côté des Européennes. Ils ne s'arrachent ni la barbe ni les sourcils, comme les Hottentots, ne chargent point non plus de graisse leurs cheveux crêpus, et ne s'en frottent le corps que dans la seule vue d'entretenir la souplesse et la vigueur.

Leur manière de s'habiller approche beaucoup de celle des Hottentots. Ils portent un petit tablier et un kross ou manteau qui s'attache sur les épaules et qui est fait d'une peau de mouton. Les hommes tressent leurs longs cheveux crêpus, et les attachent en forme de huppe sur le haut de leur tête, par le moyen d'une bande d'étoffe qui les retient. Les femmes font, avec les leurs, des tresses qu'elles laissent flotter sur leurs épaules.

Guerriers et braves, ils attaquent leurs en-

nemis avec une sorte de fureur, et aiment mieux perdre la vie que de fuir. Les Hollandais, tyrans injustes et féroces comme tous les Européens dans leurs établissemens, ont trouvé en eux des ennemis redoutables. En 1709, lorsqu'ils les attaquèrent, les Cafres mirent sur pied une armée de 40,000 hommes; et si les peuples voisins, c'est-à-dire ceux qui s'étendent depuis les colonies, jusqu'au royaume de *Biri*, fussent venus plus à temps à leur secours, ils auraient pu mettre en campagne près de 80,000 hommes, et l'établissement du Cap était renversé : leurs armes sont la flèche, la sagaye et la massue. Pour informer à l'instant les hordes qui se trouvent dispersées, que la guerre est déclarée, on plante sur une hauteur, vers les limites de chaque horde, un arbre dont on a ôté l'écorce, on l'entoure de branchages, et, après l'avoir frotté de graisse, on y met le feu. Quand les autres hordes apperçoivent ce signal, elles volent avec leurs armes à la défense de celle qui est attaquée.

Ce caractère guerrier n'ôte rien aux qualités des Cafres; ils vivent bien entre eux, et sont hospitaliers envers les étrangers. *Damberger*, en passant seul, sans défense et sans

même connaître leur langue, à travers leur pays, trouva par-tout cette bienveillance qui distingue l'homme ami de son semblable; par-tout on lui apportait du lait, de la viande rôtie; toutes les huttes lui étaient ouvertes. Souvent même on le pressait de demeurer dans le kraal, où on lui offrait une demeure et une épouse. On ne le volait point comme chez les autres sauvages; il trouvait même une justice sévère de la part des *mampas* ou chefs de kraals; plusieurs fois même on refusa les petits présens qu'il offrait pour reconnaître les soins généreux de ses hôtes. Enfin, si le tableau qu'il en fait n'est point embelli, je ne balance pas à dire qu'il y a peu d'Européens qui vaillent les Cafres. Je crains toujours que quelque nouveau voyageur ne vienne détruire cette douce illusion d'un peuple qui, quoique privé de nos lumières, n'en remplit pas moins, avec plus de zèle que nous, toutes les vertus de l'humanité.

Les Cafres se rassemblent par kraal ou village comme les Hottentots; mais leurs cabanes sont plus spacieuses et plus élevées; elles ont aussi la forme plus régulière; c'est absolument un demi-globe parfaitement arrondi. La carcasse en est faite avec une espèce

de treillage solide et bien uni; on l'enduit, tant en dehors qu'en dedans, d'une espèce de torchis de bouze et de glaise battues ensemble et bien également répandues. La seule ouverture qui se trouve à ces demeures est tellement étroite et basse, qu'il faut se mettre à plat-ventre pour y pénétrer. Cette coutume paraît d'abord bizarre; mais comme ces huttes ne servent absolument qu'à passer la nuit, il est plus facile de s'y clore et de s'y défendre, soit contre les animaux, soit contre les surprises de l'ennemi. Dans le centre on ménage un petit âtre ou foyer circulairement entouré d'un rebord saillant de deux ou trois pouces pour contenir le feu. Voilà le palais d'un Cafre. On pense bien que la propreté n'y est pas extrême; c'est là en général une des vertus les moins connues des sauvages. Les meubles sont des kross ou peaux de moutons et de bœufs pour se coucher et s'habiller, des calebasses, quelques vases de bois, un peu de poterie et des paniers de jonc faits avec tant de délicatesse, qu'ils peuvent contenir le lait que l'on y met. Levaillant dit que quand l'eau manque, les femmes se contentent d'uriner dedans, non pas précisément pour les laver, mais pour en resserrer la contexture.

de cerf au-dessus de sa tête qu'elles ombrageaient. On lui mit ensuite dans chaque main deux autres palmes, et le cortége se mit aussitôt en mouvement. Après avoir fait le tour de chaque hutte, ce qui dura deux heures, on alluma au milieu un grand feu, autour duquel vinrent s'asseoir la plupart des spectateurs qui se mirent à chanter.

» Jusqu'alors les femmes étaient restées en silence et dans l'inaction; mais aussitôt que les hommes eurent pris place autour du feu, elles s'avancèrent à leur tour portant chacune deux branches de palmier qui furent offertes aux maris par leurs femmes, et aux garçons qar les jeunes filles, au milieu de beaucoup de cérémonies et de postures différentes. On dansa autour du feu, et l'on y jeta à la fin les branches de palmier. Cette danse finie, les femmes furent dans leurs huttes chercher du lait, que mangèrent les hommes qui s'étaient assis autour du feu. On amena ensuite, pour la cérémonie du mariage, deux jeunes garçons et deux jeunes filles que l'on fit placer en rond de la manière suivante : les mères tenant d'une main celle des jeunes filles, et de l'autre deux paniers pleins de lait, vançant vers le feu. Quand elles s'en

furent approchées à six pas environ, elles s'arrêtèrent : alors les pères des deux jeunes filles se levèrent pour aller leur ôter le petit tablier qui avait été attaché par les mères, et les présentèrent ainsi toutes nues à leurs futurs. Cette action est une espèce d'hommage à l'innocence, et a pour but d'assurer aux gendres que les jeunes filles sont vierges. Les futurs leur ayant offert la main en signe d'accueil, s'arrêtèrent pour savoir quelle était la dot qu'ils devaient recevoir. Elle consistait en quelques moutons, buffles, et autres choses semblables. Pendant que l'on traitait cet article, les mères s'avancèrent, en présentant aux nouveaux mariés une corbeille de lait. Les plus proches parens s'approchèrent à leur tour, pour terminer ce qui était relatif à la dot. Aussitôt qu'on fut d'accord, on but du lait qui était dans la corbeille, et les pères remirent à leurs gendres les tabliers dont il a été question. Ceux-ci les rattachèrent autour des reins de leurs nouvelles épouses, en observant beaucoup de cérémonies qui signifiaient qu'à compter de ce jour, personne n'avait plus droit de lier ni de délier ces tabliers. Ensuite on tua quelques moutons dont on fit rôtir la chair, que l'on distribua à tous les

assistans ; et l'on se mit à chanter et à danser : ce qui dura une grande partie de la nuit. Les deux jeunes épousées retournèrent dans la hutte de leurs pères.

» Malgré toutes les marques d'amitié que m'avait données le mampa, continue Damberger, je ne fus cependant point invité à cette cérémonie. Je restai tranquillement assis devant la hutte, d'où j'observai tout ce qui se passa. Un jeune Cafre m'apporta du lait et de la viande, et me fit entendre qu'en ma qualité d'étranger je ne pouvais assister à cette fête. . . . Le lendemain, tous les gens de la noce se réunirent de bonne heure pour bâtir des huttes aux nouveaux mariés. J'eus alors la liberté de me mêler avec tout le monde. Je fus chercher du bois, et je mis, comme les autres, la main à l'œuvre. En deux heures on eut élevé la demeure des deux jeunes époux. On se livra alors à la joie; on se mit à danser, à chanter; on se plaça en rond autour de la nouvelle hutte, etc. Je vis servir pour mets et pour rafraîchissemens, des *oghangs* (espèce de prunes), des *batonis* (espèce de mil), et du *melis* (blé de Turquie), et suspendre beaucoup d'autres choses sem- à l'extrémité de la hutte, en signe de

présens de noce. Pour ne le point céder en générosité à chaque convive, je fus suspendre à mon tour deux florins; et je vis que ce présent n'était pas le moins agréable de tous ceux que l'on avait offerts aux nouveaux mariés. Il était impossible d'être plus content que je ne l'étais, tout en regrettant cependant de ne pas entendre la langue de ces bonnes gens. Je dansai avec une jeune Cafre, et chantai une chanson allemande, qui fut écoutée par tous les assistans avec la plus grande attention. Ne connaissant personne parmi les danseuses, je fus offrir la main à une jeune femme du cercle. Son mari accourut aussitôt pour l'empêcher de danser avec moi; et j'eusse couru risque de recevoir de sa part les plus mauvais traitemens, si le mampa n'eût point cherché à le calmer, en lui représentant sans doute que, comme étranger, j'ignorais les usages reçus dans leur pays. On m'amena alors une jeune fille, qui n'avait point de tablier, et avec laquelle j'eus la permission de danser aussi long-temps que je le voulus. »

La danse, le chant et le jeu plaisent beaucoup aux Cafres; c'est pour cette raison qu'il se donne souvent parmi eux des fêtes, par-

ticulièrement dans la saison où les nuits sont belles, et lorsqu'il fait clair de lune. Leur musique ressemble assez à celle des Hottentots.

Quoique les femmes aient peu d'autorité, et qu'elles soient regardées en quelque sorte comme des esclaves, elles jouissent cependant de plusieurs priviléges. Un mari ne doit jamais les battre, les lois le défendent, et celui qui les enfreindrait à ce sujet, serait méprisé par tous les habitans de son kraal. Le divorce est permis; mais c'est presque toujours l'homme qui a le droit de le demander : la femme est tenue de vivre avec lui aussi long-temps qu'il le veut. Si cependant elle insiste pour que la séparation ait lieu, elle l'obtient; mais elle est obligée, dès ce moment, de quitter le kraal. L'adultère est puni sévèrement, et d'après un conseil des principaux habitans. Au surplus, il est difficile de trouver plus d'union dans le ménage, que parmi ces peuples que nous osons mépriser. « Pendant mon séjour parmi eux, dit Damberger, je n'ai jamais vu ni entendu un homme se quereller avec sa femme, ni prendre avec elle le ton d'un maître impérieux : chacun remplit ses occupations le mieux qu'il peut, et suivant l'étendue de ses forces. »

Levaillant, qui n'a fait qu'une excursion chez les Cafres, prétend qu'ils jettent leurs morts dans une grande fosse, où les bêtes sauvages viennent les dévorer ; mais Damberger détruit cette assertion, et assure, au contraire, qu'on les enterre à part, et que l'on veille soigneusement à ce que les animaux carnassiers ne touchent point à leurs cadavres.

Les Cafres ont l'idée d'un Etre-Suprême, et paraissent rendre quelque hommage au soleil et à la lune ; ou plutôt ils se divertissent quand ils les voyent, et s'affligent quand les nuages les couvrent ; ce qui n'est peut-être pas par un motif de religion. Le peu de cérémonies qu'on trouve parmi eux, sont des processions, avec des palmes en main, des chants et des danses, en supposant toujours qu'elles ne soient pas l'effet du plaisir et de la coutume. Au reste, chacun adore la divinité à sa manière, et sa croyance sur ce point est aussi libre que sa pensée. Ils n'ont ni prêtres ni temples. Ce sont les plus âgés de la famille, hommes et femmes, qui instruisent la jeunesse ; le grand-père, par exemple, se charge de l'instruction des garçons, et la grand'mère de celle des filles. Nous venons de voir qu'ils n'en sont ni moins raisonnables ni moins vertueux.

CÔTE ORIENTALE DE L'AFRIQUE.

La côte orientale de l'Afrique est peu fréquentée des Européens, en comparaison des côtes occidentales. Les géographes la divisent en *Cafrerie orientale* et en *Cafrerie mélangée;* mais nous abandonnerons ces divisions imaginaires, et suivrons les différens peuples qui sont établis sur cette côte.

Depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la *terre de Natal,* on trouve une côte dangereuse, dont l'insociabilité des Hottentots qui l'habitent, ou la pauvreté du commerce, en a toujours éloigné les marchands de l'Europe.

LA TERRE DE NATAL.

Une rivière qui arrose cette terre, et qui a son embouchure dans l'Océan au 29e. degré 30 minutes de latitude méridionale, lui donne son nom. C'est un des plus beaux pays de

Habitans de la Terre de Natal.

l'Afrique; il est arrosé par une multitude de ruisseaux, et ombragé par de vastes et profondes forêts. Sur leurs lisières s'étendent des plaines immenses, que l'homme de ces contrées pourrait couvrir de richesses, si une paresse invétérée ne s'y opposait. A la vérité, la nature semble favoriser cette paresse, et peut-être en est-elle seule cause, en donnant elle-même tout ce qu'exigent les besoins de l'homme. Les forêts sont pleines d'animaux; les rhinocéros, les éléphans, les zèbres y sont très-communs; presque tous nos animaux domestiques s'y trouvent. C'est là principalement qu'on voit les chiens dans leur état primitif; ces animaux, réunis en grandes bandes dans les forêts, choisissent un hallier épais pour gîte; c'est aussi à ce hallier qu'ils apportent en commun ce qu'ils ont pris à la chasse. Quand ils arrivent dans un endroit, ils déclarent la guerre aux animaux les plus forts, et ne se retirent du lieu où ils sont venus, que lorsqu'ils ont détruit leurs ennemis. Jamais ils n'attaquent les sauvages; ils souffrent même qu'ils viennent choisir les meilleurs morceaux de leurs magasins. Ces animaux se retrouvent dans toutes les forêts de la Cafrerie.

Quoique voisins des Hottentots, les habi-

bons vaisseaux, n'envoya jamais personne aux côtes de *Sophala* ou *Sophira*, la partie du Monomotapa en question : c'était une entreprise au-dessus des connaissances du temps, et sur-tout au-dessus de la puissance du roi d'une petite horde, entourée par des déserts.

Jusqu'à présent les Portugais sont les seuls Européens qui ont commercé librement avec les habitans du Monomotapa, de leur or et de leurs dents d'éléphans : ils ont même plusieurs forts dans le pays.

On prétend que le Monomotapa est très-peuplé. Les habitans en sont noirs et d'une taille moyenne ; ils ont l'humeur guerrière et sont très-légers à la course. Ils croient en un Dieu créateur, et adorent, disent les missionnaires, le *diable*, que certainement ils ne connaissent pas. Dans une langue plus raisonnable que celle des missionnaires, cela veut dire qu'ils croient au *mauvais principe*, qu'ils appellent *Muzuko*, et que, pour tâcher de le calmer, ils lui adressent des prières. Ils prient aussi les *Muzimos*, qui sont les ancêtres du roi, et que l'on regarde dans le pays, comme les catholiques regardent leurs *saints*. Il y a plusieurs fêtes dans l'année ; la plus grande est celle du premier jour de la lune de mai ;

elle dure huit jours. Pendant le premier, les grands simulent entre eux différens combats. L'empereur reste ensuite caché six jours, et ne reparaît, au huitième de la fête, que pour offrir à ses *Muzimos*, ou saints ancêtres, le sacrifice des seigneurs qu'il affectionne le moins. Cette cruauté horrible ne doit peut-être son origine qu'à un prince fourbe et vindicatif. L'écriture est absolument inconnue au Monomotapa.

Zinbaoé est le lieu où l'empereur tient sa cour. Son palais est très-vaste et partagé en trois quartiers : le premier est pour lui ; le second pour ses femmes, dont neuf sont honorées du titre de reines, et qui, le plus souvent, sont ses sœurs ou ses plus proches parentes ; le troisième est destiné à ses officiers et à ses domestiques. Cet empereur entretient de grandes armées, afin de tenir les peuples dans la soumission. Il a plusieurs rois pour tributaires ; et afin de mieux s'assurer de leur fidélité, il s'empare de leurs fils et les fait élever dans son palais. Ce souverain est respecté comme un dieu, et ses sujets ne lui parlent qu'à genoux. Les marques de sa dignité sont assez singulières : ce sont une petite houe qu'il porte à la ceinture, et deux

petits dards qu'il tient à la main, signes absolument symboliques : la houe est pour avertir ses peuples qu'ils doivent s'appliquer à l'agriculture ; un des dards signifie qu'il est temps de punir les méchans, et l'autre, que son devoir est de défendre ses sujets contre leurs ennemis. Il entretient un feu qu'il envoie renouveler chaque année dans tous les états des princes ses vassaux.

On trouve sur les côtes des chrétiens, convertis par les missionnaires : tous les voyageurs s'accordent à dire qu'ils sont moins hospitaliers et moins humains que les autres nègres. On y rencontre aussi quelques mahométans descendans des Arabes.

CÔTE DE ZANGUEBAR.

A partir du Monomotapa, on trouve une vaste étendue de côtes, connue sous le nom de *Zanguebar*. Elles sont remplies de marais ; l'air y est malsain, et la terre assez peu fertile, si ce n'est dans quelques endroits où il vient du blé, du millet, des oranges, des citrons, etc. Les principales richesses du pays consistent en or et en ivoire, dont les habitans font un grand commerce. Les peuples y sont noirs pour la plupart, et n'ont rien de

barbare dans le caractère ; on trouve parmi eux beaucoup de mahométans, et quelques chrétiens dans les établissemens portugais. Les principaux royaumes de cette côte sont, du sud au nord : *Mozambique*, *Mauruca*, *Mongallo*, *Quiloa*, *Monbaze* et *Mélinde*.

Le *Mozambique* est un petit État, situé entre le royaume de Mongallo, celui de Mauruca et les îles d'Angoche. L'île de Mozambique renferme la capitale de cet État qui porte le même nom. Elle est entre les mains des Portugais, qui de là dominent sur tous les petits royaumes voisins ; le gouverneur dépend du vice-roi de Goa ; et le roi de Mozambique, qui est absolu sur ses sujets, dépend de ce gouverneur. Ce prince et les principaux seigneurs sont mahométans ; le peuple suit l'ancienne religion du pays. L'air qui règne dans l'île de Mozambique est si malsain, que les Portugais y relèguent leurs criminels ; ils n'y vivent que peu d'années.

Le *Mauruca* est habité par une partie des *Mocuas*, nation fort répandue sur la côte de Zanguebar, et jusque dans les îles qui sont à l'embouchure du Manica.

Le royaume de *Mongale* ou Mongallo

vient à la suite de celui de Mauruca; il est fort peuplé et abondant en or.

Les Portugais sont en quelque sorte les maîtres du royaume de *Guiloa;* le roi leur paye un tribut considérable. Cette dépendance ne l'empêche pas de jouir de l'autorité la plus absolue sur ses sujets. C'était autrefois le plus puissant prince de cette côte. Il est mahométan.

Le royaume de *Monbaze* dépendait aussi autrefois des Portugais; ils avaient converti au christianisme une partie du peuple: mais depuis qu'ils ont été chassés du pays, le roi et les grands sont retournés au mahométisme, et le peuple a repris son ancienne religion. C'est une remarque à faire, que chez la plupart des nations de cette côte la religion n'est pas la même pour les grands et pour le peuple, et que cela ne fait point naître l'intolérance d'un côté et la rebellion de l'autre. Nos sages Européens ne seraient pas aussi paisibles en pareils cas.

Le royaume de *Mélinde* est gouverné de même par un roi mahométan, extrêmement respecté de ses sujets et jouissant d'une autorité absolue sur eux. Il paye aussi un tribut aux Portugais, qui ont une forteresse et 17

églises dans *Mélinde*, sa capitale. Cette ville, belle, riche et bien peuplée, a un port sur la rivière de *Guilmanci*, et fait un assez grand commerce. Du côté de la terre elle est entourée de beaux jardins.

LA CÔTE D'AJAN.

C'est le nom qu'on donne à la côte qui suit celle de Zanguebar. Les principaux États qu'on y trouve sont la république de *Brava*, le royaume de *Magadoxo* et celui d'*Adel*.

La république de *Brava* est gouvernée par un conseil composé de 12 personnes, et paye chaque année aux Portugais 400 livres pesant d'or. Le pays en fournit beaucoup, ainsi que de l'argent et de l'ambre gris. Le mahométisme est la religion du pays. *Brava*, la capitale, est une grande ville maritime et fort marchande.

Les Portugais ont trouvé des ennemis intraitables dans les habitans du royaume de *Magadoxo*, et ils n'ont pu le subjuguer. Le roi et ses sujets sont Arabes mahométans. *Magadoxo*, capitale et port à l'embouchure de la rivière du même nom, est une ville assez bien fortifiée, qui, par son commerce, attire les marchands arabes et indiens. L'or et l'i-

voire sont les principales marchandises. Le pays est peu étendu, mais fertile, sur-tout en orge, en fruits et en excellens pâturages.

Avant de parvenir au royaume d'*Adel*, il faut passer une longue côte déserte. Cet État dépendait autrefois de l'Abissinie, à laquelle il confine; un prince mahométan en fit un royaume séparé au commencement du seizième siècle. Il s'étend jusqu'auprès du détroit de Babel-Mandel, par où la mer Rouge communique avec celle des Indes. Le territoire est très-fertile, et nourrit une quantité de bestiaux. Les moutons, comme au cap de Bonne-Espérance, et tout le long de la côte, y ont des queues qui pèsent jusqu'à 20 livres. *Auçagurel* est la capitale : elle est bâtie sur une hauteur près de la rivière d'Haouache, qui vient de l'Abissinie. *Zeila*, qui a un port à l'embouchure de la rivière du même nom sur la mer d'Arabie, est une ville grande, peuplée et commerçante. *Barbora* est un autre port sur la même côte, où le commerce est aussi considérable.

Habitans de l'Ile de Madagascar

QUELQUES ILES DE L'AFRIQUE.

MADAGASCAR.

En promenant nos regards sur la mer des Indes, qui mouille la côte orientale de l'Afrique, nous les arrêtons naturellement sur *Madagascar*, dont l'étendue nous frappe d'autant plus fortement, qu'elle est entourée d'une quantité de petites îles. Elle a près de 260 lieues du nord au sud, et en général 66 à 100 lieues de large. L'espace qui reste entre elle et le continent africain, s'appelle le *Canal de Mozambique;* la mer y a un mouvement très-rapide, et y est extrêmement houleuse; c'est par-là que passent tous les bâtimens européens qui vont dans l'Inde ou qui en reviennent, à moins que la tempête ne les en empêche.

Cette île fut découverte en 1492, par les Portugais; et les Français en prirent possession en 1641. Se croyant en quelque sorte arbitres du peuple chez lequel ils s'établis-

saient, ils l'ont maltraité, et ont attiré sur eux-mêmes la haine et la vengeance : celle-ci fut terrible. Les *Madecasses* égorgèrent entièrement la garnison française qui y résidait en 1673. Les Anglais et les Hollandais tentèrent de s'y établir, mais vainement : les naturels sont restés maîtres chez eux. Cette île porte le nom de *Madecasse* dans le pays ; les Portugais l'avaient appelée *Saint-Laurent*, et les Français *Ile Dauphine*. Elle est remplie de montagnes fort roides et fort hautes ; mais l'on trouve à côté des plaines superbes, des forêts profondes dont les arbres conservent, sous ce climat, une verdure éternelle. Par-tout l'on trouve des bosquets de citronniers, d'orangers, de grenadiers et de nombre d'autres arbres fruitiers. Les rivières, les sources, les fontaines viennent embellir ces ombrages, et mêler leur fraîcheur aux parfums les plus suaves. Sur ces rivages, entre ces bosquets embaumés, errent de nombreux troupeaux, la première et la plus sûre richesse du pays. Le riz blanc et rouge, les racines, y viennent assez facilement, mais les habitans sont paresseux ; le blé et le raisin ne réussissent pas si bien, et mûrissent rarement tout-à-fait. Le sol convient mieux à

l'orge et à l'avoine, sur-tout au mil, qui est la ressource du pays. Les étangs, les rivières, les côtes abondent en poissons; les forêts en bêtes fauves, sur-tout en singes, et partout l'on entend des troupes de toutes sortes d'oiseaux. Les vers-à-soie, les abeilles y sont en grand nombre; enfin, cette île contient tout ce qui est utile et agréable à l'homme, qui néanmoins y vit très-mesquinement.

Deux races d'hommes habitent Madagascar; les *noirs*, qui sont les originaires, et les *basanés*, qui paraissent descendre des Arabes qui sont venus s'y établir. Ces derniers sont sur les côtes; quoique mahométans, ils n'ont ni temple ni culte établi, excepté qu'ils font des sacrifices d'animaux dans plusieurs occasions; par exemple, lorsqu'ils sont malades, lorsqu'ils plantent des ignames ou sèment du riz, quand ils tiennent leurs assemblées, circoncisent leurs enfans, déclarent la guerre, entrent dans des maisons nouvellement bâties ou enterrent leurs morts. Plusieurs observent le sabbat des Juifs, et ont quelques notions des livres de Moïse.

Quant aux *Malgaches* ou *Madecasses*, c'est-à-dire les naturels, ils habitent l'intérieur de l'île. Ils sont grands, fiers, agiles,

ingénieux, mais fourbes. Ils aiment à rendre service, et se vengent avec autant de plaisir. Les femmes sont bien faites, et leur peau noire est fort douce. Elles aiment la propreté et la toilette; l'or, l'argent et les pierreries qu'on trouve dans leur île, entrent dans leur parure. Ce peuple est partagé en deux classes, les nobles et les esclaves. Ils habitent des villes et des villages sous l'autorité de leurs chefs. On suit par-tout les mêmes lois : le larcin et le meurtre y sont sévèrement punis. Les villes sont ordinairement de mille cases, et environnées de fossés et de palissades; des palissades seules entourent les bourgs; les villages n'ont ni palissades ni fossés. Les cases ou habitations donnent une idée des arts des Madecasses : ce sont de petites cabanes faites de pieux et de feuilles de lataniers, mais dont le plancher est si bas, qu'on ne peut se tenir debout dans l'intérieur.

La nourriture ordinaire est celle des premiers hommes, des racines, du riz et du lait. S'il leur arrive, ce qui est rare, de manger de la chair de bœuf, ils la font rôtir : ils boivent de l'hydromel ou du vin, qui est fait avec des cannes de sucre ou des bananes.

Il serait assez difficile de rendre compte de leur religion. Cependant ils croient en un Dieu créateur, aux bons et aux mauvais génies ; mais ils n'ont ni temples ni autels. Parmi mille superstitions ridicules, on en distingue une : ils ont grand soin d'élever un gros grillon dans le fond d'un panier où ils serrent ce qu'ils ont de plus précieux. Les voyageurs n'ont pas manqué de rapporter qu'ils en faisaient un dieu : il serait peut-être mieux de croire qu'ils le regardent et le soignent comme un animal qui porte bonheur à la maison qu'il habite. C'est ainsi que pensent encore la plupart de nos paysans, qui, sous le rapport des superstitions, graces au peu de soin que l'on prend d'eux, sont aussi sauvages que les peuplades les plus grossières de l'Afrique.

Les Malgaches ont un très-grand respect pour les tombeaux. Quand un homme est mort ils font des sacrifices, et tâchent, pendant la nuit, d'éloigner de sa case, avec leurs armes, les mauvais esprits qui voudraient s'en emparer ; puis, après l'avoir revêtu de ses plus beaux habits, ils le portent au lieu des sépultures. Ils croient à la métempsycose, et se consolent de la mort d'un ami, en ima-

ginant que son corps a passé dans le corps d'un animal. Ils ont des médecins et des devins ; ces deux espèces marchent toujours avec les maladies humaines. On distingue parmi eux des gens plus savans que les autres, qui chantent les exploits des guerriers, et quelquefois l'éloge des belles : les Madecasses ont des poètes, mais les autres arts ne leur sont guère connus. Leur langue est poétique et très-abondante. Ils se servent, pour l'écrire, de caractères arabes, qu'ils ont empruntés aux habitans de la côte. Leur papier est fait avec l'écorce préparée d'un certain arbre.

« On trouve, dit M. *de Commerson*, qui a fait le tour du monde avec M. *de Bougainville*, on trouve dans les plus hautes montagnes de l'intérieur de l'île, une race de pygmées qui forment un corps de nation considérable, et appelés *Quimos* en langue madecasse. Le caractère naturel et distinctif de ces petits hommes, est d'être plus pâles en couleur que tous les noirs connus; d'avoir les bras très-allongés, de façon que la main atteint au-dessous du genou sans plier le corps; et de plus, pour les femmes, de marquer à peine leur sexe par les mamelles, hors l'état

de nourrice; encore assure-t-on que la plupart sont obligées de recourir au lait de vache pour nourrir leurs enfans. Les *Quimos* passent pour être de tous les peuples de l'île les plus spirituels, les plus actifs et les plus belliqueux. Leur courage est, si l'on peut parler ainsi, en raison double de leur taille. Jamais ils n'ont pu être opprimés par leurs voisins, qui ont souvent cherché à les subjuguer. Ce qui constate leur bravoure, c'est qu'ils n'ont pas, comme eux, l'usage des armes à feu, et qu'ils leur sont très-inférieurs en nombre. Il est vrai qu'il serait aussi dangereux que difficile de les poursuivre parmi leurs rochers. D'ailleurs, ils évitent la guerre autant que possible, préférant de livrer à leurs ennemis une partie de leurs nombreux troupeaux, qui sont l'objet auquel on en veut. Ils vivent de la chair de leurs bestiaux, de riz, de légumes, de racines et de divers fruits qui croissent sur leurs montagnes. Ils ne communiquent ni par le commerce, ni par des alliances, avec les différentes castes dont ils sont environnés; ils tirent tous leurs besoins du sol qu'ils possèdent. Leurs armes sont des zagaies et des traits, qu'ils lancent on ne peut pas plus juste.... Dans mon dernier voyage au

Fort-Dauphin, M. *Modave*, dernier gouverneur, qui m'avait procuré une partie de ces observations, me fit voir parmi ses esclaves une femme *quimosse*. Elle était âgée d'environ trente ans, et haute de trois pieds huit pouces. Sa couleur était bronzée, mais plus claire qu'elle ne l'est ordinairement parmi les nègres. Dans sa petite taille elle était fort membrue, et ressemblait moins à une petite personne d'une complexion faible, qu'à une femme de proportions ordinaires dans le détail, mais raccourcie dans sa hauteur. Ses bras étaient longs, ses cheveux courts et laineux. Sa physionomie assez bonne, se rapprochait plus de l'européenne que de la malgache. Elle avait habituellement l'air riant. Ses tempes étaient ridées. Elle avait dans le caractère un grand fonds de douceur et de complaisance, à en juger par sa conduite, car elle ne parlait pas français. »

ILE DE FRANCE.

Les Hollandais abordèrent les premiers dans cette île, et l'appelèrent *Maurice*, en l'honneur de leur stathouder qui portait ce nom. Elle est située à environ 160 lieues à l'est de Madagascar. Sa forme est ovale, et elle peut

avoir 50 lieues de circonférence. Son port, bon et sûr, met à l'abri des vents 60 gros bâtimens.

Le climat y est extrêmement agréable, et beaucoup plus sain qu'à Madagascar. Les montagnes y sont en grand nombre, et si élevées que, quoique sous le tropique, leurs sommets sont couverts de neige. Leur penchant est couvert de forêts, dans lesquelles on trouve des bois très-précieux, entre autres l'ébène le plus beau du monde. Les eaux qu'elles attirent sans cesse des nuages, sont rendues au terroir en petites rivières fort poissonneuses et en une multitude de ruisseaux. Aussi le terrain, qui de lui-même n'est pas très-fertile, produit en abondance du riz, du tabac, des fruits, et nourrit une grande quantité de bestiaux, de chèvres, de moutons et de bêtes fauves.

Cette île appartient aux Français, et forme un département avec celle de *Rodrigue*, éloignée d'elle d'à-peu-près 100 lieues à l'est, et avec quelques autres peu considérables.

ILE DE LA RÉUNION.

Cette île, appelée *Bourbon* avant notre révolution, forme aussi un de nos départemens. Elle se trouve à près de 150 lieues à l'est de Madagascar. Les Portugais la découvrirent en 1505, et l'appelèrent *Mascarenhas;* elle était alors déserte. Les Français vinrent s'y établir en 1673, après avoir été chassés de Madagascar. Ils y ont à présent quelques villes considérables. C'est là que leurs bâtimens des Indes relâchent pour prendre des rafraîchissemens. On n'y trouve cependant que des mouillages, et point de port où les vaisseaux puissent être à l'abri des ouragans qui durent pendant la mousson. La côte est tellement entourée de rochers au-dessous du niveau de l'eau, que dans tous les temps il est dangereux de naviguer près de terre. A la pointe du sud, il y a un volcan, d'où il sort continuellement des flammes, de la fumée et du salpêtre, avec un bruit considérable qui, la nuit sur-tout, épouvante les navigateurs. Quoiqu'extrêmement chaud, le climat est sain, parce qu'il est rafraîchi par les vents qui, le matin et le soir, soufflent

alternativement de la mer et de la terre. Les ouragans sont terribles, et quelquefois ils semblent ébranler l'île jusque dans ses fondemens; mais les suites heureusement ne répondent pas à la frayeur qu'ils inspirent. D'ailleurs, l'île offre l'aspect le plus agréable : les ruisseaux coulent et les sources sourdent de tous côtés; les pâturages couvrent la terre et nourrissent de très-beaux troupeaux de gros bétail, de cochons et de chèvres; le tabac y croît facilement, et le café n'y cède en bonté qu'au Moka; l'aloès, le poivre blanc, l'ébène, les palmiers et nombre d'arbres fruitiers, y présentent mille ombrages. Les bois sont aussi remplis d'habitans : on y entend nombre de tourterelles, de perroquets, de pigeons et d'autres oiseaux, aussi agréables au goût qu'à la vue et à l'oreille. Le terrain produit aussi des vignes et du benjoin excellent. Les rivières sont remplies de poissons, et les côtes de tortues. On trouve aussi sur le rivage de l'ambre gris, du corail et de magnifiques coquillages.

C'est par cette île que nous quitterons la troisième partie du monde pour passer dans la quatrième. Il y a cependant encore un grand nombre d'autres îles dans la même

mer ; mais elles ne nous offriraient rien de bien piquant après ce que nous avons vu, et leur peu d'importance, joint à leur petitesse, nous permet facilement de les passer sous silence.

AMÉRIQUE.

LES ANTILLES.

ENTRE les deux continens de l'Amérique, il y a une multitude d'îles, dont les principales appartiennent à cinq puissances européennes, l'Angleterre, l'Espagne, la France, la Hollande et le Danemarck. Ces îles sont dans la forme d'un arc ou d'un demi-cercle, s'étendant presque de la côte de la Floride jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, dans l'Amérique Méridionale. Quelques personnes les appellent *Caraïbes*, d'après les premiers habitans, quoiqu'on donne plus particulièrement ce nom aux îles sous le vent. Les marins les divisent en *Iles du vent* et en *Iles sous le vent*, eu égard à la route ordinaire des vaisseaux de la Vieille-Espagne, ou des îles Canaries, à Carthagène ou à la Nouvelle-Espagne et à Porto-Bello. On les divise aussi en *grandes* et en *petites Antilles*. Les grandes sont Cuba, Saint-Domingue, la Jamaï-

que, Porto-Rico; on désigne les autres sous le nom de petites Antilles.

Ces îles sont peuplées par six nations différentes, des Caraïbes ou originaires du pays, des Espagnols, des Français, des Anglais, des Hollandais et des Danois.

On sait que les Antilles étant situées au-delà du tropique du Cancer, appartiennent à la zône torride, et que, dans cette partie du globe terrestre qui a long-temps passé pour inhabitable, on ne connaît proprement que deux saisons, l'été et l'hiver; c'est-à-dire que, dans toute l'année, on ne peut trouver un temps auquel on puisse donner le nom de printemps ni celui d'automne, parce qu'on y voit continuellement ce qui arrive en Europe pendant ces deux saisons. L'hiver et l'été même de ces régions sont fort différens de ceux de l'Europe, dans leurs causes comme dans leurs effets. C'est la présence du soleil qui cause ici l'été; là, c'est son éloignement; et sa presence, au contraire, fait l'hiver. Lorsque cet astre vient à s'éloigner de la ligne, et tire vers le tropique du Capricorne, une expérience constante apprend que jusqu'à son retour en-deçà de la ligne, c'est-à-dire depuis novembre jusqu'en avril, l'air n'a

presque point de nuages, et l'on y voit fort peu de vapeurs et d'exhalaisons ; il demeure si serein, si sec et si pur, qu'on peut regarder d'un œil fixe le lever et le coucher du soleil. Si les jours sont chauds, les nuits sont d'une fraîcheur proportionnée ; si la chaleur du soleil ouvre les pores de tout ce qui se trouve sous ses rayons, la fraîcheur vient resserrer l'air, l'épaissir, le résoudre et le faire distiller en une rosée abondante, qui trouvant tous ces pores ouverts, s'y insinue, y pénètre ; et de là vient la facilité que tous les corps ont à se corrompre sous la zône torride, et cette multitude de vers et d'insectes qui font une des principales incommodités des îles.

Pendant tout ce temps, il ne pleut presque point dans les basses terres ; et c'est ce qui fait donner le nom d'été à cette saison, quoiqu'une partie de ses effets ressemble à ceux que l'hiver cause en Europe : car cette grande sécheresse dépouille de leur verdure les arbres à feuilles tendres ; elle sèche les herbes, elle flétrit les fleurs et leur fait baisser la tête. Si la plupart des arbres n'avaient les feuilles d'une nature forte et capable de résister, ce pays deviendrait aussi triste que nos provinces d'Europe au cœur de l'hiver.

ingénieux, mais fourbes. Ils aiment à rendre service, et se vengent avec autant de plaisir. Les femmes sont bien faites, et leur peau noire est fort douce. Elles aiment la propreté et la toilette; l'or, l'argent et les pierreries qu'on trouve dans leur île, entrent dans leur parure. Ce peuple est partagé en deux classes, les nobles et les esclaves. Ils habitent des villes et des villages sous l'autorité de leurs chefs. On suit par-tout les mêmes lois : le larcin et le meurtre y sont sévèrement punis. Les villes sont ordinairement de mille cases, et environnées de fossés et de palissades; des palissades seules entourent les bourgs; les villages n'ont ni palissades ni fossés. Les cases ou habitations donnent une idée des arts des Madecasses : ce sont de petites cabanes faites de pieux et de feuilles de lataniers, mais dont le plancher est si bas, qu'on ne peut se tenir debout dans l'intérieur.

La nourriture ordinaire est celle des premiers hommes, des racines, du riz et du lait. S'il leur arrive, ce qui est rare, de manger de la chair de bœuf, ils la font rôtir : ils boivent de l'hydromel ou du vin, qui est fait avec des cannes de sucre ou des bananes.

d'eau excite quantité de maladies, telles que des fièvres, des catharres, des douleurs de dents, des apostumes, des ulcères : on ne voit que des malades dans toutes les îles. D'un autre côté, cet hiver a des effets bien différens de ceux de l'Europe. Dès les premières pluies, tous les arbres se parent de leur première verdure et poussent toutes leurs fleurs; les forêts exhalent des odeurs qui ne le cèdent point aux meilleurs parfums; en un mot, la terre s'embellit de toutes parts; et ce qu'on nomme l'hiver aux Antilles, l'emporte beaucoup en agrémens sur le printemps de nos contrées. Tous les animaux descendent des montagnes; les testacés changent de coquilles; les reptiles prennent une nouvelle peau; les poissons, qui s'étaient retirés en pleine mer pendant le temps sec, se rapprochent des côtes, entrent dans les rivières, et semblent s'offrir aux filets des pêcheurs. Toutes les espèces de tortues croissent en si grande abondance, qu'après s'en être nourri pendant l'hiver, on en peut mettre une riche provision en réserve pour l'arrière-saison.

Un des plus grands fléaux des Antilles, sont les ouragans. C'est dans la saison pluvieuse, particulièrement au mois d'août, plus

rarement aux mois de juillet et de septembre, que ces calamités viennent affliger les habitans. Ces ouragans détruisent en peu d'instans l'ouvrage de plusieurs années, et changent les plus belles espérances du planteur en un affreux désespoir. C'est une soudaine et violente tempête de vent, de pluie, de tonnerre et d'éclairs, accompagnée d'un gonflement terrible de la mer, et quelquefois d'un tremblement de terre ; en un mot, de toutes les circonstances épouvantables et dévastatrices que peuvent réunir les élémens. Pour préludes de leurs ravages, des champs entiers de cannes à sucre sont enlevés dans les airs et répandus sur toute la surface du pays. Les plus gros arbres sont déracinés et volent comme de la paille ; les moulins à vent sont renversés en un moment ; les outils, les ustensiles, les pesantes chaudières et les immenses chantiers sont arrachés de terre et brisés en pièces. Les maisons ne sont pas de suffisans abris ; leurs toits s'enlèvent d'un seul coup, et l'eau, qui en une heure s'élève de cinq pieds, se précipite sur les habitans avec une impétuosité irrésistible.

Les ouragans arrivent aux quartiers de la lune, ou quand elle est dans son plein, ou

sur son changement. Quand ils viennent à la pleine lune, on remarque les signes suivans : ce jour-là le ciel est fort agité ; le soleil est plus rouge qu'à l'ordinaire ; il fait le plus grand calme, et les montagnes ne sont plus environnées de ces vapeurs et de ces nuages qui ont coutume de voltiger autour d'elles. On entend dans les cavernes et dans les puits un bruit sourd, semblable au sifflement d'un grand vent. Le soir, les étoiles paraissent plus larges qu'à l'ordinaire, et environnées d'une espèce d'auréole ; le ciel du nord-ouest a un aspect noir et menaçant ; la mer répand une odeur très-forte, et forme des vagues énormes, souvent sans une haleine de vent ; le vent même oublie le cours constant qu'il avait coutume de suivre, et au lieu de souffler de l'est, tourne subitement à l'ouest, d'où il souffle par intervalles d'une manière violente et irrégulière, pendant environ deux heures de suite. La lune elle-même est entourée d'une grande auréole, et quelquefois le soleil a la même apparence. Ce sont des signes que les indigènes ont enseignés à nos planteurs, et par lesquels ils peuvent prévoir un ouragan.

Tant de désagrémens réunis eussent sans

doute chassé les Européens de ces îles, si la soif de l'or ne les y avait attirés et fixés. La situation de ces îles est une des plus favorables au commerce, et leur sol paye au colon de trop riches tributs, pour qu'il néglige de le féconder.

La culture la plus précieuse des Antilles, est celle de la canne à sucre; c'est celle qui occupe la plupart des planteurs et qui les enrichit. Le sucre fut inconnu aux Grecs et aux Romains; mais les Chinois l'avaient découvert dans les temps les plus reculés, et ce sont eux qui ont appris aux Européens à le fabriquer. Les Portugais furent les premiers qui cultivèrent la canne à sucre en Amérique, et qui mirent cette denrée en vogue dans toute l'Europe.

Cette canne est une espèce de roseau. Ses feuilles sont longues et étroites, avec une seule nervure qui les partage dans toute leur longueur. On ne voit guère des feuilles qu'à la tête de la canne; celles qui sortent aux différens nœuds où la canne s'est arrêtée en croissant, tombent aussitôt qu'elles montent plus haut. Des nœuds garnis de feuilles font juger qu'une canne est mauvaise, ou du moins fort éloignée de sa maturité; les bonnes n'ont

qu'un bout de sept ou huit feuilles au sommet. Les nœuds qui partagent la longueur de la plante, ont peu de substance, et sont naturellement durs. Un vide qui est au milieu de chaque nœud, fait la communication des deux parties de la canne qu'il sépare. C'est dans les tuyaux qui sont entre les nœuds, que l'on trouve la matière spongieuse pleine d'un suc ou jus doux et agréable, qui sert à faire le sucre.

Avant que de planter les cannes, on nettoie soigneusement la terre. Il ne suffit pas de couper les mauvaises plantes, on brûle encore les anciennes souches, qui donneraient des rejetons. On partage ensuite le terrain en carrés de cent pas chacun, entre lesquels on laisse un chemin pour le passage des cabrouets, et pour que le maître puisse facilement appercevoir si les travaux sont bien faits. Le long de ces chemins on plante, pour l'embellissement et l'utilité, des pois d'angole ou pois de sept ans. Quand le terrain est ainsi divisé, on l'aligne avec un cordeau, pour planter les cannes en lignes droites. Ensuite on place les nègres vis-à-vis de chaque ligne. On marque sur le manche de leur houe, la distance qu'ils doivent laisser entre les fosses qu'ils ont à faire, et chacun commence le travail : chaque

fosse doit avoir 15 à 20 pouces de long, la largeur de la houe, qui est de 5 pouces, et 7 à 8 pouces de profondeur. A mesure que les nègres qui font les fosses avancent chacun sur sa ligne, quelques jeunes nègres, ou ceux qui ne sont pas capables d'un plus grand travail, les suivent, et jettent dans chaque fosse deux morceaux de cannes de 15 à 18 pouces de long. Ces semeurs sont suivis d'autres nègres, avec des houes, pour ajuster les deux morceaux de cannes l'un contre l'autre, de manière que le bout qui vient du côté de la tête, soit hors de la terre d'environ 3 pouces, et qu'à l'extrémité opposée, le bout de l'autre morceau soit placé de même; après quoi ils remplissent la fosse de la terre que les premiers en ont tirée. Les morceaux de cannes que l'on met en terre, sont pris ordinairement à la tête de la canne, un peu au-dessous de la naissance des feuilles. On leur donne 15 à 18 pouces de long; plus ils ont de nœuds ou d'*yeux*, suivant le langage des îles, plus on juge qu'ils pousseront de rejetons, et qu'ils prendront promptement racine.

Le temps propre pour planter, est la saison des pluies; dans les temps secs, les jeunes plantes périraient. Le plus grand soin du cul-

tivateur ensuite, est d'extirper les herbes qui pourraient nuire aux cannes. Il faut aussi les garantir des rats, qui en sont très-friands.

Quand la canne est parvenue à sa grandeur et qu'elle est mûre, on la coupe et on la porte au moulin pour en exprimer le jus. Ce jus est le plus succulent et le plus délicat que l'on connaisse : quand on le suce naturellement, il est très-sain et nourrissant. De la mélasse, on fait le rum, et de l'écume du sucre, une liqueur inférieure. Les extrémités des cannes et les feuilles qui croissent sur les nœuds, sont excellentes pour les bestiaux; et le résidu, quand elles sont moulues, sert à faire du feu; de sorte qu'il n'y a rien de perdu dans cette admirable plante.

On estime que lorsque les choses sont bien administrées, le rum et les mélasses payent les frais de la plantation, et que les sucres en sont le bénéfice net. Ces frais cependant sont très-considérables, et les profits, au premier coup d'œil, sont très-précaires; car la dépense que nécessite la construction d'un moulin, de magasins pour cuire, refroidir et distiller, l'achat et l'entretien d'un nombre convenable d'esclaves et de bestiaux, ne permettent guère à un homme de commencer une plantation à

sucre de quelque importance, sans parler de l'acquisition de la terre, qui est fort chère, à moins d'avoir un capital de 120,000 francs. La vie d'un planteur, s'il veut faire sa fortune, n'est pas non plus une vie de fainéantise et de luxe; il faut qu'il ait toujours un œil attentif sur ses inspecteurs, et qu'il soit lui-même inspecteur dans certaines occasions. Dans la saison de bouillir, s'il est bien à ses affaires, il n'y a point de genre de vie plus laborieux et plus dangereux pour la santé, à cause de la surveillance constante qu'il est obligé d'avoir nuit et jour au milieu des chaleurs réunies du climat et de tant de fourneaux ardens : ajoutez à cela les pertes par les ouragans, les tremblemens de terre et les mauvaises saisons, et observez en même temps que lorsque le sucre est dans les tonneaux, le colon quitte alors le rôle de planteur pour celui de négociant, et qu'il embarque ses propres marchandises à ses risques; ces considérations pourraient faire croire qu'une pareille entreprise ne répond jamais aux espérances. Cependant, il n'y a point de parties du monde où l'on fasse des fortunes si grandes et si rapides, avec les productions de la terre, que dans les Indes Occidentales. Le produit de quelques

bonnes saisons pourvoit, en général, aux pertes des plus désastreuses ; et le planteur est sûr de trouver un marché avantageux et prompt pour ses marchandises, qui se vendent plus vîte qu'aucune des productions du monde.

Le *rocou* n'est cultivé nulle part avec plus de soin qu'aux Antilles. L'arbre qui le produit, croît naturellement dans l'Amérique ; il est de la grandeur d'un prunier, mais plus touffu ; son écorce est roussâtre ; ses feuilles sont assez grandes, dures, fortes et d'un vert foncé. Il porte deux fois l'année des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets qui ressemblent assez aux roses sauvages, auxquelles succèdent des touffes de gousses, garnies de piquans comme les châtaignes, mais plus petites, et remplies de petites graines assez semblables à celles de la coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate, qui se détache difficilement du grain qu'elle couvre et qu'elle laisse tout blanc lorsqu'elle en est séparée. C'est cette pellicule, macérée et cuite, qui compose la teinture qu'on nomme *roucou* ou *rocou*. Cette teinture sert à mettre en couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge, en bleu, en jaune, en vert.

Le *tabac*, qui est originaire de l'Amé-

rique, est aussi cultivé avec grand soin aux Antilles, et y devient l'objet d'un commerce considérable. Le café, l'indigo, le cacao, viennent aussi accroître les bénéfices du colon.

Les grandes plantations sont ordinairement confiées à un directeur ou inspecteur en chef, à qui l'on donne communément 3600 francs par an, avec des inspecteurs en sous-ordre, en proportion de la plantation, un par trente nègres. Ces plantations ont aussi un chirurgien, avec des appointemens fixes, pour prendre soin des nègres qui en font partie.

L'entretien des nègres n'est pas fort dispendieux. On accorde ordinairement à chaque famille une petite portion de terre, avec deux jours par semaine, le samedi et le dimanche, pour la cultiver. Il y en a que l'on fait subsister de cette manière ; mais d'autres planteurs donnent à leurs nègres une certaine quantité de maïs par jour, avec un hareng salé, ou un petit morceau de cochon ou de lard. Tout le reste de l'entretien consiste en un bonnet, une chemise, une paire de culottes et une couverture ; et les profits de leur travail montent annuellement à 240 et 288 francs. Le prix des nègres mâles, à leur arrivée, est de 720 à 864 francs ; les femmes coûtent 60

francs de moins; mais les nègres accoutumés au travail des îles, se vendent plus cher. Les richesses d'un planteur s'évaluent par le nombre de ses esclaves.

Avant les dernières guerres, on estimait le nombre des nègres des îles anglaises, à 230 mille; et, selon le calcul le plus haut, le nombre des blancs n'excédait pas 90 mille. Cette disproportion impolitique, mais où l'avarice trouve son compte, semble présager de terribles événemens pour l'avenir, et peut-être la destruction de tous les blancs dans les îles. Les colons qui pressentent ce danger, sont dans une crainte continuelle d'insurrections et de complots; et cependant il y a des familles qui emploient 25 à 30 nègres comme domestiques: ce sont là précisément les plus dangereux des esclaves; car, en cas de révolte, qui serait plus à portée de donner les premiers coups, et qui pourrait frapper d'une main plus sûre? La cruauté avec laquelle ces malheureux sont souvent traités, ne doit donner aux blancs que trop de sujets de redouter de terribles vengeances. Un peu plus de cette humanité que la nature et la religion ordonnent, ferait du nègre un ami de l'Européen, sans que l'intérêt commercial des nations en allât

plus mal. On s'étonne que l'esclave tente de briser sa chaîne, et montre de la férocité quand il se sent le plus fort; et l'on trouve tout naturel de ravir à l'homme noir sa liberté, pour le rabaisser à la condition des animaux! Il faudrait, au contraire, songer à sa propre férocité, à son propre crime, avant de trouver extraordinaires la férocité et les crimes du nègre qui a rompu ses fers.

Les débris de l'ancienne nation qui seule habitait les Antilles, avant l'arrivée des Européens, doivent d'abord attirer nos regards. Ces peuples portent le nom de *Caraïbes*. Leur nombre est bien diminué; mais ce petit nombre, et les principaux traits de leurs mœurs, qui se sont assez bien conservés, peuvent encore faire juger de l'ancien état de cette malheureuse nation.

« La taille ordinaire des Caraïbes, dit le P. Labat, est au-dessus de la médiocre; ils ont les traits du visage assez agréables; il n'y a que le front qui paraisse un peu extraordinaire, parce qu'il est fort plat et comme enfoncé; mais ils ne l'apportent point de cette forme en naissant. Leur usage est de la faire prendre à la tête des enfans, avec une petite planche, fortement liée par derrière, qu'ils

y laissent jusqu'à ce que le front ait pris sa consistance, et qu'il demeure tellement aplati, que, sans hausser la tête, ils voient presque perpendiculairement au-dessus d'eux. Ils ont tous les yeux noirs et petits, quoique la disposition de leur front les fasse paraître de bonne grandeur. Tous ceux que j'eus l'occasion de voir, avaient les dents fort belles, blanches et bien rangées; les cheveux noirs, plats et luisans. Cette couleur de leur chevelure est naturelle; mais le lustre vient d'une huile dont ils ne manquent point de se la frotter le matin. Il est difficile de bien juger de leur teint, car ils se peignent aussi tous les jours avec du rocou détrempé dans de l'huile de carapat ou de *palma-christi*, qui les fait ressembler à des écrevisses cuites. Cette peinture leur tient lieu d'habits. Outre l'agrément qu'ils croient lui devoir, elle conserve leur peau contre l'ardeur du soleil, qui la ferait crevasser, et les défend de la piqûre des moustiques et des maringouins, qui ont une extrême antipathie pour son odeur. Lorsqu'ils vont à la guerre ou qu'ils veulent paraître avec éclat, leurs femmes emploient du jus de génipa pour leur faire des moustaches et plusieurs raies noires sur le visage et sur le

corps. Ces marques durent neuf jours. Tous les hommes que j'ai vus avaient autour des reins une petite corde qui leur sert à porter un couteau nu, qu'ils passent entre elle et la cuisse, et à soutenir une bande de toile large de cinq à six pouces, qui, couvrant une partie de leur nudité, tombe négligemment vers le bas. Les enfans mâles de dix à douze ans, n'ont sur le corps que cette petite pièce de toile, destinée uniquement pour soutenir leur couteau, qu'ils ont néanmoins plus souvent aux mains qu'à la ceinture, aussi bien que les hommes faits. Leur physionomie paraît mélancolique. Ils ne laissent pas d'être bons; mais il faut se garder de les offenser, parce qu'ils portent la vengeance à l'excès.

» Les femmes sont de plus petite taille que les hommes, assez bien faites, mais un peu trop grasses. Elles ont les cheveux et les yeux noirs comme leurs maris, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches; l'air plus gai, plus riant, plus ouvert que les hommes; ce qui ne les empêche point d'être fort réservées et fort modestes. Elles sont rocouées, c'est-à-dire peintes de rouge comme l'autre sexe, mais sans moustaches et sans lignes noires. Leurs cheveux sont liés

derrière la tête avec un petit cordon. Un pagne ondé de petits grains de rassade de différentes couleurs, et garni par le bas d'une frange également de rassade, d'environ trois pouces de hauteur, couvre leur nudité. Ce *camisa*, nom qu'elles lui donnent, n'a pas plus de huit à dix pouces de large, sur quatre ou cinq pouces de long, sans y comprendre la hauteur de la frange; et de chaque côté, une petite corde de coton le tient lié sur les reins. La plupart ont au cou plusieurs colliers de rassade, de différentes grosseurs, qui leur pendent sur le sein, et des bracelets de même espèce aux poignets et au-dessus des coudes, avec des pierres bleues ou des rassades enfilées, qui leur servent de pendans d'oreilles. Les enfans de l'un ou de l'autre sexe, depuis la mamelle jusqu'à l'âge de huit à dix ans, ont des bracelets et une ceinture de grosse rassade autour des reins. Un ornement propre aux femmes, est une espèce de brodequin de coton, qui leur prend un peu au-dessus de la cheville du pied, et qui a quatre ou cinq pouces de hauteur. Vers l'âge de douze ans, on donne le *camisa* aux filles, pour la ceinture de rassade qu'elles ont portée jusqu'alors....

» Lorsqu'une fille a reçu le camisa et les

brodequins, elle ne vit plus avec les garçons dans la familiarité de l'enfance : elle se retire près de sa mère et ne s'en éloigne plus. Mais il est rare qu'avant cet âge, elle n'ait pas été demandée par quelque jeune homme, qui la regarde alors comme sa femme, en attendant qu'elle puisse l'être réellement. Ce choix se fait dès l'âge de quatre ou cinq ans, et presque toujours dans la famille. A l'exception des frères et des sœurs, il est si libre pour tous les degrés du sang, et pour la pluralité des femmes, que le même homme prend trois ou quatre sœurs, qui sont ses nièces ou ses plus proches cousines. Ils ont pour principe que de jeunes filles, élevées ensemble, s'en aimeront mieux, vivront en meilleure intelligence, et serviront mieux leur parent et leur mari.... .

» Les hommes portent pour ornemens des plumes sur leur tête, et de petites plaques de métal, taillées en croissant, en différentes parties de la figure... »

Les Caraïbes des différentes îles ont plusieurs langages; l'ancien, qui leur est propre et naturel, a de la douceur sans aucune prononciation gutturale. Mais ils se sont fait un jargon mêlé de mots européens, sur-tout

espagnols, qu'ils ne parlent qu'avec les étrangers. Il y a plusieurs dialectes, qui n'empêchent pas les Caraïbes des différentes îles de s'entendre entre eux. Les deux sexes ont même des expressions différentes pour les mêmes choses; et les vieillards en ont aussi dont les jeunes gens ne se servent point. Enfin, ils ont un langage particulier pour leurs conseils, auquel les femmes ne comprennent rien. Lorsqu'on a commencé à les connaître, ils n'avaient aucun terme d'injure, aucun de vice, de vertu, d'arts et de sciences. Ils ne savaient nommer que quatre couleurs, blanc, noir, jaune et rouge, auxquelles ils rapportaient toutes les autres.

Ils sont naturellement pensifs et mélancoliques; mais ils affectent de paraître gais et plaisans. Le plus grand affront qu'on puisse leur faire, est de les nommer *sauvages;* ce nom, disent-ils, ne convient qu'aux bêtes farouches. Ils ne souffrent pas plus volontiers qu'on les nomme *cannibales,* quoiqu'ils n'aient jamais perdu l'usage de manger la chair de leurs ennemis; et lorsqu'on leur en fait un reproche, ils répondent qu'il n'y a point de honte de se venger. Le nom de *Caraïbe* ne leur déplaît pas, parce que dans leur

ancienne langue il signifie *bon guerrier, courageux.*

Ils s'aiment entre eux, et leur sensibilité va si loin les uns pour les autres, qu'on en a vu mourir de douleur, en apprenant que leurs compagnons étaient tombés dans l'esclavage, ou qu'ils avaient été maltraités par les Européens.

Le vol est un grand crime pour eux; ils laissent leurs habitations ouvertes et sans aucune défiance. S'ils s'apperçoivent qu'on en ait enlevé quelque chose, ils en portent une espèce de deuil pendant plusieurs jours. Ensuite toute leur ardeur est pour la vengeance: car, autant ils sont susceptibles d'attachement, autant ils sont capables de haine, lorsqu'ils se croyent offensés. Un Caraïbe ne pardonne jamais.

Leurs maisons, qu'ils nomment *carbets*, sont d'une forme singulière. Le P. Labat eut occasion d'en voir une des plus belles. «Cette maison, ou carbet, dit-il, avait environ 60 pieds de longueur, sur 24 à 25 de large, à-peu-près dans la forme d'une halle. Les petits poteaux s'élevaient de 9 pieds hors de terre, et les grands à proportion; les chevrons touchaient à terre des deux côtés; les

lattes étaient de roseaux, et la couverture qui descendait aussi bas que les chevrons, était de feuilles de palmier. Un des bras de l'édifice était entièrement formé de roseaux et couvert de feuilles, à la réserve d'une ouverture qui menait à la cuisine. L'autre bout était presqu'entièrement ouvert. A 10 pas de ce bâtiment, il y en avait un autre moins grand de moitié, et divisé en deux par une palissade de roseaux. Nous y entrâmes : dans la première chambre, qui servait de cuisine, sept ou huit femmes étaient occupées à faire de la cassave : la seconde division servait apparemment de chambre à coucher pour toutes ces dames, et pour les enfans qui n'étaient pas encore admis au grand édifice ; elles n'avaient d'autres meubles que des paniers et des hamacs.

» C'était aussi l'unique ameublement du grand carbet. Le maître et les quatre fils avaient, près de leurs hamacs, un coffre, un fusil, un pistolet, un sabre et un gargousier. Quelques Caraïbes travaillaient à des paniers. Je vis aussi deux femmes, qui faisaient un hamac sur le métier. Les arcs, les flèches, les massues étaient aussi en grand nombre, proprement attachés aux chevrons.

Le plancher était de terre battue, fort net et fort uni. Il y avait un fort bon feu, vers le tiers de la longueur du carbet, autour duquel huit ou neuf Caraïbes, accroupis sur leurs jarrets, fumaient en attendant que le poisson fût cuit. Ces messieurs nous avaient fait leurs civilités ordinaires, sans changer de posture, en nous disant dans leur jargon : *bonjour compère; toi tenir taffia.* Leurs poissons étaient par le travers du feu, pêle-mêle entre le bois et les charbons. Je les pris d'abord pour quelques restes de bûches; mais un de mes compagnons de voyage, qui connaissait mieux que moi la nation, m'assura qu'après avoir goûté de ce mets, je ne prendrais pas les Caraïbes pour de mauvais cuisiniers.....

» Aussitôt que les poissons furent cuits, les femmes apportèrent deux ou trois *matatous*, chargés de cassaves fraîches, avec deux grands *couïs*, l'un plein de *taumali* de *crabes*, et l'autre de *pimentade*, accompagnés d'un grand panier de crabes bouillies, des poissons qui étaient au feu, et de quelques autres poissons à grandes écailles. Quoique j'eusse assez bien dîné, je m'approchai des matatous, pour goûter de leur poisson et

de leur sauce. Ce qu'il y a de commode avec les Caraïbes, c'est que leur table est ouverte à tout le monde, et que pour s'y mettre on n'a pas besoin d'être invité, ni même connu. Ils ne prient jamais, mais ils n'empêchent personne de manger avec eux. Leur pimentade est du suc de manioc, bouilli avec du jus de citron, dans lequel ils écrasent beaucoup de piment. C'est leur sauce favorite pour toute sorte de mets. Jamais ils ne se servent de sel ; non qu'ils en manquent, puisqu'il y a des salines naturelles pour toutes les îles, où ils pourraient s'en fournir ; mais il n'est pas de leur goût. J'ai su d'eux-mêmes qu'à l'exception de leurs crabes, qui sont la meilleure partie de leur nourriture, ils ne mangent rien qui soit cuit à l'eau. Tout est rôti ou boucané. Leur manière de rôtir est d'enfiler la viandepar morceaux dans une brochette de bois, qu'ils plantent en terre devant le feu ; et lorsqu'elle est cuite d'un côté, ils la tournent simplement de l'autre. Si c'est un oiseau de quelque grosseur, tel qu'un perroquet, une poule ou un ramier, ils le jettent dans le feu, sans prendre la peine de le plumer, ni de le vider ; et la plume n'est pas plus tôt rôtie, qu'ils le couvrent de cendres et de

charbons pour le laisser cuire dans cet état. Ensuite le retirant, ils enlèvent facilement une croûte, que les plumes et la peau ont formée sur la chair; ils ôtent les boyaux et le jabot, et mangent le reste sans autre préparation. Leur exemple m'a fait manger plusieurs fois de ce rôti; je l'ai toujours trouvé plein de suc, tendre, et d'une délicatesse admirable. Je goûtai du poisson à grandes écailles que les Caraïbes dépouillèrent comme s'ils l'eussent tiré d'un étui. La chair m'en parut très-bonne, bien cuite et fort grasse.

» C'était un spectacle fort amusant que cette bande de Caraïbes, accroupis sur leur derrière comme des singes, mangeant avec un vif appétit, sans prononcer un seul mot, et tous épluchant, avec autant de propreté que de vîtesse, les plus petites pattes des crabes. Ils se levèrent aussi librement qu'ils s'étaient assis. Ceux qui avaient soif allèrent boire de l'eau; quelques uns se mirent à fumer. D'autres se jetèrent dans leurs hamacs, et le reste entra dans une conversation où je ne compris rien, parce qu'elle était dans leur ancienne langue. Les femmes vinrent ôter les matatous et les couïs; les filles nétoyèrent le lieu où l'on avait mangé, et toutes en-

semble passèrent, avec les enfans, à la cuisine, où nous allâmes les voir manger dans la même posture que les hommes, et d'aussi bon appétit. »

Le hamac, un des principaux meubles des Caraïbes, est une pièce de grosse toile de coton, longue de 6 à 7 pieds, sur 12 à 14 de large, dont chaque bout est partagé en 50 ou 55 parties enfilées dans de petites cordes de coton, chacune de 2 ou 3 pieds de longueur. Elles s'unissent ensemble, à chaque bout, pour faire une boucle où l'on passe une corde plus grosse, qui sert à suspendre le hamac à deux arbres ou à deux murs. Les Caraïbes ont soin de les teindre en rouge avec le rocou, parce qu'étant eux-mêmes couverts de cette teinture, ils ne pourraient se jeter sur ces espèces de lits sans les tacher. Ce sont les femmes qui fabriquent et teignent les hamacs. Un homme se croirait déshonoré s'il s'était jamais occupé d'un pareil travail. Comme les métiers manquent pour la fabrication de ces pièces de coton, les ouvrières sont obligées d'étendre les fils de la trame sur deux poteaux plantés en terre, et de passer leur peloton dessus et dessous chacun de ces fils. Ce travail ne va pas vîte, mais

on prétend que l'ouvrage est assez bon. Ce que ces espèces de lits fort communs dans les Antilles, même parmi les Européens, ont de commode, c'est qu'on peut les porter par-tout avec soi, qu'on y dort plus au frais, qu'on n'a besoin ni de couverture, ni de draps, ni d'oreillers, et qu'ils n'embarrassent point une chambre, parce qu'on peut les plier lorsqu'on cesse d'en avoir besoin.

Les Caraïbes montrent la plus grande adresse dans la fabrication des paniers qui servent à serrer une partie de leurs richesses. Les hommes s'honorent de ce travail; ils en font de toutes les grandeurs, et emploient pour cela des roseaux et des queues de latanier. Ces paniers deviennent un des principaux articles de leur commerce avec les colons. Ils se procurent, en échange, des couteaux, des haches, de la rassade, de la toile d'Europe, et sur-tout de l'eau de-vie. C'est une observation fort singulière, que souvent ils entreprennent un voyage, dans une saison dangereuse, uniquement pour acheter une bagatelle, telle qu'un couteau ou des grains de verre, et qu'ils donnent alors, pour ce qu'ils desirent, tout ce qu'ils ont apporté; au lieu qu'ils n'en donneraient pas la moindre

partie pour une boutique entière d'autres marchandises.

Outre leurs paniers et d'autres meubles dont ils se défont, suivant leurs besoins ou leur goût, ils apportent aux Européens des perroquets, des lézards, de la volaille, des porcs, des ananas, des bananes, et diverses sortes de coquillages. La seule monnaie qu'ils reçoivent, sont des sous marqués. Une pièce d'or ne vaut pas pour eux deux de ces sous, parce qu'ils attachent moins de prix à la matière qu'au nombre. Dans les comptes que l'on fait avec eux, on observe d'étendre les sous marqués qu'on leur donne, et de les placer les uns après les autres, à quelque distance, sans jamais doubler les rangs, ni mettre une partie de l'une sur l'autre, comme les marchands font en Europe; cet ordre ne satisferait pas assez leur vue, et l'on ne conclurait rien. Mais lorsqu'ils voyent une longue file de sous marqués, ils rient et se réjouissent comme des enfans. Une autre attention, qui n'est pas moins nécessaire, c'est d'ôter de leur vue et d'enlever aussitôt ce qu'on achète d'eux, si l'on ne veut s'exposer à la fantaisie qui leur vient souvent de le reprendre, sans vouloir rendre le prix qu'ils en ont reçu.

« Les Caraïbes, observe le P. Du Tertre, sont indolens et fantasques à l'excès. Il est presque impossible d'en tirer le moindre service. On a besoin avec eux de ménagemens continuels. Ils ne peuvent souffrir d'être commandés ; et quelques fautes qu'ils fassent, il faut bien se garder de les reprendre, ou même de les regarder de travers. Leur orgueil sur ce point n'est point concevable ; et de là est venu le proverbe que regarder un Caraïbe, c'est le battre, et que le battre, c'est le tuer ou se mettre en danger d'en être tué. Ils ne font que ce qu'ils veulent, quand ils veulent, et comme ils veulent ; de sorte que le moment où l'on a besoin d'eux, est celui auquel ils ne veulent rien faire, ou que si l'on souhaite qu'ils aillent à la chasse, il leur prendra fantaisie d'aller à la pêche; et c'est une nécessité d'en passer par-là. Le plus court est de ne pas s'en servir, et de ne jamais compter sur eux, mais sur-tout de ne rien laisser entre leurs mains, car ils sont comme des enfans à qui tout fait envie : ils prennent, boivent et mangent sans discrétion tout ce qu'on leur laisse. »

Tout ce qu'on a tenté pour les instruire et leur faire embrasser le christianisme, n'a produit presque aucun effet. Les jésuites et

les jacobins ont eu long-temps dans leurs îles de zélés missionnaires qui avaient étudié leur langue, qui vivaient avec eux et ne négligeaient rien pour leur instruction. Le fruit qu'ils ont tiré de leurs travaux, s'est réduit à baptiser quelques enfans à l'article de la mort, et des adultes malades, dont la guérison paraissait désespérée; non qu'ils ne pussent en baptiser un grand nombre, mais connaissant le fond de leur caractère, et sur-tout une sorte d'indifférence qui leur fait regarder comme un jeu l'action la plus sérieuse, ils ne voulaient pas les recevoir au baptême, qu'ils ne demandaient que pour obtenir quelques présens, toujours disposés à reprendre leurs superstitions, comme à se faire réitérer le sacrement autant de fois qu'on leur aurait présenté un verre d'eau-de-vie.

Ils ont aussi une sorte de respect pour le soleil et la lune, mais sans adoration et sans culte; on ne leur a jamais vu de temples ni d'autels. S'ils ont quelque idée d'un Être Suprême, ils le croyent tranquille dans la jouissance de son bonheur, et si peu attentif aux actions des hommes, qu'il ne pense pas même à se venger de ceux qui l'offensent. Cependant ils reconnaissent deux sortes d'esprits;

les uns bienfaisans, qui demeurent au ciel, et dont chaque homme a le sien pour guide ; les autres de mauvaise nature, qui parcourent l'air pendant la nuit, sans aucune demeure fixe, et dont toute l'occupation est de nuire. Ce sentiment d'un pouvoir supérieur est mêlé de tant d'extravagances, qu'on n'y démêle rien à l'honneur de la raison. Ils offrent aux bons esprits de la cassave et de la fumée de tabac ; ils les invoquent pour la guérison de leurs maladies, pour le succès de leurs entreprises et pour leur vengeance. Leurs prêtres ou devins, qu'ils nomment *Boyés*, ont chacun leur divinité particulière dont ils vantent le pouvoir, et dont ils promettent l'assistance, sur-tout contre la malignité des *Maboyas*, qui sont les mauvais esprits. Ils donnent aux Maboyas une origine qui renferme leur opinion sur la nature de l'ame. « Chaque homme, disent-ils, a dans le corps autant d'ames que ses artères ont de battemens. La principale est dans le cœur, d'où elle se rend au ciel après la mort, sous la conduite du bon génie qui lui a servi de guide pendant la vie ; et là elle jouit d'un bonheur qu'ils comparent à la plus heureuse vie qu'on puisse mener sur la terre. Les autres ames,

qui ne sont pas dans le cœur, se répandent dans les airs; les unes au-dessus de la mer, les autres au-dessus des terres et des forêts, où elles font tout le mal dont elles trouvent l'occasion. »

Les Caraïbes ont des chefs qui jouissent de quelque considération pendant la paix, mais qui n'ont de véritable autorité que lorsque la guerre existe. Pour devenir *cacique* ou chef, il faut avoir été le plus brave au milieu des combats, et le plus patient dans les revers.

Les armes des Caraïbes sont des arcs, des flèches, une massue qu'ils nomment *bouton*, et le couteau qu'ils portent à la ceinture, ou le plus souvent à la main. Leur joie est extrême lorsqu'ils peuvent se procurer un fusil; mais quelque bon qu'il puisse être, ils le rendent bientôt inutile, ou en le faisant crever, ou en en perdant quelque pièce. Leurs flèches sont composées de la tige que les roseaux poussent pour fleurir. Ils y adaptent une pointe de bois vert, longue de 7 à 8 pouces, et découpée en petites hoches, qui laissent facilement entrer cette pointe redoutable dans le corps, mais ne permettent de l'en retirer qu'en élargissant beaucoup la blessure. Souvent cette pointe est empoisonnée avec la sève

du mancenilier, et alors cette arme ne porte que des coups mortels.

Les Caraïbes ont deux espèces de bâtimens de mer, des *bacassas* et des *pirogues*. La longueur des bacassas est d'environ 42 pieds sur 7 de largeur. L'avant se relève en pointe; mais l'arrière est plat et coupé en poupe, avec une tête d'homme en relief, ordinairement très-mal faite, mais barbouillée de noir, de blanc et de rouge. A un bacassa que Labat eut occasion de voir, les Caraïbes avaient attaché, près de cette tête, un bras d'homme boucané, c'est-à-dire, séché à petit feu et à la fumée. C'était le bras d'un Anglais, qu'ils avaient tué depuis peu, dans une descente qu'ils avaient faite à la Barboude. Les pirogues n'ont guère que la moitié de la grandeur des bacassas, et se relèvent en pointe par les deux bouts. L'une et l'autre espèce de bâtiment n'a point de gouvernail. Le Caraïbe qui gouverne est assis ou debout à l'arrière, et gouverne avec une *pagaie*, plus grande d'un tiers que celle employée pour ramer. La pagaie a la forme d'une pelle à four : elle est longue de 5 à 6 pieds, et le manche, qui est rond, occupe les trois quarts de cette étendue; elle tient lieu de rame ou aviron.

ILES ANGLAISES.

La Jamaïque est la principale des possessions anglaises aux Antilles. D'une forme presque ovale, elle a environ 46 lieues de longueur sur une largeur de 20. Christophe Colomb la découvrit au commencement de mai 1494, à son second voyage en Amérique. Les Espagnols commencèrent à y former des établissemens vers 1509; ils s'y rendirent en foule, et dans le cours de la même année, ils y bâtirent trois villes; *Séville* sur la côte du nord, *Mellila* sur celle du sud, et *Aristan* dans la partie occidentale. Dom Diègue, un des fils de Colomb, en bâtit une sous le nom de *Sant' Iago de la Vega*, et la situation en étant plus agreable et plus saine que celle des trois autres, elle servit bientôt à les faire abandonner de leurs habitans, qu'on ne put empêcher de renoncer à leur premier choix. La Vega devint si florissante, qu'on y comptait 1700 maisons, deux églises, deux chapelles, et même une abbaye. La tyrannie des gouverneurs la fit bientôt décliner; et les Espagnols, ne sachant pas profiter des avantages que leur présentait la nature, ne retiraient de leurs plantations que ce qui était nécessaire à leurs pre-

miers besoins ; le commerce ne gagnait rien à leurs travaux. C'était cependant, observe un écrivain judicieux, pour s'assurer la possession d'une île si négligée, qu'ils avaient massacré plus de 6000 Américains, ses habitans naturels. Ils n'étaient pas eux-mêmes plus de 1500, avec le même nombre d'esclaves noirs, lorsqu'elle fut conquise par les Anglais, en 1655.

Les nègres, après la défaite de leurs maîtres, égorgèrent quelques officiers qui les commandaient, et se donnèrent pour chef un esclave de leur nation. Ils continuèrent quelque temps de se soutenir dans les montagnes, où ils vivaient de chasse et de pillage ; enfin la crainte de se voir forcés dans cette retraite, en détermina le plus grand nombre à se soumettre au chef anglais, qui leur fit grace lorsqu'ils eurent abandonné les armes. Il n'en resta que 30 ou 40, qui, soit dans l'espérance de se procurer la liberté, soit par affection pour leurs anciens maîtres ou par haine pour les Anglais, s'obstinèrent à mener une vie errante dans des montagnes inaccessibles. Ensuite leur troupe s'étant grossie par la désertion d'un grand nombre de nègres anglais, ils reprirent assez d'audace pour descendre

dans les vallées, et pour y commettre des ravages qui forcèrent le gouverneur à élever des forts pour mettre les plantations à couvert. Ces nègres fugitifs subsistent encore dans une race nombreuse, et l'on n'a pu trouver jusqu'aujourd'hui d'autre moyen de les réprimer, que d'entretenir des corps-de-garde au pied des montagnes.

Les Anglais, devenus maîtres de l'île, ont poussé leurs établissemens avec autant de succès que d'industrie. En 1663, c'est-à-dire, 18 ans après l'origine de cette nouvelle colonie, on y comptait déjà 12 paroisses et 17,200 habitans. Les flibustiers contribuèrent beaucoup à ce prompt accroissement, par les richesses qu'ils y apportaient de leurs courses et du pillage des établissemens espagnols.

L'île de la Jamaïque est partagée par une chaîne de rochers escarpés, ramassés les uns sur les autres par les fréquens tremblemens de terre, d'une manière tout-à-fait étonnante. Ces rochers, quoiqu'il n'y ait point de sol sur leur surface, sont couverts d'une grande variété d'arbres superbes, qui offrent l'aspect d'un printemps perpétuel. Ils sont entretenus par les pluies qui tombent très-souvent, ou par les brouillards qui s'attachent continuel-

lement aux montagnes, et que leurs racines, en sortant des fentes des rochers, recherchent avec une espèce d'instinct. De ces rochers sourd un grand nombre de ruisseaux qui donnent l'eau la plus pure, et forment une multitude de chutes; ce qui, avec la hauteur prodigieuse des montagnes et la verdure des arbres à travers lesquels ils coulent, fait un paysage délicieux. De chaque côté de cette chaîne de montagnes, il s'en trouve de plus basses qui diminuent graduellement à mesure qu'elles s'en éloignent. Sur ces dernières, il croît en abondance du café. Les vallées, qui se trouvent entre ces montagnes, sont de la plus grande fécondité.

Le sucre est la production la plus avantageuse de cette île. On y recueille aussi du gingembre et du piment. Le mancenilier, dont le fruit, quoique singulièrement agréable à l'œil, contient un des plus violens poisons de la nature, se trouve parmi les arbres nombreux qui ornent et enrichissent le sol de la Jamaïque. L'acajou, qui donne un bois si agréable et d'un si grand usage pour les meubles, commence à y devenir rare. Les cèdres y sont fort beaux. On y trouve aussi l'arbre à choux, remarquable par la du-

ité de son bois, qui, lorsqu'il est sec, est corruptible et cède à peine aux outils; le alma, qui donne une huile estimée des sauages; le mangrove et l'olivier, dont les écorces nt très-utiles aux tanneurs; le fustic et le ois rouge pour la teinture; le bois de campêche, que l'on y a naturalisé; le cacaoyer, oins cultivé que du temps des Espagnols, le cotonnier. Les arbres à fruits y sont en uantité; on y recueille des citrons, des oranes de Séville et de la Chine, des citrons rdinaires, d'autres très-doux, des grenades, es pommes de pin, des pommes à flans, des ommes à étoiles, des poires, des melons, es courges, des goyaves et plusieurs sortes e baies. Les légumes y viennent excellens t en abondance; mais il n'y croît aucune esèce de grains d'Europe; on n'y sème que du aïs. On n'élève, non plus, que très-peu de estiaux; le bœuf est maigre, et sa chair est riace; le mouton et l'agneau y sont passales; il y a un grand nombre de porcs; plueurs plantations en entretiennent des cenaines; leur viande est saine et délicate. Les hevaux y sont petits, mais assez bons.

Les oiseaux y remplissent les plaines, les ontagnes et les rivages; on y voit des péli-

cans, des bécassines, des sarcelles, des poules de Guinée, des oies, des canards et des dindons. L'oiseau-mouche anime les parterres, et de nombreux perroquets voltigent de tous côtés dans les forêts. Les rivières et les baies abondent en poissons ; on y rencontre aussi des alligators, espèce de crocodiles, moins dangereux que ceux de l'Afrique. Les tortues de terre et de mer sont au nombre des ressources qu'offre la Jamaïque.

Si les animaux utiles y prospèrent, ceux qui ne sont propres qu'à nuire y pullulent également : les montagnes sont pleines de serpens, sur-tout de ceux qu'on nomme vipères. Entre autres insectes est le ciron, qui pénètre jusque dans la chair des nègres ; les blancs en sont aussi quelquefois tourmentés. Cet insecte entre dans toutes les parties du corps, mais particulièrement dans les pieds et dans les jambes, où il multiplie considérablement et s'enferme dans une coque. Dès qu'on le sent, ce qui souvent n'arrive que huit jours après qu'il s'est introduit dans la chair, il faut l'ôter avec une aiguille ou la pointe d'un canif ; il faut sur-tout avoir soin de détruire entièrement la coque, afin de ne laisser aucun des œufs, qui sont comme des lentes. Cet insecte

pénètre quelquefois dans les orteils, et les ronge jusqu'aux os.

Comme la Jamaïque est la plus septentrionale de toutes les îles Caraïbes, le climat y est fort tempéré ; et l'on ne connaît point de pays entre les tropiques où la chaleur soit moins incommode. L'air est rafraîchi par les brises de l'est, par de fréquentes pluies, et par les rosées nocturnes. Les parties montagneuses sont les plus froides, et souvent les matinées n'y sont pas exemptes de gelées blanches.

Avant l'affreux ouragan qui produisit des effets si terribles, en 1692, on connaissait peu dans cette île ces redoutables tempêtes qui brisent les vaisseaux dans le port, et font disparaître les maisons de leur place. Cet ouragan, l'un des plus épouvantables dont on ait conservé la mémoire, mérite d'être représenté avec une partie de ses circonstances.

Il commença le 7 juin, entre onze heures et midi, et dans l'espace de deux minutes il écrasa ou noya les neuf dixièmes des habitans de Port-Royal, entre lesquels ceux des quais furent abîmés, presque tous, en moins d'une minute. Un homme de distinction, qui eut le bonheur d'échapper, écrivit à

Londres peu de temps après : « J'ai perdu ma femme, mes enfans, ma sœur et sa fille, mes valets et mes servantes; c'est-à-dire toute ma famille et tout mon bien. Il ne s'est sauvé qu'une femme-de-chambre de ma femme, qui est venue me raconter que sa maîtresse était dans son cabinet au second étage, et l'avait envoyée au grenier, où ma sœur était montée avec sa fille à la première secousse du tremblement, avec ordre de prendre l'enfant pour la soulager; mais qu'étant descendue d'abord dans la rue, dans le dessein de remonter après avoir pris quelques informations, elle avait vu fondre ma maison, qui est actuellement 30 pieds sous l'eau. J'étais allé le matin avec un de mes fils à Liguania : le tremblement de terre nous surprit à notre retour, et nous faillîmes être engloutis par les vagues de la mer, qui roulèrent impétueusement vers nous, six pieds au-dessus de leur surface, sans que l'air fût agité du moindre vent. A Liguania, où nous fûmes forcés de retourner, nous trouvâmes toutes les maisons renversées, et nul autre endroit pour nous mettre à couvert, que les cases des nègres. Nous sommes au 20, et la terre continue de trembler cinq ou six fois en 24 heures. Une grande partie de la

montagne est tombée, et sans cesse on en voit tomber d'autres parties. Tous les quais de Port-Royal se sont abîmés à-la-fois. Quantité de riches marchands y ont été noyés avec leurs familles et leurs effets. Ce quartier est à présent couvert d'eau; et dans celui de l'église, où était ma maison, l'eau monte jusqu'au toit des édifices qui subsistent encore. La terre, s'ouvrant en plusieurs endroits, a dévoré un grand nombre d'habitans, qu'elle a revomis en d'autres lieux, quelques-uns vivans, et qui se sont heureusement sauvés. Du côté de *Northe*, plus de mille acres de terre se sont enfoncés, avec tout ce qu'il y avait d'effets. Il ne reste pas une maison sur pied dans la presqu'île. Les deux grandes montagnes qui étaient à l'entrée, sont tombées aussi dans un espace de seize milles qui les séparait; et s'étant comme jointes, elles ont arrêté le cours de la rivière, qui est demeuré à sec, pendant un jour entier, jusqu'au bac. On y a pris une prodigieuse quantité de poissons; et ce secours a du moins servi au soulagement des malheureux. Du côté de *Yellows*, une autre montagne s'est fendue, et tombant sur les terres voisines, a couvert plusieurs établissemens et détruit un grand nombre de colons. La plan-

tation d'un Anglais, nommé Hopkin, se trouve éloignée d'un demi-mille de sa première situation. L'eau de tous les puits est montée jusqu'au sommet de l'ouverture par la violente agitation de la terre. »

Une autre relation de ce terrible événement en donne encore une plus affreuse idée. « Entre onze heures et midi, nous sentîmes trembler la maison où j'étais alors, et nous vîmes le pavé de la chambre qui se soulevait. Au même instant, nous entendîmes pousser dans les rues des cris lamentables; et nous hâtant de sortir, nous eûmes le spectacle déchirant d'une foule de peuple qui levait les mains en implorant le secours du ciel. Nous continuâmes de marcher dans la rue, où des deux côtés nous vîmes tomber des maisons et d'autres s'abîmer. Le sable des rues s'enflait un moment, comme les vagues de la mer, jusqu'à soulever ceux qui étaient dessus; ensuite il s'ouvrait en profonds abîmes. Bientôt un déluge d'eau survint, et fit rouler de côté et d'autre quantité de malheureux, qui saisissaient inutilement les solives des maisons renversées, pour se soutenir. D'autres se trouvèrent enfoncés dans le sable, d'où l'on ne voyait que leurs jambes ou leurs bras. Je m'étais

heureusement placé, avec quinze ou seize autres, sur un terrain qui resta ferme. »

Plusieurs des vaisseaux qui se trouvaient dans le port, furent mis en pièces, et d'autres coulés à fond. Un bruit lugubre qui se fit entendre dans les montagnes, causa tant de frayeur à quantité de déserteurs nègres, qu'ils revinrent demander grace à leurs maîtres. Ils rapportèrent que l'eau s'était ouvert des passages jusque dans ces hauteurs, et qu'en vingt ou trente endroits, ils l'avaient vue sortir avec une extrême violence. Toutes les salines furent inondées. Il s'était fait en divers endroits des environs de Port-Royal, de prodigieuses ouvertures, dont la plupart s'étaient refermées presque aussitôt. Le major Kelli, officier de l'île, assura qu'il en avait vu deux ou trois cents; que dans les unes il avait vu tomber quantité de personnes, qui n'avaient pas reparu; que, dans d'autres, l'eau, sortant à grands flots, avait rendu au jour plusieurs corps engloutis par la terre; qu'il y avait des hommes pris dans les fentes par le milieu du corps et mortellement serrés; d'autres dont on ne voyait plus que la tête. Ces ouvertures étaient les moindres; car, dans les plus grandes, il vit tomber des édifices entiers; et de

quelques-unes il sortit des colonnes d'eau de la grosseur d'une rivière, qui s'élevaient dans l'air, et qui répandaient une très-mauvaise odeur. Ensuite la chaleur devint plus forte qu'elle n'avait jamais été dans l'île, et l'on fut tourmenté par des légions de maringouins. Le ciel qui était clair et bleu avant le tremblement, parut tout d'un coup sombre et rougeâtre. On entendit des bruits prodigieux, non-seulement dans les montagnes, mais de toutes parts, sous terre et dessus. On eût cru que le monde était menacé de sa dissolution entière.

Le nord de l'île ne fut pas garanti par la fraîcheur de ses bois. Une grande partie des plantations y fut engloutie, habitans, maisons et arbres, dans le même trou. Un établissement de dix mille acres de terre disparut entièrement, et l'on ne vit à la place qu'un étang de la même étendue, dont les eaux ont séché depuis, mais où l'on n'a retrouvé aucune apparence de maisons, d'arbres et de tout ce qu'on y voyait auparavant. Dans le quartier de Clarendon, il s'ouvrit des abîmes et de vastes lacs, à douze milles de la mer. Quoique la plupart se soient séchés ou fermés, il en reste encore des traces. Les secousses durè-

rent deux mois entiers, et l'on observa qu'après la première, les plus violentes furent dans les montagnes. Celles qu'on nomme les Monts-Bleus, semblèrent les plus maltraitées : car pendant deux mois l'on ne cessa pas d'y voir et d'y entendre toutes les marques d'un effroyable désordre. Une autre dans le voisinage d'Yellows, après s'être ouverte en divers endroits, écrasa une habitation entière, et la plus grande partie d'une plantation qui en était éloignée d'un mille. Une autre proche de Port-Morant, fut tout-à-coup engloutie ; et la place qu'elle occupait n'offre aujourd'hui qu'un grand lac large de quatre à cinq lieues. On est généralement persuadé dans la Jamaïque, que, depuis ce désastre, toutes les montagnes de l'île sont un peu abaissées ; on croit même que l'île entière est aussi plus basse qu'elle n'était autrefois.

Port-Poyal qui, jusqu'alors, avait été la principale ville de la Jamaïque, fut d'abord abandonnée ; mais la commodité de son vaste port où mille gros vaisseaux peuvent se réfugier, engagea les habitans à relever ses murs et à se replacer sur cette terre bouleversée. Le feu la détruisit de nouveau au bout de 10 ans. On la rebâtit encore. Mais,

en 1772, un ouragan aussi terrible que le premier la réduisit en poussière; et, cette fois-ci, les habitans regardant cette place comme un lieu maudit, l'abandonnèrent sans retour, et furent s'établir du côté opposé de la baie, où ils bâtirent *Kingston*, qui est devenue la capitale de l'île. Cette ville se compose de plus de mille maisons, dont plusieurs, très-élégantes, sont construites dans le goût qui plaît aux îles et sur le continent voisin, c'est-à-dire avec un seul étage, des portiques et toutes les commodités nécessaires pour une habitation agréable dans ce climat. A quelque distance de Kingston est *Saint-Iago de la Vega*, ville espagnole, qui, quoique maintenant inférieure à Kingston, était autrefois la capitale de la Jamaïque, et est encore le siége du gouvernement. Les ouragans paraissent devoir être le fléau qui finira par renverser toutes les habitations et chasser les habitans de la Jamaïque : le 13 octobre 1780, il y en eut un qui détruisit presque de fond en comble la petite ville de Savannah-la-Mer et une grande partie de ses environs; il se fit sentir d'une manière désastreuse dans le reste de l'île.

Il est certain que ces terribles fléaux ont

porté un coup sensible à la prospérité de la Jamaïque. Vers le commencement du 18e. siècle, on estimait le nombre des blancs à 60,000, et celui des noirs à 120; on ne compte plus aujourd'hui que 25,000 blancs, et le nombre des nègres ne s'élève qu'à 90,000. Plusieurs autres causes se réunissent à celles de la nature pour faire décliner cette riche colonie.

L'indigo était autrefois bien cultivé à la Jamaïque, et était une si grande source de richesses pour ses habitans, que dans la paroisse de Vère, où cette plante était principalement cultivée, on ne comptait pas moins de 300 équipages, nombre que l'on ne trouve peut-être pas aujourd'hui dans toute l'île. Les fortunes particulières sont aussi beaucoup diminuées, et c'est la suite des entraves qui ont été mises au commerce dans les derniers temps; la diminution des Européens va en raison de celle des bénéfices à faire. Qui sait si les habitans de la Jamaïque ne seront pas un jour les noirs seuls, tant ceux qui descendent des anciens esclaves refugiés dans les montagnes, que ceux qui brisent leurs fers dès qu'ils en trouvent l'occasion? Une colonie nombreuse de ces nègres fugitifs s'est

formée dans les montagnes bleues, et se montre aux blancs assez forte pour les contraindre à signer des traités avec elle. Si un jour les 90,000 esclaves s'avisaient de remarquer que rien ne leur est plus facile que de maîtriser 25,000 blancs, qui peut prévoir ce que ces hommes déchaînés, réunis à la colonie libre, sont capables d'entreprendre? Si l'Europe ne profite pas de l'exemple que lui présente Saint-Domaingue, elle pourra payer cher sa cruelle politique, et les moyens qui ont enrichi les ancêtres, écraseront sûrement les descendans.

« La misère et la dure condition des nègres, dit un écrivain anglais, sont vraiment touchantes; et quoique l'on prenne beaucoup de peine pour les faire multiplier, le mauvais traitement qu'ils éprouvent abrège tellement leur vie, qu'au lieu de multiplier, selon les règles de la nature, il faut en importer tous les ans plusieurs mille dans les Indes Occidentales, pour suppléer à ceux qui ont succombé. On dit qu'ils sont la plupart opiniâtres et intraitables, et qu'il faut les conduire avec une verge de fer; mais ils ne doivent pas être écrasés sous le poids et regardés comme une espèce de bêtes de somme,

sans ames, comme les traitent aujourd'hui quelques-uns de leurs maîtres et de leurs inspecteurs, quoique la plupart de ces tyrans soient eux-mêmes la lie de la Grande-Bretagne, et le résidu de toutes les prisons de l'Europe. Cependant plusieurs nègres qui tombent entre les mains de gens qui ont de l'humanité, trouvent leur situation douce et agréable; et l'on a remarqué que dans l'Amérique Septentrionale, où ces infortunés sont en général mieux traités, il périt moins de nègres, qu'ils y vivent plus long-temps et qu'ils multiplient davantage. D'ailleurs il paraît évident, d'après toutes les citations de l'histoire, que les nations qui se sont conduites avec le plus d'humanité envers leurs esclaves, ont toujours été les mieux servies, et ont été moins exposées à leurs rebellions. Les esclaves, en arrivant de la Guinée, sont conduits tout nus au marché; ce sont alors des créatures simples et innocentes, mais ils ne tardent pas à devenir fripons; et quand on vient à les fustiger, ils excusent leurs fautes par l'exemple des blancs. Ils croient qu'après la mort, chaque nègre retourne dans son pays natal; cette pensée console ces malheureux et allège pour eux le fardeau

de la vie, qui autrement leur serait insupportable. Ils regardent donc la mort comme un bonheur, et il est surprenant de voir avec quel courage et quelle intrépidité plusieurs d'entre eux la reçoivent. Quand un nègre est sur le point de rendre le dernier soupir, ses camarades l'embrassent, lui souhaitent un bon voyage, et envoient leurs complimens à leurs amis et à leurs parens sur la côte de Guinée. Ils ne font entendre aucune lamentation, mais enterrent son corps avec beaucoup de plaisir, s'imaginant qu'il est parti et qu'il jouit du bonheur. » (*Guthrie.*)

Les habitans, avec de l'activité et les moyens nécessaires, peuvent, malgré la décadence de la colonie, acquérir assez rapidement de grandes fortunes; mais leur luxe égale et surpasse même leur opulence. Leurs équipages, leurs habillemens, leurs tables, annoncent une certaine profusion qui, par-tout ailleurs, serait le signe d'une ruine prochaine. Aussi les trésors qu'ils reçoivent ne font, en quelque sorte, que couler entre leurs mains.

La Barbade est, après la Jamaïque, l'île la plus importante pour les Anglais dans ces mers. Elle n'a cependant que 7 lieues de lon-

ueur sur une largeur de 5; mais les richesses u'elle a produites sont immenses. Quand les nglais y abordèrent, en 1625, on ne devait uère prévoir ce qu'elle pouvait devenir : c'éait à cette époque la plus sauvage et la plus nisérable que l'on eût encore vue; elle n'aait pas la moindre apparence d'avoir jamais té habitée, même par des sauvages. Il n'y vait aucune espèce de bétail, aucune bête de roie, aucun fruit, pas d'herbe, pas une raine propre à la nourriture de l'homme. Cependant comme le climat était bon, et que le ol paraissait fertile, quelques individus de eu de fortune résolurent de s'y établir.

Ces premiers colons n'eurent pas peu de eine à nétoyer un terrain couvert d'arbres et le ronces. Ils commencèrent par y planter les patates, des plantains et du blé d'Inde, vec quelques arbres fruitiers; mais les secours d'Angleterre furent si lents et si peu ertains, qu'ils se virent plus d'une fois réluits à la dernière nécessité. Après les traaux nécessaires à la subsistance humaine, ls s'occupèrent de la culture du tabac, qui ne leur réussit pas; ainsi le travail et l'industrie de plusieurs années ne produisirent aucun ruit. Les forêts naturelles étaient encore d'une

épaisseur qui décourageait les plus laborieux ouvriers. Chaque arbre était si gros, qu'il demandait beaucoup de bras pour l'abattre; et lorsqu'il était abattu, ses branches formaient une autre difficulté. Il se passa près de vingt ans pendant lesquels on parvint à peine à former quelques plantations d'indigo. Ce ne fut que vers l'an 1650 qu'on vit prospérer les cannes à sucre, dont on n'avait fait que de malheureux essais. Ce commencement de succès fit en peu de temps changer l'île de face. Les guerres civiles d'Angleterre contribuèrent aussi beaucoup à l'accroissement de la colonie; une quantité de familles vinrent y chercher un asyle contre les persécutions du parti qu'elles avaient refusé d'embrasser. La prospérité fut alors d'une rapidité étonnante. Le commerce qui commençait à s'étendre dans toutes les parties du monde, donnait tant de facilité pour s'enrichir, qu'un habitant nommé *Drax*, sollicité de retourner à Londres par les parens qu'il y avait laissés, promit de les satisfaire lorsqu'il aurait acquis 240,000 livres tournois de rente, et tint parole sur ces deux points.

Les secours pour arriver à ces immenses fortunes, étaient quelques domestiques blancs,

des nègres et des esclaves américains. On recevait les premiers d'Angleterre, les seconds d'Afrique ; quant aux Américains, par une atrocité abominable, on les enlevait sur le continent ou dans les îles voisines. Ces moyens odieux rendirent les Caraïbes ennemis mortels des Anglais ; et ces derniers semblaient prendre plaisir à irriter la haine de ces fiers sauvages, en les traitant avec la plus grande dureté. Les nègres, qui n'étaient pas plus ménagés, quoique déjà plus nombreux que leurs tyrans, en conçurent tant de rage, que, pour se venger, ils formèrent, en 1649, le dessein d'égorger tous les Européens. Cette conspiration fut conduite avec tant de secret, que la veille du jour qu'ils avaient choisi pour le massacre, toute la colonie était encore sans défiance. Mais un des chefs même du complot, troublé par la crainte, ou peut-être attendri pour son maître par quelques bienfaits qu'il en avait reçus le même jour, lui découvrit le danger qui le menaçait. Des lettres répandues avant le soir dans toutes les plantations, avertirent les Anglais, qui profitèrent de la nuit suivante pour arrêter tous les nègres dans les loges ; et dès le lendemain ils en firent exécuter dix-huit. Une justice si

prompte fit rentrer tous les autres dans la soumission. On rapporte un trait qui n'avait pas peu contribué à nourrir leur haine.

Quelques Anglais, ayant débarqué au continent pour enlever des esclaves, furent découverts par les Américains du canton, qui, devinant leur infâme dessein, tombèrent sur eux, en tuèrent une partie et mirent le reste en fuite. Un jeune homme, long-temps poursuivi, se jeta dans un bois, où il rencontra une jeune Américaine qui le prit en affection à la première vue, le déroba à la poursuite de ses ennemis, le nourrit secrètement pendant quelques jours, et le reconduisit elle-même vers le rivage de la mer. Il y rejoignit ses compagnons qui attendaient à l'ancre le retour de ceux qu'ils avaient perdus. La chaloupe vint le prendre à terre. La jeune Américaine, entraînée par l'amour, ne fit pas de difficulté de se laisser conduire au vaisseau avec un homme qui lui devait la vie, et pour lequel elle s'était exposée à la vengeance de ses compatriotes. Les Anglais retournèrent à la Barbade. A peine y fut-on débarqué, que le lâche jeune homme, oubliant tout ce qu'il y a de plus sacré, mit sa bienfaitrice au rang des esclaves, et la vendit. Cette action hor-

rible, qu'aucune loi ne punissait, indigna tous les esclaves de l'île, et les Caraïbes surent faire entrer les nègres dans leur projet de vengeance. Les Européens, qui se prétendent les plus éclairés et même les plus religieux des hommes, n'eussent-ils pas dû étouffer le monstre qui, en les déshonorant, attirait encore sur eux la plus terrible vengeance?

La population fit des progrès si rapides à la Barbade, qu'en 1650, c'est-à-dire 25 ans après son établissement, elle montait à plus de 50,000 blancs, et à un plus grand nombre de nègres et d'esclaves indiens. En 1676, on estimait le nombre des esclaves à 100,000, ce qui, joint aux 50,000 blancs, faisait un total de 150,000 ames sur cette petite île; degré de population inconnu en Hollande, à la Chine ou dans toute autre partie du monde célèbre par le grand nombre de ses habitans. Le commerce de la Barbade employait alors 400 vaisseaux d'environ 150 tonneaux. Ses exportations annuelles en indigo, gingembre, coton et eau de citron, montaient à plus de 8,400,000 francs; et l'argent en circulation dans le pays, était estimé à 4,800,000 fr. Tel fut l'accroissement extraordinaire de sa population et de ses richesses dans le cours de cin-

quante ans. Mais depuis cette époque, cette île est sur le déclin ; ce que l'on doit attribuer en partie aux progrès des colonies françaises, et en particulier aux établissemens anglais dans les îles voisines. On dit que la population actuelle de la Barbade est de 20,000 blancs et de 100,000 esclaves.

Bridgeton est la capitale de l'île. C'est une grande et belle ville, composée de 1200 maisons ; ses rues sont larges et belles, et ses quais sont vantés par leur propreté et leur agrément. Les églises y sont belles et régulières ; mais, en général, les maisons ne répondent pas à la richesse des particuliers.

Sous le rapport du luxe, les habitans de la Barbade paraissent plus sages que ceux des autres îles, dans les meubles comme dans les habits ; ils s'attachent plus à la commodité qu'à la magnificence. Ils sont aussi moins sensuels et moins délicats dans leurs alimens que les Anglais de la Jamaïque.

Chaque habitant, dans sa plantation, se regarde comme un souverain. Son pouvoir est absolu sur tout ce qui respire autour de lui, sans autre exception que *la vie et les membres*. Plusieurs ont jusqu'à 7 ou 800 nègres, condamnés pour jamais à l'esclavage, eux et

leur postérité. La nourriture de ces infortunés est fort grossière. Leur plus délicieux mets est le plantain, qu'ils aiment indifféremment rôti ou bouilli. On leur donne, trois fois par semaine, du poisson ou du porc salé. Ils ont du pain de blé d'Inde, mais non en abondance. Chaque famille a sa cabane pour les hommes, les femmes et les enfans. Ces petits édifices sont composés de perches et couverts de feuilles; ce qui donne à chaque plantation l'apparence d'une bourgade d'Afrique, au milieu de laquelle on voit la maison du maître, qui s'élève comme le palais d'un souverain. Autour de chaque cabane règne un fort petit terrain, où les nègres trouvent le temps de planter de la cassave, des patates et des ignames. Ils ont une autre espèce de nourriture, qu'ils nomment *loblolly*, composée de maïs, dont ils se contentent de griller les épis, et de les briser dans un mortier pour les faire cuire à l'eau avec un peu de sel, en consistance de bouillie. Un bœuf, un porc, ou toute autre espèce d'animal qui meurt accidentellement, devient pour eux le fonds d'un grand festin. On observe que les plantations de sucre occupant la plus grande partie de l'île, il reste

si peu de pâturages, qu'ils ne fournissent du bœuf et du mouton que pour la table des maîtres.

A six heures du matin, une cloche les appelle au travail; elle les rappelle à onze heures pour dîner, et de là aux champs, pour y reprendre leur ouvrage jusqu'à six heures du soir. Le dimanche est le seul jour de repos; mais ceux qui se sentent un peu d'industrie, l'emploient moins à se réjouir qu'à faire des cordes de l'écorce de certains arbres, pour se procurer d'autres commodités en échange. La petite portion de terre accordée par les maîtres, suffit non-seulement pour leur subsistance, mais pour élever des chèvres, des porcs et de la volaille, qu'on leur laisse la liberté de vendre; et quelques-uns poussent l'économie si loin, qu'ils amassent quelque argent. L'usage qu'ils en font est pour acheter des habits plus propres que ceux qu'on leur donne; car ils ne reçoivent de leurs maîtres qu'une camisole de bure, avec une sorte de caleçons et de bonnets très-informes; leurs femmes reçoivent des jupons et des corsets de la même étoffe. Mais de l'argent qu'ils amassent, les hommes achètent des chemises, des culottes et des vestes; et les femmes de ces

riches nègres obtiennent de leurs maris de quoi se parer les jours de fêtes.

Les domestiques blancs et les nègres ont diverses sortes de liqueurs. Celle qu'ils nomment *mobbie*, est composée d'eau, de jus de patates et de sucre. Le *kouou* est une eau de gingembre et de melon. Le *perlno* n'est qu'un extrait de la racine de cassave, mâchée par de vieilles femmes, qui la rejettent dans un vase rempli d'eau. En trois ou quatre heures, la fermentation lui fait perdre sa mauvaise qualité; et, ce qu'on a peine à croire, une préparation si dégoûtante fait une liqueur très-fine. Celle de plantain, qui se fait en laissant macérer ce fruit dans de l'eau, qu'on fait ensuite bouillir, et qu'on passe au clair le jour suivant, n'est pas moins forte ni moins agréable que le vin de Canarie. Une autre liqueur, qui se nomme *kill-devil*, c'est-à-dire *tue-diable*, et qui est composée d'écume de sucre, a plus de force que d'agrément. La liqueur d'ananas se fait en pressant le fruit, et passant le jus avec soin; on la met en bouteilles, et c'est bientôt une des plus délicates boissons de l'île; les maîtres mêmes en font leurs délices, et lui donnent le nom de *nectar*. On fait souvent

les marchandises sorties de Terre-Ferme et de la Nouvelle-Espagne, et sur-tout des galions de Terre-Ferme. Ce port est un des plus beaux et des plus vastes qu'il y ait dans l'Amérique; il peut contenir mille gros bâtimens en toute sûreté. On y construit des vaisseaux de guerre; et le roi d'Espagne y entretient, pour cette construction, un nombre prodigieux d'ouvriers, un arsenal, et un chantier très-considérable. L'entrée de ce port est un canal très-étroit, difficile, et défendu par divers forts, dont l'un, qui est le premier, s'appelle le *Morro;* le second est placé en face de celui-ci. On en a élevé un troisième en tirant du côté de la ville; il est si grand et tellement fortifié, qu'il ressemble plutôt à une citadelle qu'à un simple fort. Il y a, de plus, au devant du principal quartier de la ville, une batterie de gros canons; et le palais même du gouverneur, qui est magnifique, en a aussi une d'un calibre considérable; de sorte que l'on peut dire que la Havane est la mieux défendue de toutes les places de l'Amérique; les vaisseaux qui veulent entrer étant, en outre, obligés de ranger les forts de si près, qu'il serait aisé de les couler. On entretient une garnison de 4000 hommes de troupes réglées.

La ville, qui est des mieux situées, semble être au milieu d'un ovale. Elle a près d'une lieue de circonférence. La plupart de ses rues sont tirées au cordeau. Les maisons ont deux à trois étages, et sont terminées par des terrasses où l'on peut se promener. Quoique les mœurs y soient les mêmes qu'en Espagne, les habitans sont cependant assez francs, et même beaucoup plus joyeux que ne semble le comporter la gravité espagnole; ce qui provient sans doute du grand concours d'étrangers que le commerce amène continuellement dans leur île. Les femmes y sont belles et jouissent de beaucoup plus de liberté que dans le reste de l'Espagne-Américaine. Les moines et les ecclésiastiques y sont nombreux, et vivent avec fort peu de régularité.

La vie est chère à la Havane; ce qui provient des monopoles qu'y exerce la compagnie marchande, qui achète les farines des interlopes anglais pour les revendre à un prix triple de ce qu'elles lui coûtent. On entretient cependant des navires armés pour éloigner les étrangers des côtes; mais cette précaution ne peut guère arrêter des fraudes auxquelles les commandans ne dédaignent pas de participer. Malgré cela, les gens riches se trouvent fort

bien dans cette ville, parce que tout y abonde; et les habitans y sont mis avec beaucoup plus de propreté et d'élégance que dans les autres possessions espagnoles. Les rues sont animées par une quantité de chaises roulantes qui se louent sur la place ; ce qui donne à la ville un air de celles d'Europe. On ne boit que de l'eau de citerne, bien meilleure que celle d'une seule fontaine qui est au milieu de la grande place, et qui ne sert qu'à abreuver les bestiaux.

Saint-Iago est aussi une belle ville, renommée par son commerce. C'est la capitale de l'île; mais le gouverneur réside habituellement à la Havane. Son port est beau, bien défendu, et très-fréquenté par les étrangers.

Les autres lieux les plus considérables après la Havane et *Saint-Iago*, sont le port de *Cumberland*, et celui de *Santa-Cruz*, ville considérable, à dix lieues à l'est de la Havane. Les Espagnols de Cuba sont les plus aimables, les plus industrieux et les plus actifs de ceux qui habitent les colonies américaines.

Porto-Rico n'offre rien de bien remarquable. Le sol, très-fertile, produit les mêmes fruits que les autres îles, et présente une variété agréable de bois, de vallées et de plaines,

parfaitement arrosées par les rivières et les sources. Les fruits et les grains d'Europe y croissent avec une facilité surprenante. On raconte à ce sujet qu'un curé, se faisant scrupule de célébrer avec du pain fait de farine anglaise, sema du blé qui multiplia prodigieusement. Les mines d'or y ont été autrefois abondantes; ce sont elles qui ont attiré les Espagnols, et qui ont été la principale cause de la destruction des anciens habitans. Elles ont donné à l'île son nom de Porto-Rico (port riche); mais aujourd'hui elles sont très-négligées. Tant d'avantages réunis sembleraient devoir élever cette colonie, sinon au-dessus, au moins au niveau de celles qui sont les plus riches en Amérique; mais la politique ou l'insouciance de la cour d'Espagne la laisse en quelque sorte à l'abandon: aussi les habitans, privés d'encouragemens, quoiqu'au milieu de tous les genres de richesses, sont dans la pauvreté. Cette sorte de dénuement les force à la frugalité qui distingue les Espagnols. Ils ont cependant besoin de commerce, et en font quelque peu d'interlope avec les Hollandais, les Français, les Anglais et les Danois.

La ville de Porto-Rico se ressent beau-

coup de cette oisiveté de ses habitans; elle n'a guère plus de 3,000 habitans, et présente un aspect peu agréable; mais sa situation la rend en quelque sorte imprenable. Le reste de l'île ne contient que quelques bourgs peu importans et mal peuplés.

ILES FRANÇAISES.

Les malheurs que la France a éprouvés, ont dû naturellement se faire sentir dans ses colonies. Aussi ces colonies sont-elles loin de jouir de la prospérité qui, il y a une vingtaine d'années encore, excitait si vivement la jalousie de nos ennemis. Saint - Domingue a souffert plus encore que les autres îles; elle a même passé sous la domination de ses anciens esclaves; mais ces révolutions étant du domaine de l'histoire, et d'ailleurs cet état, vu les forces de la France, ne devant qu'être précaire, nous n'en parlerons point: nous représenterons ces colonies telles qu'elles étaient avant ces tristes événemens, et telles, sans doute, qu'elles reparaîtront lorsque la longue lutte établie entre la France et l'Angleterre aura cessé.

Saint - Domingue. C'est, après l'île de

Cuba, la plus grande et la plus importante des Antilles. Elle était, avant la dernière guerre, divisée entre les Espagnols et les Français; mais ces derniers la possèdent maintenant en entier, par suite du traité fait à Bâle, le 4 thermidor an III (22 juillet 1795). Son territoire est partagé en cinq départemens, qui sont ceux du *Sud*, de l'*Ouest*, du *Nord*, de *Samana* et de l'*Inganne*. Autrefois on la divisait en *quartiers*.

L'air de Saint-Domingue est bon et sain dans les montagnes et les lieux un peu élevés; il est généralement mauvais, corrosif sur les bords de la mer, et pestilentiel dans les endroits qui avoisinent les eaux stagnantes des marais et des lagunes. La partie espagnole est beaucoup moins insalubre que la partie française, parce qu'elle est presque inculte: les premiers rayons du soleil qui frappent une terre nouvellement défrichée, y développent des miasmes empoisonnés qui portent la mort dans le sein du malheureux cultivateur; on dirait que le sol n'y est fécond qu'aux dépens des jours de ses habitans.

Cette île renferme un nombre prodigieux de rivières. Depuis le Cap-Français jusqu'à San-Domingo, c'est-à-dire sur une surface de 80

lieues, on n'en rencontre pas moins de quarante. Quelques-unes sont guéables dans les temps de sécheresse; mais il y en a qui contiennent un immense volume d'eau, notamment l'Yuna, celles de Montechrist, d'Amina, de Macabon, d'Ozama, de Nizao, les rivières Romaines, Higuey et Nisibon. Les Espagnols qui habitent la partie récemment cédée à la France, les traversent d'une manière assez singulière. « On prend, dit M. Moreau de Saint-Merry, un cuir de bœuf sur lequel on place deux bâtons croisés; on replie le cuir par ses bords, dans la forme d'un papier à masse-pain; et afin de le maintenir dans cette situation, on le lie tout autour avec un cordon qui s'appuie sur les points où répondent les extrémités des bâtons. Le bagage est mis au milieu de cette espèce de canot, qu'on lance d'abord sur la rivière, pour voir s'il y flotte convenablement. S'agit-il de transporter un homme? l'esquif est ramené à terre, et l'on y place le voyageur à demi-couché, en lui recommandant d'appuyer les mains sur les bâtons. On lance une seconde fois le canot, et lorsqu'il est dans un parfait équilibre, on avertit le passager de ne rien craindre, et surtout de ne pas remuer. Toutes ces précautions

prises, un homme va en avant, tirant une corde attachée au cuir, tandis que deux autres le poussent et le dirigent. Lorsque les conducteurs ne peuvent plus marcher dans l'eau, ils se jettent à la nage, gouvernant et poussant la nacelle, jusqu'à ce qu'elle arrive à l'autre bord. La position de celui qu'on fait cheminer de cette manière, n'est rien moins que commode; et ceux pour qui elle est nouvelle, n'attendent pas même qu'ils soient à la moitié du trajet pour se repentir de l'avoir entrepris; tandis que les créoles espagnols, qui en ont contracté l'habitude depuis leur naissance, la trouvent toute naturelle. Quant aux guides, ce genre de navigation leur paraît aussi extrêmement simple; et ils ne songent à aucun danger, pas même à celui de la rencontre des caïmans, qui semblent étonnés de la hardiesse de l'homme. Ces animaux, qui ne sont rien moins que rares, saisissent assez fréquemment les bœufs et les chevaux qui traversent les rivières, et les noient, en les tirant par le museau jusqu'au fond de l'eau. Le premier mouvement du caïman est toujours de fuir l'homme : cependant, lorsqu'une fois il a osé l'attaquer, il perd cette crainte et ne le respecte plus.

» Puisque nous parlons des caïmans, ajoute le même écrivain, c'est peut-être ici le moment d'assurer que ce que l'on raconte de l'intelligence du chien, quand il veut passer une rivière sans avoir rien à craindre, est très-vrai. Placé sur une rive, le chien y aboie pendant très-long-temps, et lorsque les caïmans sont attirés par ses cris, tout-à-coup il fuit à toutes jambes, et va traverser la rivière à deux cents pas plus loin. » *(Description de Saint-Domingue.)*

On compte douze villes dans la colonie, dont deux seraient en France du troisième ordre, le Cap et le Port-au-Prince.

Le *Cap* est la plus belle, la plus riche et la plus florissante de l'île. Elle a été presque entièrement brûlée en 1793, époque des premières guerres civiles; mais elle est à peu-près totalement rebâtie, et les nouvelles maisons lui donnent, par leur architecture élégante, un air d'opulence qu'elle n'avait pas avant ce funeste événement. Sa situation, dans un fond, n'est pas très-agréable; mais son port est bon, et sur-tout parfaitement placé pour recevoir les vaisseaux qui viennent d'Europe. Les bâtimens de toute grandeur y trouvent un abri aussi sûr que commode; n'étant ouvert

qu'au vent du nord-est, il n'en peut recevoir aucun dommage, son entrée, d'ailleurs, est semée de récifs qui rompent l'impétuosité des vagues. C'est dans ce fameux entrepôt qu'est versée au moins la moitié des denrées de la colonie; elles y arrivent des montagnes, des vallées, et principalement de la plaine. Les cantons qui fournissent les plus importantes, sont connus sous les noms de *Plaine-du-Nord*, de la *Petite-Anse*, de la *Grande Rivière*, de *Morin*, de *Limonade*, du *Terrier Rouge*, du *Grand Bassin*, etc.

Les environs du Cap sont aussi agréables que fertiles. Toute la plaine est coupée par des chemins de 40 pieds de large, tirés au cordeau, et la plupart bordés de haies de citronniers, assez épaisses pour servir de barrière contre les bêtes fauves. Divers particuliers ont aussi planté de longues avenues d'arbres qui conduisent à leurs plantations. Cependant la chaleur y serait excessive pendant six mois de l'année, comme dans la plupart des autres plaines de l'île, si l'air n'y était rafraîchi par la brise. Les nuits y sont d'ailleurs assez fraîches; mais on nous représente les vallées, qui sont entre les montagnes voisines, comme le règne d'un printemps perpé-

tuel. Les arbres y sont toujours chargés de fruits et couverts de fleurs. Les ruisseaux qui serpentent de toutes parts, ou qui tombent du haut des rochers, roulent des eaux d'une fraîcheur surprenante. On y respire en tout temps un air fort sain. Les nuits, plus froides que chaudes pendant une bonne partie de l'année, obligent de s'y couvrir comme en France. Aussi les habitans de la plaine n'ont-ils pas de remède plus sûr contre les effets d'une excessive chaleur, que d'aller respirer l'air, et boire de l'eau des montagnes. Quoique l'eau soit la boisson la plus ordinaire des nègres et des plus pauvres habitans, ils peuvent, à peu de frais, la changer en limonade, puisqu'il se trouve par-tout des citrons sur les grands chemins, que le sucre ne vaut que trois à quatre sous la livre, et le sirop de sucre encore moins. Ceux qui n'ont pas toujours la commodité de puiser l'eau à sa source, peuvent la garder long-temps fraîche, dans des vases espagnols, qu'on nomme *canaries*, et qui donnent passage à l'air par les pores. Les calebasses du pays ont la même propriété et sont d'une singulière grosseur. Une autre ressource des pauvres, est l'eau-de-vie, qui se fait des cannes de sucre, avec ce double

avantage sur celle de France, qu'elle est moins chère et plus saine. Les personnes aisées ont des basse-cours et des vergers, où rien ne manque pour les délices de la vie. Entre les fruits américains qu'on y cultive, les plus communs sont le mamey, qu'on nomme aussi l'abricot de Saint-Domingue, l'avocat, la sapote, la sapotille, la caïmite, une espèce de papoie qui s'appelle mamoera, l'icague, la grenadille, le coco, les dattes, l'ananas et la banane. Des arbres fruitiers de l'Europe, il n'y a guère que la vigne, l'oranger et le grenadier qui aient réussi dans les îles; et parmi les petites plantes, le fraisier et les melons de toute espèce. On est persuadé que le blé viendrait très-bien dans la plupart des quartiers de Saint-Domingue; mais les plus riches habitans trouvent mieux leur compte à faire acheter des farines de France ou de Canada, et les pauvres à se contenter d'autres grains, de patates et de légumes. Les volailles qu'on élève sont des poules d'Inde, des pintades, des paons et des pigeons. Plusieurs habitans ont des bêtes à cornes, des haras de chevaux, des mulets et des porcs, qu'ils nourrissent à peu de frais dans leurs savanes, de l'herbe qui y croît, et

des bouts de cannes qu'on y jette. Tout multiplie merveilleusement dans un climat où toutes les saisons sont également fécondes.

Le *Port-au-Prince* se trouve dans la partie de l'ouest. Cette ville fut renversée, en 1770, par un tremblement de terre, et incendiée en 1791. Elle est enclavée dans une gorge de 1400 toises; aussi l'air y est mauvais et la chaleur étouffante. Son port est sûr et très-commode pour les vaisseaux de guerre; un autre, à moitié comblé, reçoit les vaisseaux marchands. Des îles ferment ces deux ports.

Léogane est située dans la belle plaine qui porte son nom, à une demi-lieue de la mer. Sa situation n'est pas très-avantageuse; elle n'a point de port, et sa rade n'est pas des meilleures. Elle a été le siége du gouvernement jusqu'en 1750. Le terrain, qui se nomme proprement la plaine de Léogane, a 12 ou 13 lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur 2, 3 et 4 lieues de large du nord au sud. C'est un pays uni, arrosé de plusieurs rivières, d'une terre profonde, et si bonne, qu'elle produit également des cannes, du cacao, de l'indigo, du rocou, du tabac, du manioc, du mil, des patates, des ignames, et toutes sortes de

fruits, de pois et d'herbes potagères. Cependant la position de cette plaine, encadrée de montagnes, fait que la chaleur s'y concentre et devient si vive, qu'elle brûlerait entièrement les potagers si l'on n'avait soin d'élever sur les planches nouvellement semées, des espèces de toits que l'on couvre de broussailles, pour les défendre de l'ardeur du soleil sans leur ôter tout-fait l'air. Cette grande chaleur et les endroits marécageux qui se trouvent dans ce quartier, occasionnent des fièvres mortelles par la putréfaction de l'air.

Dans le cours du siècle dernier, on voyait un grand nombre de carrosses et de chaises dans cette ville. Il n'y avait presque plus que les petits habitans qui allassent à cheval. L'entretien d'un équipage est aisé, lorsqu'on a fait la dépense d'une voiture. Les cochers et les postillons sont des nègres auxquels on ne donne point de gages, et dont on tire d'autres services. Les chevaux paissent toute l'année dans les savanes, et le peu de mil qu'on leur donne se cueille sur l'habitation. D'ailleurs ils ne sont pas chers, à moins qu'ils ne soient d'une taille et d'une beauté fort distinguées. On en trouve des légions dans les bois et dans les grandes savanes incultes. Leurs airs de

tête font reconnaître qu'ils viennent tous de race espagnole. On prend quantité de chevaux sauvages dans les routes des bois qui conduisent aux savanes et aux rivières, avec des éperlins, c'est-à-dire, des nœuds de corde ou de liane. Quelques-uns, sur-tout les vieux, s'épaulent ou se tuent en se débattant lorsqu'ils sont pris. Les jeunes font moins d'efforts, et se laissent plus facilement dompter. La plupart sont ombrageux, et l'on parvient difficilement à les guérir de ce vice. La chasse qu'on leur fait depuis long-temps, en a considérablement diminué le nombre. On voit aussi des chiens sauvages, qui descendent également des chiens que les Espagnols ont amenés autrefois et ont abandonnés dans l'île. Ils ont presque tous la tête plate et longue, le museau effilé, l'air féroce, le corps mince et décharné; ils vont en meutes, et ne cessent point de multiplier, quoiqu'on en tue beaucoup. Les plus jeunes s'apprivoisent aisément. Ils sont fort légers à la course, et excellens pour la chasse.

Le quartier de *Jérémie* ou de la *Grande-Anse*, occupe 20 lieues de côtes depuis Tiburon jusqu'au Petit-Trou, et 4 ou 6 lieues dans les terres. Le point de réunion est une

ite ville assez jolie, et située sur une hau-
r où l'air est très-salubre. La ville des
yes est formée par plus de 600 maisons,
tes enfoncées dans un terrain marécageux,
la plupart environnées d'une eau crou-
ıante. Cette situation annonce assez que
r y est malsain.

Le quartier de *Jacmel* est à l'est de tous établissemens, et se compose de trois oisses qui occupent 36 lieues de côtes, une profondeur médiocre et très-inégale. La partie espagnole, cédée à la France, our capitale *Santo-Domingo*, qui a donné nom à l'île entière. C'est la plus ancienne e de Saint-Domingue, et la première qui été bâtie par les Européens dans le Nou-u-Monde. Elle fut fondée sur la rive ntale de l'Ozama, en 1464, par Barthelemi lomb, frère de l'amiral, qui lui donna nom qu'elle porte, en l'honneur de son e qui s'appelait Dominique. Elle continua ubsister sur cette rive jusqu'en juillet 1502, 'un ouragan en détruisit presque tous les blissemens. Cet événement porta le gou-neur Ovando à abandonner cette situa-n, et à faire élever une nouvelle ville sur ive occidentale de l'Ozama, en 1504. Elle

est grande, bien bâtie, située sur un vaste port, et présente un aspect assez opulent. Elle est loin cependant d'être aussi riche et aussi populeuse que sous Charles-Quint; sa splendeur est bien déchue. Sa population, composée d'européens, de créoles, de mulâtres, de métis et de nègres, peut encore s'élever à 25,000 ames. Elle est assez mal fortifiée du côté de la terre; mais elle paraît imprenable du côté de la mer et du fleuve, où une bonne muraille à hauteur d'homme, flanquée de tours bâties sur des rochers escarpés, où la mer brise continuellement, et environ 160 pièces de canon en batterie, la défendent également de la fureur des eaux et de toutes sortes d'attaques. On assure que dans la cathédrale de cette ville reposent, dans deux cercueils de plomb, les ossemens de Christophe Colomb et ceux de dom Louis, son frère. Ceux de Christophe y ont été transportés de Séville, où ils avaient été déposés dans le panthéon des ducs d'Alcala, après y avoir été conduits de Valladolid.

La partie espagnole de Saint-Domingue est loin d'offrir l'industrie, l'activité et les richesses que l'on retrouvait dans la partie française avant la révolution. Si l'on excepte

:apitale, où plusieurs maisons se ressen-
.t encore de son ancienne splendeur, toutes
autres places n'offrent que des chau-
ières où l'on est à peine à couvert; et dans la
.pitale même, lorsque les anciennes maisons
»mbent de vieillesse ou par accident, il ne
: fait plus d'autres édifices. L'ameublement
épond à la grossièreté des logemens. Les
nanufactures sont presque toutes détruites,
et l'on ne voit plus qu'une ombre de com-
merce. Aussi les habitans ne se nourrissent
que de leurs nombreux troupeaux; et c'est
d'eux que la colonie française tire la plus
grande partie de sa viande. Mais si leur pa-
resse et l'abandon où ils sont restés depuis
si long-temps les ont réduits à une sorte de
pauvreté, ils savent au moins être sobres.
«Ce sont, dit un voyageur, les hommes du
monde qui vivent à moins de frais. Leurs
hattes les nourrissent, et le chocolat supplée
à ce qui manque à cette nourriture cham-
pêtre. Ils ne s'occupent à rien pendant tout
le jour, et n'imposent pas même alors de travail
pénible à leurs esclaves. Leur temps se passe
à jouer ou à se faire bercer dans leurs ha-
macs. Lorsqu'ils sont las de jouer ou de dor
mir, ils chantent; ils ne sortent de leur

lits que quand la faim les presse. Pour aller prendre de l'eau à la rivière ou aux fontaines, ils montent à cheval, n'eussent-ils que vingt pas à faire : il y a toujours un cheval bridé pour cet usage. La plupart méprisent l'or, sur lequel ils marchent, et se moquent des Français qu'ils voient prendre beaucoup de peine pour amasser des richesses dont ils n'auront pas le temps de jouir en repos. Cette vie tranquille et frugale les fait parvenir à une grande vieillesse. Au reste, le soin de cultiver leur esprit ne les occupe pas plus que celui de se procurer les commodités de la vie. Ils ne savent rien. A peine connaissent-ils le nom de l'Espagne avec laquelle ils n'ont presque plus de commerce. D'ailleurs, comme ils ont extrêmement mêlé leur sang, d'abord avec les insulaires, ensuite avec les nègres, ils sont aujourd'hui de toutes les couleurs, à proportion qu'ils tiennent de l'Européen, de l'Africain ou de l'Américain. Leur caractère participe aussi des trois, c'est-à-dire qu'ils en ont contracté tous les vices. »

Les mœurs de la partie française sont en parfait contraste avec celles que l'on vient de décrire. Autant d'un côté on a d'insou-

ce pour la fortune, autant de l'autre on
inquiète. Le colon français est aussi peu
ieux que l'espagnol est dévot; et le luxe
remier est aussi scandaleux que la so-
té du second paraît admirable. Mais les
nps du Français sont une source intaris-
e de richesses, tandis que ceux de l'Es-
ol, quoiqu'aussi bien favorisés de la na-
, lui fournissent à peine de quoi vivre.
colons français ont beaucoup de vices;
s ils ont aussi quelques vertus. Une de
s qui leur faisaient autrefois le plus d'hon-
r, c'est l'hospitalité. Un voyageur pouvait
le tour de la colonie sans qu'il lui en
ât rien. Par-tout il était bien reçu, et
un s'empressait de lui donner libérale-
t de quoi continuer sa route, s'il était
le besoin. Si l'on connaissait une per-
ne de naissance, qui fût sans fortune,
pressement était général pour lui offrir
syle. On ne lui laissait point l'embarras
poser sa situation; chacun le prévenait.
devait pas craindre de se rendre impor-
, par un trop long séjour dans l'habita-
qu'il choisissait; on ne se lassait point de
oir. La charité des créoles était la même
les orphelins. Jamais le public n'en de-

meurait chargé : les plus proches parens avaient la préférence, et, à leur défaut, les parrains et marraines ; mais si cette ressource manquait à quelque malheureux enfant, le premier qui pouvait s'en saisir, regardait comme un bonheur de l'avoir pour fils.

Cette belle vertu de l'hospitalité adoucissait un peu l'orgueil qu'on reproche à tous les riches colons, et ce dédain qu'ils marquent sottement aux personnes peu fortunées ; elle faisait même passer sur cette rusticité qui vient de l'ignorance et de l'habitude de commander à des esclaves. Une autre qualité que l'on accorde encore assez généralement aux colons français, c'est de traiter leurs nègres avec moins de dureté que ne font les Anglais ; mais cette douceur cependant ne va point jusqu'à l'humanité. « On convient qu'ici comme dans les autres îles, dit l'historien des voyages, rien n'est plus misérable que la condition des esclaves. Il semble que ce peuple soit le rebut de la nature, l'opprobre des hommes, et qu'il ne diffère guère des plus vils animaux. Sa condition, du moins, ne le distingue pas des bêtes de charge. Quelques coquillages font toute sa nourriture ; ses habits sont de mauvais haillons, qui ne le garantissent ni de

la chaleur du jour, ni de la trop grande fraîcheur des nuits. Ses maisons ressemblent à des tanières d'ours ; ses lits sont des claies, plus propres à briser le corps qu'à procurer du repos ; ses meubles consistent en quelques calebasses, et quèlques petits plats de bois et de terre. Son travail est presque continuel ; son sommeil fort court. Nul salaire. Vingt coups de fouet pour la moindre faute. C'est à ce fatal état qu'on a su réduire des hommes, qui ne manquent point de raison, et qui ne peuvent ignorer qu'ils sont absolument nécessaires à ceux qui les traitent si mal. »

Dans cet incroyable abaissement, ils ne laissent pas de jouir d'une santé parfaite, tandis que leurs maîtres qui regorgent de biens, sont la proie d'une infinité de maladies. Ils jouissent donc du plus précieux des biens ; et leur caractère les rend peu sensibles à la privation des autres.

Louis XIII, imbu de ce noble principe, si glorieux à notre nation, que les terres soumises à la France rendent *libres* tous ceux qui peuvent s'y retirer, eut beaucoup de peine à consentir que les premiers habitans des îles eussent des esclaves. Il fallut le tromper pour

arracher son consentement : on lui persuada que c'était le plus sûr, et même l'unique moyen d'inspirer aux Africains les principes du christianisme. Cette raison, qui était un outrage même à une religion qui ordonne aux hommes de s'aimer comme des frères, fit seule impression sur l'esprit du roi ; et le Français eut, comme l'Anglais, le Hollandais et l'Espagnol, le droit d'outrager la nature.

La Martinique. Cette île a environ 20 lieues de longueur et 10 de largeur. L'intérieur du pays est montagneux, et il en sort de tous côtés un grand nombre de rivières qui embellissent et enrichissent beaucoup cette colonie. Ses productions sont les mêmes que dans les îles voisines ; le commerce, les travaux, les mœurs y sont aussi les mêmes. Les baies et les ports y sont nombreux, sûrs, commodes et bien fortifiés.

Comme les îles françaises sont communément partagées en *cabesterres* et *basses-terres*, il n'est pas inutile de donner l'explication de ces mots. On entend par le premier, la partie d'une île qui regarde le levant, et qui est toujours rafraîchie par les vents alisés, qui courent depuis le nord jusqu'à l'est-sud-est.

La basse terre est la partie opposée. Dans celle-ci les vents alisés se font moins sentir : elle est par conséquent plus chaude ; mais en même temps la mer y est plus unie, plus tranquille, plus propre pour le mouillage et pour le chargement des vaisseaux. Ordinairement les côtes y sont aussi plus basses qu'aux cabesterres, où, pour la plupart, elles sont composées de hautes falaises, contre lesquelles la mer bat et se brise avec impétuosité, parce qu'elle y est sans cesse poussée par le vent.

La Guadeloupe. Cette île, ainsi appelée par Colomb, à cause de la ressemblance de ses montagnes à celles de ce nom en Espagne, a environ 15 lieues de longueur et 13 de largeur. Elle est divisée en 2 parties par un petit bras de mer, ou plutôt par un canal étroit où les navires ne peuvent passer, et qui court de l'est à l'ouest. Une de ces parties s'appelle la *Grande-Terre*, et l'autre la *Guadeloupe*. Le cœur du pays est très-montagneux ; c'est un composé de rochers affreux et d'épouvantables précipices. Au centre, tirant un peu vers le sud, on trouve la célèbre montagne qu'on a nommée la *Soufrière*,

dont le pied foule le sommet des autres, et qui s'élève à perte de vue dans la moyenne région de l'air, avec une ouverture d'où sort continuellement une épaisse et noire fumée, entremêlée d'étincelles qu'on ne voit que la nuit.

A 300 pas de l'église des Goyaves vers l'est, on fit remarquer au P. Labat que l'eau de la mer bouillonne dans un espace de 5 ou 6 pas. Il prit un petit canot pour observer s'il était vrai, comme on l'en assurait, que cette eau était si chaude qu'on y pouvait faire cuire des œufs et du poisson. « Je m'éloignai, dit-il, d'environ 3 toises, du bord du rivage, et je m'arrêtai sur 4 pieds d'eau, dans un endroit où les bouillons ne me paraissaient pas si fréquens que vers les bords. J'y trouvai l'eau si chaude, que je ne pus y tenir la main; et j'envoyai chercher des œufs, que j'y fis cuire, en les tenant suspendus dans mon mouchoir. A terre, vis-à-vis des bouillons, la superficie du sable n'avait pas plus de chaleur que dans les endroits les plus éloignés; mais ayant creusé avec la main, je ne fus pas peu surpris de sentir, à la profondeur de 5 ou 6 pouces, une augmentation de chaleur; et plus je continuai de creuser, plus elle augmentait; de sorte qu'à la profondeur d'un

pied, il me fut presque impossible d'y tenir la main. Je fis creuser un autre pied plus avant avec une pelle; le sable brûlant se mit à fumer, comme la terre qui couvre le bois dont on fait le charbon; et cette fumée jetait une odeur insupportable de soufre. »

Pour donner une idée de la Guadeloupe, et de la manière dont vivent nos colons français, nous extrairons ici quelques morceaux d'un *voyage* élégamment écrit par M. *Léonard*, qui était né à la Guadeloupe même, et qui revoyait cette terre natale après bien des années. Nous le prenons au moment où le vaisseau qui le portait touchait à l'île où il se dirigeait. « A la chute du jour, dit le voyageur, on vit *Marie-Galante*, la *Desirade* (1) et la Guadeloupe. On appercevait la fumée des habitations de cette dernière île, et une teinte de verdure qui charmait des yeux fatigués depuis six semaines du spectacle uniforme de la mer. La lune se leva derrière les montagnes, et jeta une douce clarté dans les mornes sauvages dont elle tranchait les ombres. Quelques lu-

(1) Marie-Galante et la Desirade sont deux petites îles, voisines de la Guadeloupe, et qui, avec cette dernière, forment un département.

mières se montraient faiblement dans ces grandes solitudes ; on distinguait des barques de pêcheurs près du rivage. Le matin éclaira des scènes plus gaies. Nous nous étions approchés de la cabesterre de l'île, dont les bords rougeâtres frappés des rayons du jour, paraissaient teints de rose. Cette belle ceinture était émaillée d'un vert tendre, et coupée par des rivières qui se répandaient en longues sinuosités dans les plaines. Nous pouvions voir le saut du Carbet, qui forme une cascade brillante sur des mornes élevés. Du milieu des bois sortaient des maisons blanches dont le séjour nous faisait envie. En nous avançant vers la *grande-terre*, nous râsames de près ses côtes brunes, chargées de mangliers et dessinées comme une suite de festons. Enfin la *Pointe-à-Pitre* nous présenta son port, et un pilote vint nous y conduire à travers une flotte de navires ornés de banderoles et de pavillons de toutes les couleurs. Son quai bordé de tamarins et de maisons opulentes, cette forêt de mâts qui semblent se confondre avec la verdure des arbres, ce mouvement d'un peuple nombreux, et la perspective du port situé au centre de l'île dont il laisse voir les deux rives, offrent un

coup d'œil vraiment superbe. L'industrie a créé cette jolie ville qui, par le bonheur de sa position, par l'activité de son commerce et par la forme du gouvernement, peut devenir la capitale des Antilles. Le plan de ses rues est régulier. On a bâti ses maisons avec les pierres tirées des mornes voisins; on a coupé des rochers qui arrêtaient la circulation de l'air; on a comblé des terrains que la mer couvrait; on a fait une place publique et une salle de théâtre; il ne manque plus à cet établissement qu'un air salubre et des eaux douces. Quoiqu'il y ait peu de société dans la ville, on y trouve cependant quelques maisons d'agrément...

» Je montai à cheval pour me rendre à la basse-terre. Il me fallut traverser sur un bac la rivière salée qui sépare la *Guadeloupe* de la *grande-terre;* je côtoyai ses tristes bords chargés de palétuviers et noircis dans la soirée par un horrible tourbillon de moustiques et de maringouins; les vapeurs qui s'exhalent de ces terrains toujours trempés, portent dans les quartiers voisins le germe de la fièvre, lorsqu'après les pluies, le soleil pompe cette humidité malfaisante... Je me détournai pour voir à Sainte-Rose un ami.

J'arrivai chez lui par une avenue de galbas qui forme 7 allées majestueuses. C'est une volupté que d'être au point du jour sous ces grands arbres, et d'y entendre le chant des merles, des grives et des ortolans, qui font un ramage aussi doux que celui des oiseaux de printemps..... Nous allâmes le lendemain dans les bois situés sur les hauteurs de l'habitation de mon ami : ils sont baignés par des ravines qui animent cette antique verdure. J'admirai le gommier dont la tige droite et magnifique ressemble aux plus hauts mâts de navires. Quand on coupe son écorce, elle répand des ruisseaux d'une gomme blanche et gluante. Les résolus me charmaient par la grandeur et l'élégance de leurs formes ; ils s'élevaient en belles girandoles ; leurs branches projetées en parasol, et couvertes d'un feuillage touffu, représentaient un lustre en pyramide. On dirait que la nature s'est épuisée dans la production de ces énormes colosses : elle ne laisse échapper autour d'eux que de faibles avortons, des lianes molles et timides, qui s'appuient sur leur tronc robuste et se nourrissent de sa sève. J'en vis une multitude prodigieuse. Il n'y avait point d'arbre qui ne fût embrassé par une de ces lianes : c'était comme sa compagne. Celles qui étaient

plus fortes montaient droit aux branches ; d'autres faisaient autour du tronc plusieurs enlacemens, puis redescendaient à terre en longues filières, y repoussaient de nouvelles tiges, et, par un goût d'inconstance, allaient embrasser les arbres voisins. La liane d'eau me parut la plus curieuse. Celle qu'on me fit remarquer montait auprès de son arbre, comme une longue pompe de 15 pieds de hauteur, et de 4 ou 5 pouces de diamètre; son écorce était brune, sans aucun nœud, d'une substance délicate. L'intérieur en était rempli d'une moelle spongieuse. Nous coupâmes une portion de cette liane, qui nous donna plusieurs pintes d'une eau douce, fraîche et légère : c'est une ressource dans les bois où l'on ne trouve point d'eau courante. Lorsqu'en sortant de ces ombrages, on porte sa vue sur les campagnes, on est ravi de la beauté du paysage et de la fertilité de ces bords, ou la grande rivière de Goyave, comparable à la Seine, promène dans cent détours le caprice de son onde. En parcourant de l'œil ces champs couverts de cannes, qui ressemblent à des moissons encore vertes, ces moulins à vent, ces habitations pareilles à des villages, et cette belle

rivière qui les arrose, je me rappelai la France, et je sentis mon cœur prêt à fuir vers les lieux qu'il avait quittés.....

» Je me remis en route le lendemain avant le jour ; le zéphyr du matin et l'odeur des citronniers en fleur qui bordaient le chemin, rendaient cette promenade délicieuse..... J'arrivai le soir à la cabesterre, chez M. D., l'un des cultivateurs les plus distingués. De jeunes esclaves s'occupaient dans la maison à dépouiller le mil ; c'était une veillée champêtre. Elles firent une chanson dont je fus le héros. Leurs couplets n'avaient ni rime ni mesure ; quatre mots les faisaient chanter pendant une heure ; mais elles avaient le mérite d'improviser sur-le-champ, et, comme Mascarille, elles dansèrent ensuite leur chanson.

» Avec le chant et la danse, le nègre supporte tout et se console de tout : il ressemble au Caraïbe qui danse en pleurant sur la tombe où son père vient d'être enseveli. Pendant mon séjour à la Pointe-à-Pitre, j'étais voisin d'un capitaine danois qui, après une navigation de trois mois où il avait perdu une partie de ses officiers et de son équipage, venait d'arriver de la côte de Guinée

presque mourant, avec 60 nègres, seul reste de 400 qu'il avait transportés. C'était, en vérité, un tableau pitoyable de voir ces malheureux assis le matin sur le pavé de la rue, la plupart nus et décharnés, les coudes appuyés sur les genoux, soutenant leur tête et regardant d'un œil consterné les esclaves de leur couleur occupés autour d'eux. De jeunes femmes de 15 à 16 ans, tenaient des enfans à leurs mamelles déjà pendantes et presque desséchées de fatigue et de misère. Il n'y avait point de jour où ces infortunés ne portassent en terre quelques-uns de leurs compagnons d'esclavage, et ils y paraissaient insensibles. Dès qu'on leur permettait de danser, tous ces cadavres ambulans se mettaient en mouvement; on entendait se mêler à leurs voix frêles les accens de la joie; le rire brillait sur leurs visages mouillés de larmes, et ils perdaient en sautant le souvenir de leurs maux. Quand les soldats marchent le matin pour aller relever la garde, une troupe d'enfans noirs et des deux sexes s'en va, demi-nue, dansant devant le tambour avec une légèreté qui fait plaisir à voir; ils ont l'air de bondir et d'effleurer la terre. Quand les nègres se servent du marteau, ils frap-

pent en mesure ; s'ils creusent le sillon, ils ont des mouvemens cadencés : ils chantent en travaillant dans la plaine ; ils chantent en revenant du travail. Les voix douces des femmes, leur chant, composé de sept ou huit notes, qui reviennent sans cesse, et la mélancolie de leur musique, ont quelque chose d'attendrissant : elles forment un chœur à part, et les nègres chantent alternativement avec elles.

» Il faut convenir que le travail morne et silencieux des paysans français donne une idée plus sérieuse de leurs fatigues. Ici tout paraît gai, sur-tout dans les habitations dont les maîtres sont humains. Chez M. D.,je jouissais du tableau d'un peuple heureux. Jamais il ne permettait à un commandeur de frapper ses nègres. Je les voyais revenir à la fin du jour, contens, répétant leur refrain, et portant des herbages qu'ils avaient coupés pour les bestiaux. Ils mettaient bas leur charge sur la prairie voisine de la maison, et ils s'étendaient sur l'herbe fraîche, en attendant l'heure de la retraite. Alors, enfermés chez eux, ils n'avaient plus d'occupation jusqu'au retour du soleil. Chaque famille possédait une case assez propre et un petit jardin. Plusieurs se

formaient au bout de l'année un pécule de trois ou quatre cents livres. Sans souci pour leur nourriture, qui leur était fournie, et pour leur santé, à laquelle on veillait, ils se mettaient en état, au bout de peu de temps, d'avoir eux-mêmes des esclaves pour les soulager dans leurs travaux. Je faisais quelquefois, avec mon hôte vénérable, la tournée de son hameau; et c'est alors que je voyais combien il était aimé. Il visitait les cases de tous ses nègres, pour que rien ne leur manquât. J'admirais ses campagnes opulentes dont la fertilité était son ouvrage. Il venait de faire planter 5000 pieds de bananiers, dans une vallée sauvage, arrosée par la rivière du Pérou, et cette végétation était merveilleuse. On défrichait pour lui de vastes forêts qu'il allait mettre en culture. Il avait fait croître dans une de ses terres le plus grand bois de cannelliers qui fût dans l'île. Quatre habitations florissantes autour de lui composaient son domaine, et son travail les avait acquises. Sa famille, établie honorablement, faisait la gloire de sa vieillesse. Sa maison était celle de la bienfaisance et de l'hospitalité; il recueillait alors un enfant de pauvre habitant, qui trouvait en lui un second père; une veuve respectable

chesse fictive ; il vit sur son crédit : il a des terres et des nègres sur lesquels ils ne doit pas compter. La désertion, la mortalité, les ouragans, les saisons pluvieuses, d'autres accidens, peuvent le rendre pauvre au milieu de son opulence ; souvent aussi l'idée d'achever ses jours en France, lui fait regarder sa maison comme un lieu de passage. De là vient que la plupart n'ont chez eux, pour tous meubles, que des tables, des lits et quelques chaises.

» Les vivres sont un objet essentiel et trop négligé. Dans la grande terre, on plante peu de manioc et beaucoup de bananiers ; mais pendant les orages, un coup de vent balaie un plan de bananes, et détruit en un jour la provision de plusieurs mois. Il faut observer que ce fruit donné seul, ne peut suffire à la subsistance des nègres. Quelques habitans leur distribuent par semaine une livre et demie de manioc, et deux livres de morue ; le plus grand nombre ne leur donne que l'un ou l'autre. Il y en a qui leur permettent de travailler pour eux le samedi, et se dispensent de les nourrir ; ce qui est encore pis. Alors ces malheureux errent pour chercher des alimens, et deviennent voleurs ou vagabonds. Pour peu qu'on eût en soi un sentiment de

justice naturelle, on serait indigné d'entendre dire qu'il y a dans le monde un pays où, après avoir occupé de pauvres serviteurs à labourer la terre à la sueur de leur front, pendant six jours entiers de la semaine, on les congédie le septième, sans les payer, sans les avoir nourris, en leur disant d'aller chercher leur pain.

» J'ai vu des habitans acheter des barils de harengs gâtés pour leurs nègres. Ils aimaient mieux les empoisonner à peu de frais, que de payer plus cher une nourriture salubre : tant l'avarice connaît peu ses intérêts !

» La manière dont on nous élève dans l'enfance, nous accoutume, pour ainsi dire, à ne pas distinguer nos esclaves de nos chevaux (M. Léonard était créole). C'est une grande pitié de voir des marmots frapper de misérables domestiques dont ils connaissent déjà la dépendance, et se préparer, par cette violence prématurée, à la tyrannie d'un autre âge. Aussi les jeunes gens deviennent durs, hautains, incapables de subordination, et gênés dans la société où l'ame honnête ne vit que de sacrifices..... Les femmes se permettent aussi de frapper les nègres, et cela pour la plus légère faute. Il faut accuser leur

éducation vicieuse, quand un si beau naturel s'oublie dans des cruautés qui lui sont étrangères.

» Les mœurs, autour d'elles, sont continuellement violées par l'usage. Je me souviens qu'autrefois, dînant à la Martinique, chez une veuve âgée, je vis, parmi ses valets qui la servaient à table, un nègre de 12 à 13 ans, entièrement nu : on me dit qu'apparemment son linge était à la lessive. A l'arrivée des navires négriers, où 400 noirs sont dans l'état de pure nature, de jeunes femmes vont sans scrupule les visiter, et choisir ceux qui leur conviennent. Quoi qu'il en soit, la licence règne peu dans les campagnes, où l'on mène encore la vie des anciens patriarches.

» L'habitude que les femmes créoles ont de manger tout le jour, et de céder à leurs fantaisies pour des fruits âpres ou d'autres alimens bizarres, altère leur constitution, et peut influer sur cette pâleur de teint qui leur donne en tout temps l'air de la convalescence. Elles font aussi trop peu d'exercice : couchées pendant des matinées entières sur des lits découverts, dont les rideaux de gaze sont agités par un souffle agréable, elles attendent que le midi les appelle à la table, où vingt

servantes les environnent, et elles en sortent pour se bercer dans des hamacs, jusqu'à ce que l'agrément d'un beau soir les invite à la promenade ou à des parties de bains, toujours suivies d'une collation. C'est dans cette vie uniforme que les années s'écoulent pour elles avec la rapidité des jours. Le défaut de variété dans les saisons leur rend la durée du temps moins sensible par la continuité des mêmes scènes.

» Lorsqu'on les a vues se traînant chez elles avec mollesse, appelant un esclave pour se faire éventer, ou pour ramasser un mouchoir échappé de leurs mains, on est émerveillé de voir dans un bal la légèreté de leurs pas, la souplesse de leurs mouvemens, le feu, la grace et la vivacité de leur danse. Et ne croyez pas qu'elles goûtent rarement ce plaisir! les créoles sont un peuple dansant; maîtresses et servantes, tout est en branle au son d'un instrument, celles-là dans leurs salons, celles-ci dans les cours, dans les jardins, et jusque dans leurs cabanes. »

Cet extrait que nous donnons du voyage de M. Léonard, ne fait pas seulement connaître les habitans de la Guadeloupe, mais aussi ceux de nos autres colonies; la même

origine, les mêmes habitudes et le même climat favorisent naturellement les mêmes mœurs.

Outre Saint-Domingue, la Martinique, la Guadeloupe, la Desirade et Marie-Galante, les Français possèdent encore dans les Antilles *Sainte-Lucie*, qui a 12 lieues de longueur sur une largeur de quatre, et *Tabago*, qui est presque de la même grandeur.

Les îles possédées par les Hollandais sont: *Saint-Eustache*, *Curaçao* ou *Curaçou*, *Saint-Barthelemi*, *Bonaire*, *Aruba*, *Saba* et *Saint-Martin*. Curaçao est la principale. Son sol est peu fertile, et son port ne vaut rien; mais il semble que l'industrie et la patience des Hollandais, tant en Europe qu'en Amérique, soient destinées à lutter contre les difficultés de la nature, et à en triompher. Curaçao est devenue une des plus riches colonies des Antilles, et son port est embelli par une des plus belles villes des Indes Occidentales. Des Espagnols seraient morts de faim où des Hollandais ont trouvé le moyen de s'enrichir.

Enfin le Danemarck est la cinquième puissance qui ait des possessions dans les Antilles; mais c'est la moins bien partagée: elle ne

possède que les deux îles de *Saint-Thomas* et *Sainte-Croix*. Saint-Thomas est une des moins considérables des Caraïbes : elle n'a que 5 lieues de circonférence. Sainte-Croix ou Santa-Cruz, est plus considérable : elle a 10 à 12 lieues de longueur, sur 3 à 4 de largeur. Mais les Danois et les Hollandais méritent à peine d'être mis au nombre des nations qui ont des propriétés en Amérique, si l'on compare les leurs à celles des Espagnols, des Anglais et des Français.

Maintenant nous allons passer sur le continent du Nouveau-Monde, que nous aborderons par la Guiane.

LA GUIANE.

L'ESPACE de terre auquel on donne ce nom s'étend, le long de la mer, depuis la rive droite de l'Orénoque jusqu'à la rive gauche du Maragnon ou fleuve des Amazones, presque sous la ligne équinoxale. Ses limites ne sont pas aussi exactement connues dans l'intérieur des terres, parce que la culture n'ayant pas été poussée à une grande distance des côtes, on n'a pas eu intérêt à les fixer avec beaucoup de précision; mais on est néanmoins assez généralement convenu qu'elles s'étendent dans l'intérieur jusqu'à *Rio-Nègro*, qui paraît un bras de l'Orénoque, et se jette dans le fleuve des Amazones. La Guiane est inégalement partagée entre quatre puissances; savoir, le Portugal, qui occupe un espace d'environ 25 ou 30 lieues, compris entre le fleuve des Amazones et la rivière du Cap de Nord; la France, qui s'étend depuis cette dernière rivière jusqu'à celle de Maroni; la Hollande, depuis le Maroni jusqu'au Pomaron; et l'Espagne, depuis ce

Naturels de la Guiane.

dernier fleuve jusqu'à l'Orénoque. Il n'existe pas de pays sur le globe qui soit arrosé par un nombre aussi prodigieux de rivières, presque toutes assez considérables, et dont plusieurs ont jusqu'à une, deux ou trois lieues de large à leur embouchure : il est vrai qu'elles n'apportent pas à l'Océan un tribut proportionné à cette fin imposante, et qu'elles la doivent sur-tout aux marées et à la nature du terrain, extrêmement bas en approchant des côtes, qui leur permet de s'étendre sans rencontrer d'obstacles.

En jetant un coup d'œil sur la carte, on est frappé de cette multitude de canaux naturels et de leur direction ; ils semblent tous se rapprocher d'un centre commun vers leurs sources, et diverger en se rendant à la mer à-peu-près comme les branches d'un éventail. Quelle facilité une pareille conformation ne semble-t-elle pas, au premier coup d'œil, devoir fournir pour remonter dans l'intérieur, en apporter rapidement et sans frais les productions à la mer, et établir une communication entre ses différentes parties par le moyen de canaux navigables ! Mais malheureusement un obstacle constant, et qu'on peut regarder comme insurmontable, s'y oppose. Le

cours de toutes ces rivières est interrompu par des *sauts* ou *cataractes*, plus ou moins multipliés, plus ou moins considérables, mais qui dans tous les cas suspendent entièrement la navigation. Les pirogues légères se tirent alors à terre; on les conduit à force de bras au-dessus de la chute, et l'on continue sa route sur ce niveau supérieur; mais cette opération, toujours très-pénible pour les embarcations les plus frêles, deviendrait tout-à-fait impraticable pour toute autre espèce de barques.

La Guiane hollandaise est la partie la plus importante de ce pays. Le principal établissement est *Surinam*, ville bâtie sur une rivière du même nom; et les Hollandais ont étendu leurs plantations 30 lieues au-dessus de l'embouchure de cette rivière. C'est une des plus riches colonies appartenant à la Hollande; mais elle est aujourd'hui dans un état moins prospère, qu'elle ne l'était il y a quelques années : ce qui doit, entr'autres causes, être attribué à leurs guerres avec les nègres fugitifs, qu'ils ont traités avec beaucoup de crùauté et qui sont devenus si nombreux, qu'ils ont formé une espèce de colonie dans des bois presque inaccessibles, le long des rivières de Surinam, Saramaca et Cope-

name, et sont très-formidables à leur anciens maîtres. Gouvernés par des chefs qu'ils se sont choisis, ils ont cultivé assez de terre pour leur subsistance, et font de fréquentes incursions dans les plantations voisines pour se venger de leurs oppresseurs.

Le principal commerce de Surinam consiste en sucre, beaucoup de coton, en excellent café, en tabac, en lin, en peaux et en quelques bois de teinture. Mais comme la Guiane française doit intéresser des lecteurs français plus que les parties de cette vaste contrée qui appartiennent aux autres puissances, nous nous réservons de parler, dans l'article suivant, des avantages qu'offre le territoire de la Guiane en général, et des anciens habitans qui se sont retirés un peu dans l'intérieur.

LA GUIANE FRANÇAISE.

Cette colonie est située entre l'équateur et le cinquième degré de latitude septentrionale. Elle s'étend l'espace de 80 lieues le long de la côte de la Guiane, et près de 100 lieues dans l'intérieur. Les Français s'y établirent pour la première fois vers l'an 1635, l'abandonnèrent quelque temps

après, y furent remplacés par les Anglais, et s'en remirent en possession vers 1664. Si avec tous les avantages qu'elle présente, cette belle contrée est encore si méconnue et si négligée aujourd'hui, tandis que les Hollandais ont fait fleurir la contrée voisine, c'est que le gouvernement lui a toujours refusé les encouragemens nécessaires, ou n'a employé à son égard que des moyens mal combinés et qui ont tourné à son désavantage. On croirait même qu'on a pris plaisir à tout mettre en œuvre pour en donner une mauvaise idée et pour en éloigner ceux qui auraient été tentés d'aller s'y établir : on l'a regardée comme une terre dangereuse, où le climat tuait en peu de temps ceux qui y abordaient : on y a, dans les derniers temps du directoire, exilé les victimes qu'on ne voulait pas faire périr précisément sur-le-champ. C'était sans doute se donner autant de peine pour décrier une de nos colonies, que s'il eût été question de préparer la ruine de quelque établissement de nos ennemis.

Le climat de la Guiane, loin d'être aussi malsain qu'on l'a répété mille fois, l'est même moins que celui de toutes nos autres colonies

d'Amérique. On n'y remarque que deux saisons bien distinctes ; l'une sèche et l'autre pluvieuse. La première se prolonge ordinairement depuis le commencement du mois de juin jusque vers la fin de septembre, et pendant la plus grande partie de ce temps, il fait des chaleurs très-vives ; l'air est presque constamment serein, et à peine tombe-t-il quelques gouttes d'eau pour rafraîchir et purifier l'atmosphère. Le mois d'octobre ramène insensiblement les pluies, qui sont fréquentes, et d'une abondance excessive en décembre, janvier, février et mars ; et elles commencent alors à diminuer tous les jours davantage, pour préparer insensiblement le règne de la saison suivante. Pendant toute la saison pluvieuse, c'est-à-dire pendant 7 ou 8 mois de l'année, les chaleurs sont aussi modérées qu'il est possible de l'espérer dans le voisinage de l'équateur. Ce n'est qu'à l'époque où les eaux stagnantes sont desséchées et corrompues, qu'il se manifeste, pendant environ 2 mois et demi, des fièvres qui n'ont rien de contagieux. Cette succession de pluies et de chaleurs excessives sont les plus grands désagrémens à éprouver : il faut se tenir renfermé pendant plus de la moitié de l'année,

et l'on ne jouit souvent de l'autre moitié que dans de courts intervalles. Les inconvéniens de cette température n'empêchent pas les colons de jouir d'une bonne santé, et de pousser une longue carrière exempte d'infirmités, si cependant ils sont sobres et ne font aucun des excès qui, dans toutes les contrées, ruinent la santé des hommes.

L'abandon où l'on a jusqu'à présent laissé cette colonie, fait que la population est fort peu de chose : le nombre des blancs va à peine à 1200, en ne comptant point la garnison. Les moyens d'exploitation leur manquant, ils ne peuvent tirer un grand parti de la belle terre où ils se trouvent; les plus riches osent à peine former l'espoir de venir passer leurs vieux jours en Europe, ce qui est la chimère favorite de toutes les colonies. Du reste, le sol est si fécond et les ressources sont si faciles, qu'ils ont en abondance toutes les nécessités de la vie.

La toilette des hommes consiste habituellement en un pantalon bien large et une veste de toile; et les femmes passent une grande partie de leur vie dans un hamac. Nulle part peut-être on n'est aussi recherché pour cette espèce de meuble, qui est en

même temps un objet de luxe, d'ornement et de commodité. Ces hamacs, toujours en coton, ont ordinairement 6 ou 7 pieds de long, sur une largeur à-peu-près pareille; mais l'on ne s'apperçoit de leur énorme ampleur que lorsqu'on essaye de s'y coucher. Ils sont soutenus aux deux extrémités par une multitude de petites tresses de coton, tissues en même temps, qui leur font prendre des plis naturels et se réunissent à chaque bout à une grosse corde de la même matière. C'est cette dernière qui supporte tout le poids: on la fixe par de grands crochets aux deux murailles contiguës dans l'angle d'un appartement, et le hamac pend en guirlande dans cet intervalle comme une véritable escarpolette. On voit des salons dont les quatre coins sont garnis de hamacs arrangés de la sorte; et s'il y a quatre femmes, on est à-peu-près sûr qu'ils sont tous les quatre occupés. C'est un grand art de tirer de ce meuble tout le parti dont il est susceptible, et l'on ne peut s'empêcher de rendre aux créoles de Cayenne la justice de dire qu'elles le possèdent au suprême degré : elles s'y asseyent avec grace, ou plutôt s'y couchent à démi et trouvent le moyen de s'y balancer, du mouvement le

plus égal et le plus uniforme, pendant des heures entières, graces à une jambe négligemment suspendue, qui frappe de temps en temps le plancher, presque sans qu'on s'en apperçoive. Les deux sexes se servent aussi du hamac pour aller se promener ou faire des visites, et alors on le fixe à un énorme bambou, qui porte par ses deux extrémités sur les épaules de deux grands nègres.

Le plus grand nombre des habitations se trouve dans l'île de Cayenne, si cependant on doit appeler île, une terre qui n'est séparée du continent dans les deux tiers de son contour, que par des rivières qu'on traverse en quelques minutes. Elle n'a que 5 à 6 lieues de longueur sur 3 de large. C'est dans cette île qu'est située la ville de Cayenne, sur la rive droite et à l'embouchure de la rivière du même nom, qui a environ une lieue de large en cet endroit. Cette ville est petite et ne renferme que des maisons en bois, assez mal construites; elle est entourée d'un fossé marécageux et de mauvais remparts qui forment un hexagone irrégulier, et sont dominés par un fort en terre assez imposant de lui-même du côté de la mer. Il n'y a d'édifices un peu remarquables que le

gouvernement, et la ci-devant maison des Jésuites, qui occupent en entier les deux grandes faces de la place d'armes. Celle-ci offre d'abord un aspect infiniment agréable pour tout le monde et d'un genre tout-à-fait neuf pour des Européens ; elle est entièrement entourée d'une double rangée d'énormes orangers dont les fleurs répandent un parfum délicieux, et attirent sans cesse une multitude de colibris, qui errent de l'un à l'autre, et se balancent au-dessus comme des papillons.

« Rien n'est aussi étrange pour un Européen, dit l'auteur du *Tableau de la Guiane*, que la vue d'une multitude de nègres et de gens de couleur presque nus qui, à Cayenne, se pressent de toutes parts autour de lui ; rien ne décèle davantage, au premier coup d'œil, la pauvreté de la colonie. Dans tous nos autres établissemens d'Amérique, sans parler de la classe nombreuse et très-recherchée dans sa parure des gens de couleur libres, il n'y a pas d'esclave de l'un ou de l'autre sexe qui ne soit vêtu ce qu'on appelle décemment, dans un pays où à la vérité on est peu difficile en fait de décence ; mais ici on est tenté de se croire au milieu

d'une troupe d'*orang-outangs*. On ne rencontre presque dans toutes les rues et dans les maisons, que des femmes entièrement nues de la ceinture en haut, et des hommes dont tout le vêtement consiste en une bande de toile, large de quatre doigts, qui fait le tour des reins et passe entre les jambes; cet habillement de *confiance* s'appelle *calimbé*, et fait à peine l'effet de la feuille de vigne dont un ciseau chaste voile ordinairement les statues. On s'accoutume difficilement à se trouver à table avec des femmes nues, et à s'y voir servi par des nègres dans ce costume. »

Ces contrées sont encore si peu avancées, sous le rapport des travaux, qu'il n'y a que l'île de Cayenne qui ait des chemins; le reste de la Guiane Française n'en a point, et présente aux voyageurs mille obstacles : les plus communs sont des forêts épaisses si embarrassées par les lianes de différentes espèces, qu'on ne peut y pénétrer qu'à l'aide du fer et avec beaucoup de peines. On y trouve peu d'habitans; encore la plupart sont-ils isolés. C'est encore la retraite des anciens naturels. Ils y sont peu nombreux. En général on les traite bien, et l'on vit avec

eux dans la meilleure intelligence. On n'a pas même cherché à porter la plus légère atteinte à leur liberté, et en cela on a eu tout le mérite de la justice et de la modération, car ils étaient absolument incapables de la défendre autrement que par la fuite dans l'intérieur des terres; cette fuite, elle-même, eût été un malheur sous plus d'un rapport. Ce sont d'ailleurs les êtres les plus doux qu'il soit possible de rencontrer, mais à la vérité de ce genre de douceur dont on ne sait gré à personne, parce qu'il semble plutôt tenir à la mollesse de l'ame qu'à une heureuse qualité du caractère.

Leur peau est de couleur de cuivre rouge, et ils donnent un nouveau lustre à cette teinte naturelle, en se barbouillant tout le corps de *roucou*, ce qui leur communique un fumet fort peu agréable. Cette opération, qu'ils font également subir à leurs hamacs et à tous les meubles qui leur appartiennent, a évidemment eu, dans le principe, un objet utile; car elle a le grand avantage de les mettre à l'abri des piqûres des insectes que l'odeur du roucou éloigne; mais elle est devenue depuis une affaire de goût et d'ornement. Ils sont d'une taille médiocre, d'une

figure assez insignifiante, d'une complexion peu nerveuse, et ont cet embonpoint et ces formes arrondies qu'on remarque ordinairement chez les femmes. De longs cheveux, lisses, forts et assez semblables à du crin, couvrent souvent la nudité de leurs épaules, et quelquefois ils en forment une espèce de queue avec de la ficelle. Quand ils viennent à Cayenne, où ils sont toujours très-bien accueillis, leur toilette alors consiste en une longue chemise de toile, à laquelle quelques-uns joignent une culotte; mais c'est d'un luxe assez rare. Les femmes portent des colliers et des bracelets, faits avec ces petits grains de verre de différentes couleurs, qu'on nomme *rassade;* et un de leurs principaux ornemens consiste à se serrer fortement, avec des bandelettes d'étoffe rouge, au-dessus et au-dessous du gras des jambes, qui ne leur paraît jamais si beau que quand il est bien tendu, bien luisant, et qu'il forme un gros bourrelet. Dans les rues de Cayenne, pour avoir l'air de se conformer un peu à nos usages, elles mettent un petit jupon de toile, mais sans bas, ni souliers, ni chemise; et dans toutes les autres circonstances les deux sexes n'ont de vêtement que ce qui est rigou-

reusement nécessaire pour avoir l'air de rendre un hommage à la pudeur. On jugera combien cet hommage est équivoque, en apprenant qu'il consiste, pour les femmes, uniquement en un petit tablier de rassade de huit à neuf pouces de hauteur, sur quatre à cinq de largeur à sa base supérieure, et le double tout au plus par en bas. Ce petit tablier, qui sappelle *kouyou*, est ordinairement travaillé avec beaucoup de soin.

La passion la plus violente des hommes est la jalousie; quand ils ont quelque soupçon sur leurs femmes, c'est alors qu'ils paraissent avoir une ame, un caractère décidé. Leur douceur, leur timidité, leur indolence, sont oubliées dès qu'il s'agit de se venger de celui qui leur a donné un sujet de mécontentement à cet égard. Aussi, la première chose qu'on recommande aux Européens, que la curiosité conduit au milieu d'eux, est de n'avoir pas l'air de faire attention à elles. Rien ne semble mieux prouver que la jalousie tient plutôt à la justice involontaire qu'on se rend, qu'au prix qu'on attache à la personne qui en est l'objet: car ces petits sultans traitent leurs femmes avec beaucoup d'indifférence, de dureté et de

mépris. A l'exception de la pêche et de la chasse, elles sont chargées de tous les soins et de tous les travaux. Dans les voyages (et il leur arrive souvent d'en faire), elles succombent sous le poids de leurs enfans, du hamac, et des petits ustensiles du ménage, tandis que l'homme, sans autre fardeau que son arc et ses flèches, marche seul en silence, à quelques pas en avant, avec une dignité risible.

La population totale de ces sauvages est peu considérable, et il est rare qu'ils arrivent à un âge avancé. Chaque petite peuplade a son chef à part, et l'on avait imaginé, sous le règne de Louis XV, de les distinguer par quelques décorations extérieures. Elles consistaient en un habit bleu galonné en or, une canne à grosse pomme d'argent, et en une médaille de même métal, représentant le buste du roi. On les voyait venir à Cayenne dans ce brillant équipage, les cheveux étalés ou attachés avec une ficelle, et sans bas ni souliers.

Nous avons dit que ces Indiens étaient d'une stupidité extrême, et la preuve qu'on en pourrait apporter, c'est que le spectacle des merveilles de la nature n'a pas suffi pour

les conduire jusqu'à la première idée de son auteur. On ne retrouve pas chez eux, même la plus légère trace de ces cultes d'idolâtrie qui supposent du moins un certain concours de réflexions et de sentimens, et qui, pour être le tribut de l'erreur, ne laissent pas de pouvoir être regardés de la part de ces hommes simples, comme un hommage d'admiration et de reconnaissance pour l'Etre suprême. Leur existence, à cet égard, diffère peu de celle des animaux; ils vivent, ou plutôt ils végètent sans songer jamais à sortir du cercle étroit que leurs habitudes et leurs besoins ont tracé autour d'eux.

Ils sont d'une paresse et d'une nonchalance extrêmes. Tous leurs travaux se bornent à la culture de quelques pieds de roucou pour en enduire leur personne et la plupart de leurs ustensiles; d'un peu de coton pour faire leurs hamacs et arranger leurs flèches, et de la très-petite quantité de manioc ou d'ignames dont ils ont besoin pour leur nourriture. Sans autre prévoyance pour l'avenir, ils se couchent dans leurs hamacs dès qu'ils ont mangé, tirent d'une espèce de flûte faite avec un morceau de bambou, des sons aigres et discordans qui finissent par les endormir, et

ne sortent souvent de leur engourdissement que lorsque la faim les détermine à s'armer de leur arc, pour aller à la pêche ou à la chasse. Leurs besoins et leurs desirs sont si bornés, et la nature leur donne tant de facilités pour les satisfaire, qu'ils se livrent à toute l'indolence à laquelle les climats chauds sollicitent.

Cette belle indifférence qu'on remarque en eux, disparaît néanmoins devant le tafia et toute espèce de liqueurs fortes qu'ils aiment passionnément : avec cet appât on est sûr de leur faire faire tout ce qu'on veut. Comme ils n'ont pas le moyen de s'en procurer habituellement, ils y suppléent et s'enivrent avec des boissons fermentées de leur composition; la plus ordinaire est le *wicou*, dont le manioc fait la base, et qui a un goût détestable. Indépendamment de leurs fréquentes orgies particulières, ils en ont de générales dans les *carbets* ou villages, où l'on trouve toujours un grand hangar destiné à cet usage. Ils s'asseyent tout autour, et les femmes n'y sont admises que pour puiser dans une grande jarre du wicou, et le servir à la ronde dans des fonds de calebasses.

Autant la nature a avili cette espèce d'hommes du côté des qualités intellectuelles, autant elle semble s'être plu à les en dédommager par une adresse sans exemple, et des sens d'une perfection exquise. On ne se fait pas d'idée de leur habileté à se servir de l'arc, moins merveilleuse peut-être lorsqu'ils atteignent les animaux à la course ou les oiseaux dans leur vol, que lorsqu'ils pêchent dans la mer ou leurs grandes rivières. Certains indices imperceptibles, ou du moins qu'eux seuls peuvent appercevoir, leur annoncent de très-loin qu'il y a un poisson entre deux eaux, à la portée de leurs traits; et pendant qu'ils cherchent à le montrer du doigt aux blancs que la curiosité conduit quelquefois avec eux, et que ceux-ci font de vains efforts pour le découvrir, la flèche part, et le poisson, mortellement blessé, se débat à la surface. Si par hasard un obstacle intermédiaire les empêche de viser directement sur du poisson ou des oiseaux d'eau rassemblés, ils lancent leur flèche en l'air avec une précision de coup d'œil étonnante: elle décrit une espèce de parabole, et dans sa chute rapide, elle vient presque toujours frapper l'objet sur lequel elle était dirigée. Dans les bois, ils se

servent également de la vue, de l'ouïe et de l'odorat.

Il y a peu de contrées où la nature soit si riche que dans le vaste pays que l'on nomme Guiane. La plus grande partie est couverte d'immenses forêts où jamais les hommes n'ont pénétré, et qui semblent aussi vieilles que la terre même. Qu'on juge des animaux divers qui y sont établis ! C'est pour les naturalistes une mine féconde et intarissable de richesses. La réputation de la Guiane est si bien faite à cet égard, que les amateurs d'histoire naturelle de tout l'univers, cherchent à y entretenir des relations, et à y charger quelqu'un de leurs intérêts. L'on voit continuellement des nègres apporter à Cayenne, pour les vendre, des quadrupèdes, des serpens, des papillons et des oiseaux. Les Indiens descendent les rivières avec leurs pirogues pleines de perroquets que l'on entend au loin. La quantité des oiseaux est innombrable, et il y en a parmi eux une foule de remarquables par la variété et l'éclat de leur plumage, sur-tout dans la classe des cotingas, des tangaras, des gros-becs ou toucans, des perroquets, perruches ou haras. On y compte au moins une quinzaine d'espèces de colibris ou

oiseaux-mouches, dont quelques-unes ont les reflets les plus éblouissans, et paraissent revêtues de topazes et d'émeraudes. On tire ces charmans petits oiseaux avec de la cendrée, au moment où ils sont comme immobiles, les ailes étendues, et le bec plongé dans le calice d'une fleur; cela est d'autant plus aisé, qu'ils se portent en foule par-tout où il y a un arbre fleuri, et qu'ils sont sans crainte comme sans défiance: on peut les approcher d'aussi près qu'on veut, et le bruit qui frappe un d'entr'eux, ne fait pas même peur aux autres.

La classe des papillons et des insectes est encore plus riche, et l'on en compose des collections d'une beauté ravissante. Mais si le naturaliste peut se réjouir sous ce rapport, l'habitant n'en a pas le même sujet; il y a quelques espèces d'insectes qui, par leur fécondité, sont un véritable fléau pour lui. Il faut placer aux premiers rangs, les mouches, les moustiques, les maringouins, les chiques et les fourmis. Un Européen qui arrive, est dans un continuel supplice à l'occasion de ces insectes malfaisans. Leurs piqûres sont très-cuisantes; et si l'on se gratte, on fait une plaie qui s'envenime. La seule manière d'appaiser la cuisson, dont on fasse usage, con-

siste à se baigner souvent et à se frotter avec de petits citrons pleins de jus qu'on met en grand nombre dans le bain. Il serait le plus souvent impossible de fermer l'œil, si les lits n'étaient entourés d'une enceinte de gaze ou de toile très-claire qui met à l'abri de leurs atteintes. Ce meuble s'appelle *moustiquière;* il pend jusqu'à terre, et l'on est obligé de le soulever et de passer dessous pour entrer dans son lit. Le *maringouin*, qui n'est autre chose que ce gros cousin à longues pattes que nous voyons en Europe, est le plus multiplié et le plus incommode. Les *chiques*, petits insectes noirs qui ressemblent à la puce et sautent comme elle, y sont aussi très-communs. Elles s'insinuent dans la chair du pied, le plus souvent sans qu'on s'en apperçoive, et y viennent de la grosseur d'un pois au bout de quatre ou cinq jours. Pour peu qu'on négligeât de les arracher, ou qu'on n'enlevât pas en entier tout le sac dans lequel sont contenus les œufs de la chique, on serait exposé à les voir éclore et former une population qui élargirait son établissement. Les nègres y sont particulièrement sujets, et ces insectes leur causent de telles blessures, qu'on en voit qui ne peuvent marcher, et dont les pieds sont

comme rongés d'ulcères. Les fourmis sont un autre fléau : elles s'insinuent par-tout, font de grands ravages dans les jardins, et sont d'une incommodité excessive dans les maisons.

Les reptiles de toute espèce et de toute grandeur abondent à la Guiane : on rencontre à chaque instant, dans quelques parties, des lézards ou des serpens. Heureusement que ces différens animaux ne sont nullement nuisibles, et qu'il est presque sans exemple qu'ils causent un accident. Il y en a d'énormes, uniquement connus dans le pays sous le nom de *couleuvres*, qui avalent des *accouchis*, des *agoutis*, et jusqu'aux jeunes *faons*. L'auteur du Tableau de la Guiane parle d'une de ces couleuvres, que six nègres, placés de distance en distance, avaient apportée; elle était de 32 pieds de longueur.

Quand on considère les proportions gigantesques que la nature a employées en Amérique à l'égard de certains fruits, des arbres des forêts, des reptiles qui les habitent, et des monstres marins qui fréquentent ces côtes, on n'est que plus vivement frappé de la sorte de mesquinerie dont elle a usé à l'égard des quadrupèdes; elle semble en quelque sorte avoir rapetissé les moules dans lesquels elle

les a formés. Tous les animaux du Nouveau-Monde, qui ont leurs analogues dans l'ancien, sont sensiblement plus petits qu'eux. On peut en voir un exemple frappant à la Guiane, dans le cerf et le tigre ; ce dernier est d'une taille très-médiocre, et n'a pas même ce caractère de férocité qui est particulier à son espèce. Le *tapir*, qui est comme l'éléphant de l'Amérique, est à peine de la grosseur d'un âne. Sa lèvre supérieure, qui dépasse de beaucoup l'inférieure, ressemble à une petite trompe, et en a toute la mobilité et la souplesse. Cet animal est d'un naturel craintif et s'apprivoise très-facilement. Les forêts sont pleines de singes. Les rivières abondent en poissons ; mais les caïmans y sont aussi tellement nombreux, que quelquefois on les remarque sur la surface des eaux comme du bois flotté. Les tortues sont fort belles et en quantité sur les côtes. Les rivières nourrissent aussi l'*anguille torporifique*, poisson extrêmement singulier : quand on le touche avec la main ou avec une baguette de fer, d'argent, d'or ou de cuivre, on éprouve une secousse tout-à-fait semblable à celle de l'électricité.

On cultive à la Guiane toutes les différentes

productions coloniales, telles que la canne à sucre, le café, le cacao, le coton, l'indigo, le riz et le tabac; mais, en général, elles sont d'une qualité très-supérieure. L'indigo, le café et le coton l'emportent principalement sur les mêmes denrées que l'on tire des autres colonies américaines.

Les palmistes sont très-communs dans ces contrées et très-variés dans leurs espèces. Les forêts sont pleines de lianes, nom général que l'on donne à plusieurs genres et à plusieurs espèces de plantes sarmenteuses très-flexibles. Il y en a dont la tige est de la grosseur du bras; quelques-unes s'élèvent le long des plus grands arbres, s'accrochent à une branche, descendent à terre, y prennent de nouveau racine, et recommencent à monter pour redescendre encore. Elles se serrent et s'entrelacent de manière à former des barrières insurmontables. Les nègres et les sauvages s'en servent souvent en guise de corde pour leurs pirogues.

Les mangliers ou palétuviers croissent aussi en quantité sur les côtes et à l'embouchure des rivières. On lit dans de vieilles relations, qu'en quelques endroits ils forment des espèces de chaussées sur lesquelles on peut mar-

cher 15 à 20 lieues sans mettre pied à terre; c'est un conte ridicule. On rencontre en effet de ces chaussées, mais d'une étendue bien différente. Les palétuviers naissent et se nourrissent dans les terres que le flot de la mer inonde tous les jours, dans les lieux bourbeux, où la corruption s'engendre aisément; aussi tous les lieux où l'on trouve de ces plantes répandent-ils une fort mauvaise odeur. En sortant de terre, ils commencent à se diviser en branches noueuses, et produisent, par chaque nœud, une infinité d'autres branches, qui se multiplient jusqu'à former un entrelacement impénétrable. Lorsqu'ils deviennent un peu grands, on ne distingue plus les rejetons des principales branches; enfin, ils s'élèvent jusqu'à 15 ou 18 pieds, et descendent ainsi unis et soutenus mutuellement, jusque dans la mer. Divers coquillages, et les huîtres surtout, s'y attachent; de façon que lorsque la mer est retirée, on voit des huîtres attachées à des arbres. On en coupe des branches chargées de ces coquillages, pour les servir ainsi, ou pour les placer dans un cabinet d'histoire naturelle.

PAYS DES AMAZONES.

Le fleuve des Amazones est le plus grand de la terre, et la rapidité de ses eaux est si forte en certains endroits, que jusqu'au moment où l'illustre *La Condamine*, porté par l'amour seul des sciences, apprit, par son exemple, à vaincre les obstacles qu'il présente, on regardait cette navigation comme une témérité. Dès l'année 1499, *Yanez Pinçon*, le premier Castillan qui passa la ligne, découvrit l'immense embouchure de cette rivière, qu'il nomma *Maragnon*. Lors de cette découverte, un Espagnol, pour confirmer le droit de son souverain, écrivit son nom sur un arbre d'une si prodigieuse grosseur, que seize hommes se tenant par la main ne pouvaient l'embrasser. L'embouchure du Maragnon a 80 lieues de large. En 1538, *François Orellana*, après avoir eu la lâcheté d'abandonner Gonzale Pizarre, son commandant, qui lui avait confié un brigantin pour aller chercher des vivres, descendit le Maragnon jusqu'à son embouchure,

et retourna en Espagne vanter son courage et ses découvertes. Des peuples belliqueux, dont il devint l'ami après les avoir vaincus, lui apprirent qu'au-delà de leur province il y avait un pays qui n'était habité que par des femmes guerrières. Cette assertion, qu'il ne prit pas même la peine d'approfondir, lui fit donner aux terres qu'il avait traversées, le nom de *Pays des Amazones*, qui servit bientôt à désigner le fleuve du Maragnon. Telle fut l'origine de l'opinion que l'on eut en Europe, qu'il y avait en Amérique un pays habité par des femmes guerrières, qui se gouvernaient et se défendaient elles-mêmes sans le secours des hommes. Ce pays est encore à trouver. Jusqu'à présent l'on n'a rencontré sur les bords de l'Amazone que des peuples plus ou moins sauvages, qui se gouvernent par des caciques, comme tous les autres peuples de cette partie de l'Amérique. Quoi qu'il en soit de la vérité ou de la fausseté de l'histoire des Amazones, nous en rapporterons ce qu'on en sait. Le Père d'Acugna, fameux voyageur portugais, qui descendit le Maragnon en 1639, paraît être celui qui s'est le plus occupé de cette chimère.

« Je ne m'arrêterai point, dit-il, aux per-

quisitions sérieuses que la cour de Quito en a faites. Plusieurs natifs des lieux même, ont attesté qu'une des provinces voisines du fleuve était peuplée de femmes belliqueuses, qui vivent et se gouvernent seules, sans hommes; qu'en certains temps de l'année elles en reçoivent pour devenir enceintes, et que le reste du temps elles demeurent dans leurs bourgs, où elles ne songent qu'à cultiver la terre, et à se procurer, par le travail de leurs bras, tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie. Je ne m'arrêterai pas non plus à d'autres informations qui ont été prises dans le nouveau royaume de Grenade, au siége royal de Pasto, où l'on reçut le témoignage de quelques Indiens, particulièrement celui d'une Indienne qui avait été dans le pays de ces vaillantes femmes, et qui ne dit rien que de conforme à ce qu'on savait déjà par les relations précédentes. Mais je ne puis taire ce que j'ai entendu de mes oreilles, et que je voulus vérifier aussitôt que je me fus embarqué sur le fleuve. On me dit dans toutes les habitations où je passai, qu'il y avait dans le pays des femmes telles que je les dépeignais, et chacun en particulier m'en donnait des marques si constantes et si uniformes,

que si la chose n'est point, il faut que le plus grand des mensonges passe, dans tout le Nouveau-Monde, pour la plus constante de toutes les vérités historiques.

» Cependant nous eûmes de plus grandes lumières sur la province que ces femmes habitent, sur les chemins qui y conduisent, sur les Indiens qui communiquent avec elles, et sur ceux qui leur servent à peupler dans le dernier village, qui est la frontière entre elles et les *Topinamboux*.

« Trente-six lieues au-dessus de ce dernier village, en descendant le fleuve, on rencontre du côté du nord une rivière qui vient de la province même des Amazones, et qui est connue par les Indiens du pays sous le nom de Cunuris. Elle prend ce nom d'un peuple voisin de son embouchure. Au-dessus, c'est-à-dire en remontant cette rivière, on trouve d'autres Indiens nommés *Apotos*, qui parlent la langue générale du Brésil. Plus haut sont les Tagaris; ceux qui les suivent sont les Guacares, l'heureux peuple qui jouit de la faveur des Amazones. Elles ont leurs habitations sur des montagnes d'une hauteur prodigieuse, entre lesquelles on en distingue une nommée Yacamiaba, qui s'élève extraordinaire-

ment au-dessus des autres, et si battue des vents qu'elle en est stérile. Ces femmes s'y maintiennent sans le secours des hommes. Lorsque leurs voisins viennent les visiter, au temps qu'elles ont fixé, elles les reçoivent l'arc et la flèche à la main, dans la crainte de quelque surprise; mais elles ne les ont pas plus tôt reconnus, qu'elles se rendent en foule à leurs canots, où chacune saisit le premier hamac qu'elle y trouve, et le va suspendre dans sa demeure, pour y recevoir celui à qui le hamac appartient. Après un mois de familiarité, ces nouveaux hôtes retournent chez eux. Tous les ans ils ne manquent point de faire ce voyage dans la même saison. Les filles qui en naissent sont nourries par leurs mères, instruites au travail et au maniement des armes. On ignore ce qu'elles font des mâles qu'elles ont mis au monde. Cependant la plupart croient qu'elles les tuent au moment de leur naissance; et c'est ce que je ne puis décider sur le témoignage d'un seul Indien. »

Ne voilà-t-il pas un voyageur qui semble avoir pris tous les renseignemens possibles? Ne paraît-il pas même persuadé? La Condamine a fait la même route, d'autres l'ont

faite; le pays des héroïnes n'est encore pour nous qu'un *ouï-dire*. Les historiens, qui ont la liberté de faire des contes comme les voyageurs, nous font aussi l'histoire des anciennes Amazones du Pont-Euxin, qui paraît encore plus romanesque que celle des guerrières des bords du Maragnon. On a aussi parlé de quelques autres femmes réunies de cette manière dans d'autres parties du monde; et ce que l'on en a dit, n'a pas été mieux appuyé de preuves. C'est un vieux conte qui a couru toute la terre, et que les gens crédules n'ont pas manqué de recevoir.

La rivière des Amazones ou le Maragnon, sort d'un lac du Pérou, vers le 11ème. degré de latitude méridionale; court au nord jusqu'à Jaen, dans l'étendue de 6 degrés; de là elle prend son cours vers l'est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale, jusqu'au Cap du Nord, où elle entre dans l'Océan sous l'équateur même, après avoir parcouru depuis Jaen, où elle commence à être navigable, 30 degrés en longitude, ou 750 lieues communes, évaluées, en raison des détours, à 1000 lieues. Elle reçoit du côté du nord et du côté du sud, un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont 5 ou 600 lieues de

tour. Ses bords étaient encore peuplés, il y a un siècle, d'un grand nombre de nations qui se sont retirées dans l'intérieur des terres aussitôt qu'elles ont vu les Européens. On n'y rencontre aujourd'hui qu'un petit nombre de bourgades des naturels du pays, récemment tirés de leurs bois par les missionnaires portugais et espagnols. Généralement on ne connaît guère du vaste pays des Amazones que ce qui est le long du fleuve. Les Espagnols y ont quelques forts et quelques établissemens, entr'autres le fort *Rio-Négro*, vers l'embouchure de la rivière du même nom; celui de *Tapajos*, aussi à l'embouchure d'une rivière du même nom, avec un bourg formé des débris de *Toupinambara*, dont les habitans sont presque tout ce qui reste de la vaillante nation des *Toupinambas* ou *Toupinambous*, qui dominait depuis deux siècles dans le Brésil, où elle a laissé sa langue. *Ceurupa* ou *Crupa*, est une petite ville portugaise sur le bord méridional du fleuve, avec une forteresse bâtie par les Hollandais lorsqu'ils étaient maîtres du Brésil. Il n'y a dans cette ville, qui est située agréablement sur un terrain élevé, d'autres Indiens que les esclaves des habitans.

On trouve dans la rivière des Amazones,

des poissons singuliers, et sur ses bords, différentes espèces d'animaux rares. Le plus grand des poissons d'eau douce qu'on y voit, est le *lamentin*, à qui les Espagnols et les Portugais ont donné le nom de *vache-marine* ou de *poisson-bœuf*. Il paît l'herbe des bords de la rivière. Sa chair et sa graisse ont assez de rapport avec celle du veau. La femelle a des mamelles qui lui servent à allaiter ses petits. Deux nageoires qu'il a près de la tête, lui font l'office de bras; il peut y tenir serrés ses petits dans sa fuite. Il ne sort point de l'eau, et se contente d'élever sa tête pour saisir les herbes du rivage. Son corps a quelquefois 7 pieds de longueur, sur 2 de large. Les tortues sont en si grande abondance dans ce fleuve, qu'elles seules et leurs œufs pourraient suffire à la nourriture des peuples qui habitent sur ses bords. Les crocodiles y sont aussi fort communs, ainsi que dans la plupart des rivières qui s'y rendent. Il y en a quelques-uns de 20 pieds de long. Dans les temps d'inondations, on en a vu entrer dans les cabanes des Indiens, et il y a plus d'un exemple que cet animal féroce ait enlevé un homme à la vue de ses camarades, et l'ait dévoré.

Les animaux que l'on rencontre sur les rivages sont des tigres, des élans, des singes et des coatis, espèces de belettes. Les serpens et les couleuvres de tout genre infestent aussi ces contrées. Un des plus dangereux est le serpent à sonnette. Les chauve-souris, qui sucent le sang des chevaux, des mulets, et même des hommes, quand ils ne savent pas s'en garantir, y sont en si grande quantité, qu'elles ont détruit le gros bétail de divers endroits. Les oiseaux sont semblables à ceux du Pérou et de toute l'Amérique. Différentes espèces de perroquets y sont innombrables.

Parmi les nations sauvages que La Condamine rencontra sur les bords de l'Amazone, il faut distinguer les *Yaméos* et les *Omaguas*, à cause de la singularité de leurs mœurs. Les Yaméos formaient une mission aux environs de l'embouchure du Tigre, dans le Grand Fleuve. Il n'y avait que peu de temps que les missionnaires les avaient tirés de leurs bois pour les établir en cet endroit. Ce qui frappa sur-tout La Condamine, fut la difficulté inexprimable de leur langue. Leur manière de prononcer est encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine,

et ne font sonner presqu'aucune voyelle. Une partie de leurs mots ne pourraient être écrits, même imparfaitement, sans y employer moins de neuf ou dix syllabes, et ces mots prononcés par eux, semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarrarorincouroac* signifie, dans leur langue, le nombre de *trois*. Ils ne savent pas compter au-delà de ce nombre, ajoute le mathématicien, ce qui nous paraît bien difficile à croire. Ces peuples sont d'ailleurs fort adroits à faire de longues sarbacanes, qui sont leurs armes ordinaires de chasse, auxquelles ils ajustent de petites flèches de bois de palmier, garnies, au lieu de plumes, d'un petit bourrelet de coton, qui remplit exactement le vide du tuyau. Ils les lancent d'un seul souffle à 30 et 40 pas, et rarement ils manquent leurs coups. Un instrument si simple supplée avantageusement, dans toute cette contrée, au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites flèches est trempée dans un poison si actif, que lorsqu'il est récent, il tue, en moins d'une minute, l'animal à qui la flèche a tiré du sang, et sans danger pour ceux qui en mangent la chair, parce qu'il n'agit point, s'il n'est mêlé directement avec le sang même.

Souvent, en mangeant du gibier tué de ces flèches, l'académicien rencontrait la pointe du trait sous la dent. Le contre-poison, pour les hommes qui en sont blessés, est le sel, et plus sûrement le sucre, pris intérieurement.

A deux jours de navigation de la mission des Yaméos, La Condamine trouva une autre mission composée de plusieurs nations, surtout de celle des Omaguas, autrefois puissante, qui peuplait les îles et les bords du fleuve, dans l'espace d'environ 200 lieues au-dessous de l'embouchure du Napo. Le nom d'Omaguas signifie *tête plate*. Ces peuples ont en effet le bizarre usage de presser entre deux planches le crâne des enfans qui viennent de naître, et de leur aplatir le front pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait ressembler, disent-ils, à la *pleine lune*. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers ustensiles d'une résine fort élastique, commune sur les bords du Maragnon, et qui reçoit toutes sortes de formes dans sa fraîcheur, entr'autres celle de pompes ou de seringues qui n'ont pas besoin de piston. Leur forme est celle d'une poire creuse, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte

une canule. On les remplit d'eau ; et, pressées lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet des seringues ordinaires. Ce meuble est fort en honneur chez les Omaguas. Dans toutes leurs assemblées, le maître de la maison ne manque point d'en présenter un à chacun des assistans, et son usage précède toujours les repas de cérémonie.

Naturels du Brésil.

LE BRÉSIL.

Le Brésil s'étend depuis l'embouchure de l'Amazone jusqu'à celle de Rio de la Plata. A l'ouest, il est séparé du pays des Amazones et du Paraguay par une longue chaîne de montagnes; à l'est, il est environné par la mer Atlantique.

Ce pays fut originairement découvert en 1498, par Américic Vespuce ; mais les Portugais n'y formèrent des établissemens qu'en 1549. Ils se fixèrent alors dans la baie de Tous les Saints, et fondèrent la ville de San-Salvador. Il y eut d'abord quelques difficultés de la part de l'Espagne, qui furent levées presque aussitôt; les Français tentèrent aussi de s'établir sur ces côtes, mais sans succès; les Portugais restèrent seuls maîtres de ces belles régions. Les Hollandais ayant secoué le joug espagnol, leur donnèrent à leur tour de grandes inquiétudes, s'emparèrent de sept capitaineries ou provinces, et auraient peut-être conquis tout le Brésil, s'ils n'avaient été

arrêtés à temps par l'archevêque à la tête de ses moines, et de quelques forces éparses. Vers 1654 ils en furent entièrement chassés, mais ils ne cessèrent de harceler les Portugais qu'en 1661 ; ils reçurent huit tonnes d'or pour renoncer à toutes leurs prétentions. Depuis lors les Portugais ont été paisibles dans leurs possessions.

Le Brésil est gouverné par un vice-roi, et divisé en quatorze capitaineries ou provinces, qui sont *Para*, *Maragnon*, *Slara*, *Rio-Grande*, *Paraïba*, *Itamaraca*, *Fernambouc*, *Seregippe*, *la Baie de Tous les Saints*, *Illéos*, *Porto-Séguro*, *Spiritu-Sancto*, *Rio-Janéiro* et *Saint-Vincent*.

C'est aux guerres presque continuelles que les Portugais ont eues à soutenir contre les habitans naturels du Brésil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu à s'établir dans l'intérieur des terres. La plupart de leurs colonies, leurs villes et leurs forts sont situés le long du rivage, à des distances inégales, et souvent assez considérables. La plus ancienne et la plus importante capitainerie, est celle de *Bahia de Todos Santos*, baie de Tous les Saints, ou simplement *Bahia*. Sa capitale, et celle de tout le

Brésil, est San-Salvador. Cette province est la plus riche et la plus peuplée du Brésil. La baie n'a pas plus de deux lieues et demie de large; mais elle se divise en plusieurs anses, qui la font pénétrer à plus de 14 lieues dans les terres, pour l'extrême avantage des habitans. Elle contient quantité d'îles grandes et petites, et trois principaux fleuves s'y rendent, le *Pitange*, le *Gérésipe* et le *Gachocira*.

La ville de San-Salvador a son port dans cette baie, et elle se trouve élevée de 600 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette situation incommode ne l'empêche pas d'être une ville des plus commerçantes, des plus riches et des mieux fortifiées de l'Amérique. Elle est ornée de superbes édifices, parmi lesquels il faut distinguer la cathédrale, dédiée à Saint-Sauveur. Cette église est non-seulement d'une magnifique architecture, mais encore embellie de sculptures et de dorures au-dedans et au-dehors : la piété portugaise l'a enrichie de croix et de chandeliers d'or, dont quelques-uns sont si pesans que deux hommes ne peuvent les porter. Le commerce d'importation, à San-Salvador, consiste en toiles, draps, chapeaux,

bas de soie, de fil; en riz, ine, biscuit, vins d'Oporto, huile, fromages, beurre, porc salé, et en nègres. On y donne en échange de l'or, du sucre, du tabac en feuille et en poudre, du bois de Brésil, des peaux, du baume, de l'ipécacuanha et plusieurs autres drogues du pays. On trouve dans cette ville des boutiques et des espèces de magasins remplis d'esclaves des deux sexes, tout nus, exposés en vente publique comme des animaux, et traités beaucoup plus inhumainement. Les Portugais ont la facilité, à cause de leurs établissemens en Afrique, d'avoir ces malheureux à beaucoup meilleur compte que les autres nations européennes. Ils tirent annuellement 40 à 50 mille nègres qui font partie des cargaisons de leurs flottes d'Europe pour le Brésil. On suppose que ces flottes rapportent en retour pour 3 millions 120 mille francs de diamans : ce qui avec le sucre, le tabac, les cuirs verts et les autres articles pour la médecine et les manufactures, peut donner une idée de ce commerce.

Le commerce du Portugal avec le Brésil, est calqué sur le plan d'exclusion que suivent les diverses nations de l'Europe avec leurs colonies de l'Amérique, et il ressemble plus

particulièrement à la méthode espagnole, de ne point envoyer de simples vaisseaux selon les besoins des différentes villes, et d'après les spéculations des négocians de l'Europe, mais des flottes annuelles qui partent du Portugal à des époques fixes. Il y en a trois chargées pour autant de ports du Brésil: une pour *Fernambouc*, dans la partie septentrionale; une pour *Rio-Janeiro*, à l'extrémité méridionale; et une autre pour la baie de Tous les Saints, au milieu.

Les productions du Portugal ne forment pas la cinquantième partie des marchandises que l'on y envoie de l'Europe: ce sont des étoffes de laine de toute espèce, d'Angleterre, de France et de Hollande; des toiles et des dentelles de Hollande, de France et d'Angleterre; des soieries de France et d'Italie, etc. L'Espagne fournit l'huile, et le Portugal n'y importe guère que du vin et quelques fruits. L'Angleterre est maintenant la nation qui a le plus de part à ce commerce. Le rendez-vous des flottes portugaises au Brésil est, aux mois de mai et de juin, dans la baie de Tous les Saints, au nombre de cent voiles de gros vaisseaux, qui portent en Europe une cargaison peu inférieure en valeur aux trésors

des flottes et des galions espagnols. L'or seul, dont une grande partie est monnayée en Amérique, monte à près de 96 millions de francs; mais il y en a une portion qui vient des colonies d'Afrique, ainsi que l'ivoire et l'ébène.

Le portrait que les voyageurs nous ont tracé des Portugais en Amérique, est loin de leur être favorable. Ils sont en même temps plongés dans un luxe efféminé, et dans des vices qui semblent y être opposés. Ils unissent la débauche à la dévotion, ou, pour mieux dire, ils ne sont qu'hypocrites. Leur probité dans les affaires n'est pas très-connue; leur dissimulation excite plutôt la défiance. Leur paresse est un vice héréditaire, ainsi que l'orgueil. Ils ont trompé et persécuté mille fois les peuples qui les entourent, et sont habituellement sans pitié pour les esclaves qui les servent. Quoique sobres dans leurs repas, ils font de grandes dépenses pour la seule vanité : dans leurs festins le luxe se déploie jusqu'à l'extravagance. Mais les plaisirs d'une société libre et sans étiquette n'entrent point dans ces têtes gonflées de vent. Quand ils sortent, ils se mettent dans une espèce de hamac de coton, appelé *serpentine*, que des nègres portent sur leurs épaules, par le

moyen de bambous de 12 à 14 pieds de l
La plupart de ces hamacs sont bleus et or
de franges de la même couleur : ils ont
oreiller de velours, et au-dessus de la tête,
une espèce de ciel de lit avec des rideaux ;
sorte que la personne portée n'est vue qu
tant qu'il lui plaît. Elle peut se coucher
rester sur son séant en s'appuyant sur
oreiller. Quand elle veut être vue, elle tire l
rideaux, salue les connaissances qu'elle r
contre dans la rue. Les habitans du
mettent une sorte d'orgueil à se complimen
les uns les autres dans leurs hamacs, et ils y
font même d'assez longues conversations au
milieu de la rue. Les deux esclaves qui les
portent font alors usage de forts bâtons bien
faits, au haut bout desquels est une fourche
de fer et dont le bas est ferré ; ils les fixent
en terre, et y déposent leurs bambous,
jusqu'à ce que leurs maîtres aient terminé
leurs affaires ou leurs complimens.

Les anciens habitans du Brésil forment diverses nations plus ou moins barbares, qui ont à-peu-près toutes les mêmes mœurs. Les plus connues sont les *Tapuyas* et les *Tupicas*. En général, tous les sauvages du Brésil sont de la taille des Portugais, bien propor-

tionnés de corps, robustes et peu sujets aux maladies, excepté la petite-vérole, qui souvent fait de grands ravages parmi eux. Ils ont à peine une idée religieuse : leur langue manque même de mots pour exprimer le nom de Dieu et une autre existence. Cela ne les empêche pas d'avoir des devins, qui ont un grand pouvoir sur leurs esprits. Le mariage n'est pour eux qu'une société presque sans conséquence ; ils prennent plusieurs femmes, et les quittent avec autant de facilité qu'ils les ont prises. Cependant les hommes ne peuvent se marier sans avoir pris ou tué quelque ennemi de leur nation. Jusqu'à ce temps l'usage des liqueurs fortes leur est défendu.

Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais, que les Brasiliens ont commencé à se ceindre le milieu du corps ; auparavant ils allaient entièrement nus. Ils s'arrachent soigneusement avec des pincettes la barbe et tous les poils du corps. Dans l'enfance, ils ont l'usage de se percer la lèvre inférieure, et de porter dans le trou un petit os blanc comme l'ivoire. A l'âge viril ils y passent une pierre qui est souvent de la longueur du doigt. Quelques-uns s'en enchâssent jusque dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté

d'avoir le nez plat; et le premier soin des pères, à la naissance des enfans, est de leur rendre cet important service. La couleur noire dont ils se peignent tout le corps, à l'exception du visage, n'empêche pas qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres couches de diverses couleurs; mais leurs jambes et leurs cuisses conservent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque distance, l'air de culottes noires abattues sur leurs talons. Ils portent au cou des colliers d'os, d'une blancheur éclatante; et comme ils élèvent quantité de poulets, dont la race leur est venue d'Europe, ils en choisissent les plus blancs et leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge pour s'en parsemer le corps avec une gomme fort visqueuse. Dans leurs guerres et leurs fêtes solennelles, ils s'appliquent avec de la cire, sur les joues, de petites plumes d'un oiseau qu'ils nomment *tucan*. Pour les festins de chair humaine, qui sont leurs grandes réjouissances, ils se font des manches de plumes vertes, rouges et jaunes, entrelacées ou tissues avec tant d'art, qu'on les prendrait pour un velours de toutes les couleurs. Leurs massues, qui sont de ce bois dur et rouge, que nous nommons bois

de Brésil, sont aussi revêtues de ces plumes. Sur leurs épaules ils mettent des plumes d'autruche, qui, s'élevant en rond, forment une sorte de pavillon autour de leur tête. S'ils veulent danser, ils prennent des fruits de la grosseur des châtaignes, les creusent, les remplissent de petites pierres, et se les attachent aux jambes. Dans les mains ils ont des calebasses creuses, et remplies aussi de pierres, ou un bâton d'un pied de longueur.

A l'égard des femmes, leur parure n'est pas moins bizarre : elles se peignent de diverses couleurs, et se fendent les oreilles pour y porter divers ornemens. Comme elles vont nues, excepté à la ceinture, elles ne manquent jamais de se baigner dès qu'elles en trouvent l'occasion.

Les Brasiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines, l'*aipy* et le *manioc*. Ces plantes se cultivent, et n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre pour devenir hautes d'un demi-pied et de la grosseur du bras; nous en avons parlé ailleurs. Les Brasiliens boivent et mangent à des heures différentes, c'est-à-dire, qu'ils s'abstiennent de manger lorsqu'ils boivent, et de boire lorsqu'ils mangent. Quand ils

sont rassemblés pour manger quelques prisonniers, ils commencent par boire d'une liqueur faite avec du manioc que leur présentent les femmes, dans une coupe qui fait la ronde. Tout en buvant, ils dansent et s'animent mutuellement à ne pas manquer de courage contre les ennemis de la nation. Ce n'est jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition qu'ils se font la guerre. Ils ne pensent qu'à venger la mort de leurs parens ou de leurs amis, mangés par d'autres sauvages. La vengeance est une passion si vive dans tous ces peuples, que jamais ils ne se font aucun quartier. Il entre peu de formalités dans leurs guerres : ils n'ont ni rois, ni princes, et ne connaissent aucune distinction de rangs ; mais ils honorent leurs anciens et les consultent dans les affaires importantes. Chaque *aldée*, nom qu'ils donnent à 4 ou 5 cabanes, situées dans le même canton, a pour directeurs, plutôt que pour chefs, un certain nombre de ces anciens. Quand il s'agit de partir pour combattre, tous les hommes bien portans s'arment de la *tacape*, longue massue plate, de bois de Brésil ou d'ébène, d'arcs, de flèches, et se couvrent d'un grand bouclier de peau. Dans cet équipage et parés

de plumes, ils marchent au nombre de 5 à 6,000, formés de plusieurs aldées, avec quelques femmes chargées des provisions. Les généraux sont choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'ennemis. Tous se battent comme de vrais forcenés, sur-tout s'ils sont animés par quelque grande vengeance. Lorsque le combat a cessé, ils placent au milieu d'eux les prisonniers, liés et garrottés, et reprennent la route de leurs habitations. Les femmes, les vieillards, les enfans et ceux qui étaient restés, viennent au-devant des vainqueurs en chantant. Il faut alors que les prisonniers, suivant les anciens usages, chantent et disent aux femmes : *Voici la viande que vous aimez tant qui approche de vous.* Ceux qui n'auraient pas le courage de chanter cette chanson, passeraient pour des lâches et feraient mépriser leur nation.

On assure que la plupart des Brasiliens engraissent ces prisonniers avant de les conduire au festin général. Lorsque ce grand jour est venu, tous les habitans de l'aldée sont invités à la fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire et à danser; et non-seulement le prisonnier est au nombre des convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que

sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaîté. Après la danse, deux hommes robustes se saisissent de lui sans qu'il fasse de résistance, ou qu'il laisse voir la moindre frayeur. Ensuite celui qui doit lui donner la mort, s'avance paré de ses plus belles plumes et la tacape à la main. Il tient quelques discours au captif, et lui demande s'il n'a pas tué et mangé plusieurs de ses compagnons. L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, et défie même son bourreau. *Rends-moi la liberté*, lui dit-il, *et je te mange toi et les tiens. Eh bien !* réplique le bourreau, *nous te préviendrons. Je vais t'assommer, et tu seras mangé ce jour même :* le coup suit la menace. Des femmes apportent aussitôt de l'eau chaude pour laver le corps ; d'autres le coupent avec une extrême promptitude, et frottent les enfans de son sang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Il ne reste qu'à rôtir les pièces du corps et les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoyées : l'office des vieilles femmes, comme celui des vieillards, en mangeant ce détestable mets, est d'exhorter les jeunes gens à devenir bons guerriers, pour l'honneur de la nation et le plaisir d'assister souvent au même festin.

L'usage commun des Brasiliens est de conserver dans leurs villages des monceaux de têtes de morts ; et lorsqu'ils reçoivent la visite de quelqu'étranger, ils ne manquent point de lui donner ce spectacle, comme un trophée de leur valeur, et des avantages qu'ils ont remportés sur leurs ennemis. Ils gardent aussi fort soigneusement les plus gros os des cuisses et des bras, pour en faire diverses sortes de flûtes, et toutes les dents qu'ils attachent en forme de chapelets pour se les suspendre au cou. Ceux qui ont fait plusieurs prisonniers croyant leur gloire bien établie, se font inciser dès le même jour la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des jambes et d'autres parties du corps, pour éterniser la mémoire de leurs exploits.

Avec un goût si vif pour la chair humaine, les Brasiliens se bornent cependant à manger leurs ennemis, et dans leurs guerres même, ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains, et qu'ils tuent avec certaines formalités. Jamais ils ne touchent aux morts ; et l'étranger qui vient chez eux avec confiance est non-seulement en sûreté, mais il reçoit tous les services qu'on est en état de lui donner. Ainsi les peuples qui outragent le

plus ouvertement les lois de la nature, ont encore quelques traits de la morale universelle qui régit le monde : sans ce frein salutaire, le genre humain aurait depuis longtemps provoqué sa ruine entière.

Toute la férocité des Brasiliens contre leurs ennemis, n'empêche pas qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Cependant loin de séparer ceux qui veulent se battre, on leur laisse la liberté de se satisfaire; mais si l'un des combattans est blessé, ses parens font la même blessure à l'autre, ou le tuent s'il a tué son adversaire. La loi du talion est toujours observée à la rigueur.

Si l'on excepte quelques peuplades dont la férocité n'est pas différente de celle des bêtes, la plupart des Brasiliens reçoivent humainement les étrangers. On est même surpris de trouver dans leur traitement une ressemblance d'un village à l'autre, qui semble partir d'un fond de société. *Lery*, qui a voyagé long-temps parmi eux, observe que si l'on doit aller plus d'une fois au même village, il faut choisir le *moussacat*, c'est-à-dire, le père de famille chez lequel on veut loger constamment, parce que celui auquel on s'est d'abord adressé, s'offenserait beau-

coup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du voyageur qui se présente à sa porte, il le presse de s'asseoir dans un lit de coton, suspendu en l'air, où il le laisse quelque temps sans dire un mot : c'est pour se donner le temps d'assembler ses femmes, qui viennent s'accroupir à terre autour du lit, les deux mains sur les yeux. Bientôt elles laissent tomber des larmes de joie, et sans cesser de pleurer, elles adressent mille choses flatteuses à leur hôte : *Que tu es bon ! que tu as pris de peine à venir! que tu es beau! que nous t'avons d'obligations ! que tu nous fais de plaisir !* etc. Si l'étranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendrissement. Si l'on ne peut pleurer, il faut au moins jeter quelques soupirs. Après cette première salutation, le moussacat, qui s'est retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une flèche ou quelqu'autre ouvrage, comme s'il ignorait ce qui ce passe, revient vers le lit, demande à l'étranger comment il se porte et ce qui l'amène. Après cela il vous fait apporter tout ce qu'il présume qui peut vous être utile et qu'il possède. Lorsque l'on part, on leur fait quelque petit présent.

Les funérailles de ces peuples consistent moins en cérémonies qu'en pleurs et en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des morts. Ils les enterrent debout dans une fosse ronde de la forme d'un tonneau; les bras et les jambes pliés dans leurs jointures naturelles et liés avec le corps. Si c'est un chef de famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers et ses armes. Lorsque les habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois sans autre raison que de changer d'air, chaque famille met sur les fosses de ses morts les plus respectés, quelques pierres couvertes d'une grande herbe qui se nomme *pindo*, et qui se conserve long-temps sèche. Les sauvages n'approchent jamais de ces monumens sans pousser des cris.

Il est presque inutile d'observer que les mœurs que nous venons de tracer sont celles des peuples de l'intérieur des terres, qui ne connaissent les Portugais que pour les combattre. Ceux qui se sont liés avec les Européens, ont perdu de leur férocité, et sur-tout l'usage abominable de manger les prisonniers. Ceux qui sont devenus chrétiens, ont encore plus changé.

Dans la liste des peuples qui habitent le

Brésil, nous ne devons pas oublier les *Paulistes* ou *Mamelouks*. On les nomme *Paulistes*, parce qu'ils habitent la ville de Saint-Paul, qui est enfermée de tous côtés par des montagnes inaccessibles, et par la grande forêt de Pernacabiaba. C'est une espèce de république composée dans son origine de mauvais sujets, que la nécessité de se conserver a forcés de prendre une forme de gouvernement. Il s'y trouve des fugitifs de tous les ordres et de toutes les nations; des prêtres, des religieux, des soldats, des artisans, des Portugais, des Espagnols, des créoles, des métis, des *caribocts*, qui sont des Américains nés d'un Brasilien et d'une négresse, et des mulâtres. Elle ne consistait d'abord qu'en une centaine de familles. Elle s'est bien accrue depuis. Ce peuple prend la qualité de *libre*, et ne donne pas d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut annuel du quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fonds. C'est la tyrannie des gouverneurs qui a donné naissance à cette petite société. Elle est si jalouse de sa liberté, qu'elle ferme l'entrée de ses terres aux étrangers, s'ils ne se présentent dans l'intention de s'y établir. Alors on les assujétit à de longues

épreuves, autant pour s'assurer qu'ils ne sont pas des espions et des traîtres, que pour connaître à quoi ils peuvent être employés. Lorsqu'on se croit sûr de leurs dispositions, on leur fait faire de pénibles courses, dans lesquelles ils sont obligés d'enlever chacun deux Américains, qu'ils doivent amener pour l'esclavage, et qui sont employés au travail des mines et de l'agriculture. Si l'on ne soutient pas l'examen, ou si l'on est soupçonné de quelque perfidie, on est tué sans pitié. La permission de se retirer ne s'accorde pas aisément à ceux qui se lassent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils envoient payer le tribut, ils font déclarer que le devoir et la crainte n'y ont aucune part, et que leur unique motif est un ancien sentiment de respect pour le roi de Portugal. On les a nommés *Mameloucks*, sans doute pour exprimer leur ressemblance avec les brigands de l'Egypte à qui on donne ce nom.

Une contrée aussi vaste que celle désignée sous le nom de Brésil, doit jouir de plusieurs températures. Au nord, qui est presque situé sous l'équateur, le climat est chaud, orageux et malsain, sujet à de violentes pluies et à des vents variables, particuliè-

rement dans les mois de mars et septembre, où il y a des pluies si abondantes que le pays est inondé. Mais vers le sud, au-delà du tropique du capricorne, il n'y a pas de pays au monde qui jouisse d'un air plus pur et plus sain, rafraîchi d'un côté par les douces brises de l'Océan, et de l'autre par les vents frais des montagnes. A l'ouest, fort avant dans l'intérieur, il y a des montagnes d'où sortent plusieurs belles rivières qui tombent dans les grands fleuves des Amazones et de la Plata. D'autres traversent le pays de l'est à l'ouest, et tombent dans la mer Atlantique, après avoir amélioré les terres, qu'elles inondent tous les ans, et fait tourner les moulins à sucre des Portugais. Le sol en général est extrêmement fertile et produit du maïs, du coton, de l'anis, du sucre, et tout ce qui est nécessaire à la vie. Ses productions suffisaient autrefois à l'entretien de ses habitans; mais depuis la découverte des mines d'or et de diamans, qui y sont en abondance, les naturels se sont très-appliqués au travail qu'elles exigent, et à la plantation des cannes à sucre : l'agriculture a été négligée, et maintenant le Brésil dépend de l'Europe pour sa subsistance.

Les animaux sont ici à-peu-près les mêmes qu'au Mexique et au Pérou. Ce pays semble être la patrie des singes et des perroquets; on en voit d'une quantité d'espèces et en abondance dans les forêts. Les serpens y sont aussi tellement multipliés, qu'on en rencontre de tous côtés. Le plus terrible est le *boicininga* ou le serpent à sonnettes. Les fleuves nourrissent des lamentins et des crocodiles de toutes grandeurs.

Mais la principale production de ces contrées est l'arbre qui donne *le bois de Brésil.* On le nomme *araboutan* dans la langue du pays. Il est de la hauteur de nos chênes, et ne jette pas moins de branches. On en trouve de si gros que trois hommes auraient de la peine à les embrasser. Ses feuilles ressemblent à celles du buis. Il ne porte aucune sorte de fruit. Le bois en est rouge, et naturellement si sec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Il sert ordinairement à la teinture; mais son rouge n'est pas de la plus belle couleur. On s'en sert aussi dans la médecine, comme stomachique et astringent.

Lery rapporte une conversation intéressante qu'il eut au sujet de ce bois avec un Brasilien, et qui peint parfaitement le sens

naturel de ces barbares. « Etonnés, dit-il, de voir les Français et autres des pays lointains, prendre tant de peine pour venir chercher leur ataboutan, il y eut une fois un de leurs vieillards qui me fit cette question : Que veut dire que vous autres *Maïrs* et *Péros*, c'est-à-dire, Français et Portugais, venez de si loin chercher du bois pour vous chauffer? N'y en a-t-il point en votre terre? A quoi lui ayant répondu que oui, et en grande quantité, mais non pas de telle sorte que le leur, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait; mais, comme eux-mêmes en usaient pour teindre leurs cordons et plumages, les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture : il me répliqua : Mais vous en faut-il tant? Oui, lui dis-je, car y ayant tel marchand, en notre pays, qui a plus de frises et de draps rouges que vous n'en avez jamais vu par-deçà, un seul achetera tout l'araboutan dont plusieurs navires s'en retournent chargés. Ha! ha! dit mon sauvage, tu me contes merveilles. » Puis pensant bien à ce que je lui venais de dire, plus outre dit : Mais cet homme tant riche dont tu parles, ne meurt-il point? Si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. Sur quoi, comme

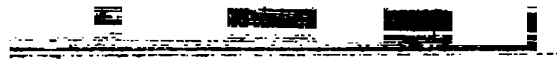
ils sont grands discoureurs, il me demanda derechef : Et quand donc il est mort, est tout le bien qu'il laisse? A ses enfi lui dis-je, s'il en a, et à défaut d'iceux, ses frères, sœurs ou plus prochains. Vraiment, dit alors mon vieillard, à cette heure connais-je que vous autres maïrs êtes de grands fous ; que vous faut-il tant travailler à passer la mer pour amasser des richesses à ceux qui survivent après vous, comme si la terre qui vous a nourris n'était pas suffisante pour aussi les nourrir? Nous avons des enfans et des parens, lesquels, comme tu vois, nous aimons ; mais, parce que nous sommes assurés qu'après notre mort la terre qui nous a nourris les nourrira, certes, nous nous reposons tranquillement sur cette espérance. »

LE PARAGUAY ET BUÉNOS-AYRES.

On donne le nom général de *Paraguay* à une grande étendue de pays bornée au nord par celui des Amazones; à l'est, par le Brésil; au sud, par la Patagonie, et à l'ouest, par le Pérou et le Chili. Buénos-Ayres en fait partie. Mais le Paraguay propre est dans l'intérieur des terres, et s'étend des deux côtés de la rivière qui porte le même nom.

Il s'en faut de beaucoup que tout ce vaste territoire soit soumis aux Espagnols et habité par eux : il y en a encore plusieurs parties qui leur sont inconnues, ainsi qu'aux autres peuples de l'Europe. Ce fut par la rivière de *la Plata* qu'on pénétra dans les terres. Cette rivière est la plus grande de toutes celles de l'Amérique Méridionale, après celle du *Maragnon* ou des *Amazones*. A son embouchure, elle a 60 lieues de large. Depuis là jusqu'à la ville de Buénos-Ayres, elle garde le même nom; elle prend ensuite celui de *Parana*. Le *Paraguay* et l'*Uruguay* viennent, après

Naturels du Paraguay.



un cours considérable, la grossir de leurs eaux, ainsi qu'une quantité d'autres rivières. Depuis le confluent du Paraguay et du Parana, il y a près de 200 lieues.

Les terres arrosées par la Plata furent découvertes par *Jean Diaz de Solis*, qui, étant parti d'Espagne en 1515, arriva sur les bords de ce fleuve, et prit possession des pays voisins, au nom de son roi. Vingt ans après, on bâtit *Buénos-Ayres* sur la côte méridionale du fleuve, à 70 lieues de son embouchure. Son nom lui vint de la salubrité du climat, qui est en effet le plus sain de toute l'Amérique Méridionale. Cette ville est assez grande, et peut-être considérée comme la plus commerçante de l'Amérique espagnole : on y compte jusqu'à 3000 Espagnols et autres habitans de race mêlée. Sa forme est longue et étroite ; ses rues sont droites, d'une largeur médiocre, mais bordées de trottoirs. Elle a une place spacieuse, entourée de superbes édifices et terminée par une petite rivière qui va se jeter dans la Plata, et au-delà de laquelle est un fort où réside le gouverneur. Buénos-Ayres est aujourd'hui le centre général de tout le commerce des provinces du Pérou, qui se fait avec des charrettes tirées par

des bœufs. Sa situation mérite d'être remarquée. Du côté du nord on découvre la Plata, dont la largeur s'étend à perte de vue ; les autres côtés offrent de vastes campagnes, toujours vertes, dont la fertilité procure une si grande abondance de bestiaux, qu'il n'y a pas de ville au monde où les viandes soient à meilleur marché et de meilleur goût. Le cuir des bestiaux est presque la seule chose que l'on paye : il n'y a pas plus de 40 ans que les campagnes voisines de Buénos-Ayres étaient remplies de bœufs et de chevaux sauvages, qui ne coûtaient que la peine de les prendre. Quoiqu'ils ne manquent pas aujourd'hui, cette grande abondance est diminuée depuis que les Espagnols et les Portugais les tuent pour en avoir les cuirs, qui font un des principaux commerces du pays. Le gibier n'y est pas moins abondant que la viande de boucherie ; dans certains endroits, les perdrix qui sont grosses comme nos poules, sont en si grande quantité, qu'on peut les tuer à coups de bâton. Il y a des oiseaux et des animaux de toute espèce, et sur-tout des tigres qui sont plus grands que dans aucune autre contrée de l'Amérique. Le terrain est fertile en toute sorte de fruits, et sur-tout en *durasno*, fruit très-dé-

licat, dont l'arbre, à-peu-près semblable au pêcher, donne deux récoltes par an. Cet arbre a tellement multiplié, que son bois sert au chauffage des habitans. L'hiver commence en juin : il pleut alors beaucoup, et le tonnerre et les éclairs y sont si forts, qu'il faut y être accoutumé pour ne pas s'en épouvanter. Les grandes chaleurs de l'été sont tempérées par un petit vent agréable qui se fait sentir dès huit heures du matin.

Remontons maintenant le Rio de la Plata, et ensuite Parana, pour parvenir jusqu'au point où le Paraguay se jette dans cette rivière. *Sébastien Cabot* fut le premier qui fit ce voyage, et qui découvrit, en 1526, la contrée nommée le *Paraguay*. Dix ans après, l'Espagne y envoya un gouverneur, et y fit bâtir l'*Assomption*, capitale de cette province. Le commerce de ce pays et les mœurs des habitans ressemblent à tout ce que nous trouvons dans les autres colonies espagnoles ; ainsi nous n'en dirons rien : mais nous ne pouvons passer de même sous silence ce gouvernement extraordinaire formé par les Jésuites, et qui a montré tout ce que peuvent sur les peuples les plus indisciplinables la douceur, une sage prévoyance et la religion réunies. Si ce

qu'on en rapporte est bien exact, cette institution est peut-être la seule chose vraiment méritoire qu'aient faite les Jésuites.

« Ces Pères, vers le milieu du 17ème. siècle, représentèrent à la cour d'Espagne que le peu de succès de leurs missions devait être attribué au scandale que l'immoralité des Espagnols ne cessait d'inspirer, et à la haine que leur insolence inspirait aux Indiens : ils insinuèrent que, sans cet obstacle, l'empire du christianisme serait, par leurs efforts, étendu dans les parties les plus inconnues de l'Amérique, et que tous ces pays pouvaient être amenés sous la domination de Sa Majesté Catholique, sans dépenses et sans effusion de sang. Cette remontrance eut du succès ; le théâtre où ils devaient agir fut tracé, et les Jésuites eurent liberté entière dans ce territoire ; il fut défendu aux gouverneurs des provinces adjacentes de les interrompre, et il leur fut enjoint de n'y laisser entrer aucun Espagnol sans la permission des Pères Jésuites. Ceux ci promirent, de leur côté, de payer une certaine capitation proportionnée au nombre de leurs prosélytes et aux moyens des peuplades. Ils commencèrent par rassembler environ 50 familles errantes, auxquelles ils persuadèrent

de s'établir, et ils formèrent une petite ville. Ce furent là les faibles fondemens sur lesquels ils élevèrent un édifice qui étonna le monde entier, et qui, en donnant un pouvoir immense à leur société, excita ensuite l'envie et la jalousie des nations. Car, après avoir jeté ces fondemens, ils travaillèrent avec tant de zèle et une politique si adroite, qu'ils adoucirent les nations les plus sauvages, fixèrent les plus errantes, et amenèrent sous leur gouvernement celles qui avaient si longtemps résisté aux armes des Espagnols et des Portugais. Ils gagnèrent des milliers de tribus à leur religion; et celles-ci en engagèrent bientôt d'autres à suivre leur exemple, en représentant la paix et la tranquillité dont ils jouissaient sous la direction des bons Pères. » (*Guthrie.*)

« Les missions du Paraguay, dit don d'Ulloa, juge oculaire et impartial, ne se bornent pas à la province de ce nom; elles s'étendent en partie sur les territoires de Santa-Cruz, de la Sierra, de Tucuman et de Buénos-Ayres. Les Jésuites commencèrent cette conquête spirituelle par les Guaranis, Américains, dont les uns habitent les bords des rivières d'Uruguay et de Parana, et les autres,

cent lieues plus haut, les terres qui sont au nord-ouest de Guayra. Les Portugais ne songeant qu'à l'avantage de leurs propres colonies, faisaient des courses continuelles sur ces peuples, enlevaient pour l'esclavage ceux qui tombaient entre leurs mains, et les employaient aux plantations; mais, pour mettre les nouveaux convertis à couvert de cette disgrace, on prit le parti de les transplanter, au nombre de plus de 12,000, dans les terres du Paraguay, et l'on y joignit à-peu-près le même nombre de ceux de Tapé, dans la seule vue de leur assurer à tous une vie plus sûre et plus tranquille : ce nombre continua de s'accroître.....

» Les missions du Paraguay sont environnées de peuples idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis, et les autres les menacent continuellement de leurs incursions... Plusieurs de ces peuples ne s'éloignent du christianisme que parce qu'ils redoutent le travail qui serait la suite de leur conversion....

» On doit comprendre que les missions du Paraguay occupent un pays considérable. En général, l'air y est fort humide et tempéré, froid néanmoins dans quelques parties. Le

terroir est fertile en toutes sortes de grains, de fruits et de légumes. On y cultive en particulier beaucoup de coton, et l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point de village qui n'en recueille plus de 2,000 arobes, dont les Américains fabriquent des toiles et des étoffes. On y plante beaucoup de tabac, des cannes de sucre, et une prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme *l'herbe du Paraguay*, et qui fait seule un objet de commerce d'autant plus grand, qu'elle ne croît que dans ce pays, d'où elle passe dans toutes les provinces du Pérou et du Chili. Ces marchandises sont envoyées à Santa-Fé et à Buénos Ayres, où les Jésuites ont un facteur particulier, dont l'office est de les vendre; car le peu d'intelligence des Américains les rend incapables de ce soin. Le commis emploie le produit de la vente en marchandises d'Europe, tant pour l'entretien des habitans que pour l'ornement des églises et les besoins des curés. Mais avant l'emploi de cet argent on lève le tribut que chaque village doit au roi. Les autres denrées que le terroir produit, et le bétail qu'on y élève, servent à la nourriture des habitans.

» A l'exemple des villes espagnoles, chaque

peuplade a son gouverneur, ses corrégidors et ses alcades. Les gouverneurs sont élus par les habitans mêmes et confirmés par les curés, qui se réservent ainsi le pouvoir de rejeter ceux dont les qualités ne conviennent pas à leurs fonctions. Les alcades sont nommés tous les ans par les corrégidors, qui veillent avec eux au maintien de la paix et du bon ordre. Mais comme ces magistrats, dont les lumières sont fort bornées, pourraient abuser de leur autorité, il leur est défendu d'infliger la moindre peine sans la participation du curé. Le châtiment est ordinairement la prison ou le jeûne. Si la faute est grave, la peine sera quelques coups de fouet; et c'est la plus grande parmi des gens qui ne commettent jamais d'assez grands crimes pour mériter une punition plus sévère. Les châtimens même sont toujours précédés d'une remontrance, qui dispose le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle; et ces ménagemens de douceur et d'affection mettent le curé à couvert de la haine et de la vengeance de celui qu'il fait punir. Aussi, loin d'être haïs de leurs Américains, ces Pères en sont si chéris et si respectés, que quand ils les feraient châtier sans raison, ces ames simples,

qui croient leurs directeurs incapables d'erreurs et d'injustice, s'imagineraient qu'ils l'ont mérité.

» Chaque peuplade a son arsenal particulier, où l'on renferme toutes les armes, qui servent dans les cas où la guerre est indispensable. Les armes sont des fusils, des épées et des baïonnettes. Tous les soirs des jours de fête on apprend à les manier par des exercices publics. Les hommes de chaque village sont divisés en plusieurs compagnies qui ont leurs officiers.

» Tous les villages ont des écoles pour apprendre à lire et à écrire; il y en a pour la danse et pour la musique, où l'on fait d'excellens élèves, parce qu'on n'y admet personne sans avoir consulté son inclination et ses talens. Ceux à qui l'on remarque du génie, apprennent la langue latine, et quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maison du curé, il y a divers ateliers de peintres, de sculpteurs, de doreurs, d'orfèvres, de serruriers, de charpentiers, de tisserands, d'horlogers et des autres professions nécessaires ou utiles. Les jeunes gens ont la liberté de choisir celle qui pique leur goût, et de s'y former par l'exemple et les leçons des maîtres.

Chaque village a son église grande et ornée. Les maisons, construites en pierres, en briques ou en bois, sont commodes, bien disposées et meublées proprement. Rien n'est négligé dans ces villages; il s'y trouve jusqu'à des fabriques de poudre à canon, dont une partie est réservée pour les temps de guerre, et l'autre employée aux feux d'artifices par lesquels on solennise toutes les fêtes ecclésiastiques et civiles. Chaque église a sa chapelle de musique, composée de voix et d'instrumens. Le service divin s'y célèbre avec la même pompe que dans les églises cathédrales, et l'on vante sur-tout celle des processions publiques. Tous les officiers civils et militaires y paraissent en habits de cérémonie; la milice y est en corps. Le reste du peuple porte des flambeaux, et tous marchent dans le plus grand ordre. Ces processions sont accompagnées de fort belles danses; il y a même des habits particuliers et fort riches pour les danseurs.

» Entre les édifices de chaque village, on voit une maison de force où les femmes de mauvaise vie sont renfermées. Elle sert en même temps de ce que les Espagnols nomment une *béaterie*, c'est-à-dire, une re-

traite dans l'absence des maris pour les femmes qui n'ont point de famille. On a pourvu singulièrement, non-seulement à l'entretien de cette maison, mais encore à la subsistance des vieillards, des orphelins et de ceux qui sont hors d'état de gagner leur vie. Tous les habitans sont obligés de travailler deux jours de la semaine, pour cultiver et semer en commun un espace de terre convenable; ce qui s'appelle *travail de la communauté.* Si le produit passe les besoins, on applique le surplus à l'ornement des églises, à l'habillement des vieillards, des orphelins et des impotens. Ainsi nul des habitans ne manque du nécessaire. Enfin, cette portion du monde est le séjour de la paix et du bonheur, et ces avantages sont dus à l'exactitude avec laquelle les lois y sont observées. Les Jésuites, curés de toutes les paroisses de cette nouvelle république, ont besoin d'exciter au travail les Guaranis, qui sont naturellement paresseux; et c'est par cette raison qu'ils prennent aussi soin de faire vendre les marchandises des fabriques et les denrées qui proviennent de la culture des champs. Au contraire, les Chiquitos sont laborieux et ménagers; ils pourvoient d'eux-mêmes à la

subsistance de leurs curés, en cultivant ensemble une plantation remplie de toutes sortes de grains et de fruits, qui suffit pour l'entretien de l'église et de son ministre.

» L'administration spirituelle des peuplades n'est pas moins extraordinaire que le gouvernement politique : chaque village n'a qu'un curé ; mais il est assisté d'un autre prêtre, ou même de deux, suivant le nombre des habitans. Ces deux ou trois prêtres, servis par six jeunes garçons qui font l'office de clercs à l'église, forment dans chaque village une espèce de petit collége, où toutes les heures d'exercice sont réglées comme dans les colléges des grandes villes. La plus pénible fonction des curés est de visiter en personne les plantations des Américains, pour les encourager au travail, sur-tout des Guaranis, qui abandonneraient la culture de la terre et se laisseraient manquer de tout, s'ils n'étaient excités avec une attention continuelle. Le curé n'assiste pas moins à la boucherie publique, pour la distribution des viandes, qui se fait par rations, à proportion du nombre de personnes dont chaque famille est composée. Il visite aussi les malades pour

leur donner les secours spirituels et les faire servir avec charité. Ces soins, qui l'occupent presque tout le jour, lui laissent peu de temps pour d'autres offices, dont son vicaire est chargé. C'est le vicaire, par exemple, qui chaque jour, à l'exception du jeudi et du samedi, fait le catéchisme dans l'église, aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, dont le nombre est si grand qu'il passe deux mille dans chaque village. Les dimanches tous les habitans, sans distinction d'âge, vont recevoir les mêmes instructions. »

Nous avons cru devoir rapporter ces détails pour donner une idée du plus singulier gouvernement qui ait jamais existé. Les Jésuites n'omirent rien pour s'assurer constamment de la soumission de leurs sujets, et mirent en usage tout ce qui était propre à en augmenter le nombre, de manière à former une société puissante et bien organisée. On dit que plus de 340,000 familles étaient, il y a quelques années, sous leur domination, vivant dans l'obéissance et dans une soumission qui approchait de l'adoration; et cependant ils avaient obtenu tout cela sans violence et sans contrainte. On ajoute que les Indiens, qu'ils avaient fait instruire dans

l'exercice militaire, et qu'ils avaient accoutumés à la plus exacte discipline, pouvaient former une armée de 60,000 combattans. Ce fut alors qu'on accusa les Jésuites d'orgueil, d'ambition et d'abus d'autorité, et peut-être n'était-ce pas tout-à-fait sans fondement; mais s'ils avaient intention de fonder un gouvernement où ils auraient été absolument les maîtres, ils n'en avaient pas moins pris des moyens doux, sages et conformes au caractère des peuples à qui ils donnaient des lois; et c'est ce qu'il faut louer. On reprochait aux Jésuites de souffrir que les Indiens baisassent le bas de la robe de ces Pères, et leur rendissent les plus grands honneurs. Dès que les Indiens se soumettaient avec plaisir à ces usages, c'est qu'ils étaient satisfaits de ceux à qui ils donnaient ces témoignages de respect. On ne peut objecter que la force les y contraignait; tous les gouvernemens européens n'avaient jamais manqué d'employer la force, et n'en avaient recueilli que la haine. Les Jésuites avaient donc su se faire aimer et respecter. Sans doute il est sage et même utile de détester jusqu'au souvenir de la fameuse société de ces prêtres en Europe; mais encore faut-il leur rendre jus-

tice quand ils l'ont mérité; et c'est au Paraguay qu'ils ont exercé les vertus que la religion exigeait d'eux.

Enfin, en 1757, une partie du territoire fut cédée par l'Espagne au Portugal, en échange de Santo-Sacramento, afin de faire de l'Uruguay la limite des possessions des deux royaumes. Les Jésuites alors firent connaître leur force, et refusèrent de se soumettre à cette division, ou de se laisser transférer d'un maître à un autre, comme des troupeaux de bestiaux, sans leur consentement. Ils osèrent même prendre les armes; mais il fut facile de les défaire, et, après un grand carnage, ils virent leur puissance passer en d'autres mains. Enfin, en 1767, on prit le parti de les chasser de l'Amérique; et ce fut ainsi que s'éteignit le célèbre gouvernement du Paraguay.

LE PAYS DES PATAGONS.

A l'extrémité méridionale de l'Amérique est un détroit qui sépare les Terres Magellaniques de la Terre de Feu ; il fut reconnu en 1520 par Magellan, qui lui donna son nom. Diverses nations habitent aux environs ; mais on remarque entre autres, sur la côte, dans la partie la plus méridionale et dans quelques îles qui la joignent, quelques peuplades que l'on nomme Patagons. Ces pays sont peu agréables, et le froid qui y règne n'a point favorisé les divers établissemens qu'on a voulu y faire.

Les Patagons ont en quelque sorte été pour nos navigateurs, comme *les bâtons flottans sur l'onde*. D'abord géants terribles, ils se sont insensiblement raccourcis, et sont devenus presque des hommes comme nous. Il est probable que les premiers navigateurs en les appercevant, dans l'éloignement, montés sur leurs chevaux et placés sur des côtes élevées, se sont plu à grandir la taille de ces sauvages,

Les Patagons.

peut-être pour justifier la crainte qu'ils leur avaient d'abord inspirée. En se familiarisant davantage avec eux, on a reconnu que leur taille était effectivement élevée, leurs formes bien prises et athlétiques, mais non pas gigantesques. Malheureusement en mettant de l'étoffe à leur corps, la nature a oublié leur esprit : en général, ils sont stupides, et mettent peu d'industrie dans ce qu'ils font ; mais ils sont doux et d'un bon caractère. Leurs demeures ne sont que de misérables cabanes couvertes de peaux de cheval ou de vigogne. Ils vivent de la chasse et de la pêche, et s'établissent où l'une et l'autre leur sont favorables. Le chien et le cheval sont leurs animaux favoris. Il faut qu'un Patagon soit bien pauvre pour qu'il n'ait pas deux chevaux à son service ; et quand il est descendu de dessus celui qu'il monte, son fidèle chien le garde en tenant la bride dans sa gueule jusqu'au moment où son maître vient la reprendre. Ces chevaux, quoique légers, sont maigres et paraissent de mauvaise mine.

Forcés de boire de l'eau saumache, parce que le pays n'a point d'eau douce, les Patagons n'en reçoivent aucune incommodité : l'habitude les a même amenés au point de leur

faire trouver mauvaise l'eau douce qu'on leur apporte. Contre l'ordinaire des autres sauvages, ils rejettent les liqueurs spiritueuses et n'en veulent point goûter.

Leurs armes ordinaires sont les flèches et la fronde. Leurs flèches, instrumens de guerre, de chasse et de chirurgie, leur servent tout à-la-fois à percer le gibier, à se défendre contre leurs ennemis et à se saigner lorsqu'ils sont malades. Leur fronde a une forme toute particulière, et qui ne se rencontre chez aucun autre peuple. Deux pierres rondes attachées l'une à l'autre par une corde de coton, composent cette fronde. Tantôt ils tiennent dans leur main une des pierres, et se servent de l'autre comme d'un casse-tête ; tantôt ils les lancent toutes les deux. Cette arme porte dans leurs mains un coup toujours sûr : on les a vus, à deux cents pas, frapper au front et mettre à mort un âne sauvage.

Ils adorent le soleil, la lune et les étoiles. La lune sur-tout a leur premier hommage ; le jour de son renouvellement est un jour de fête pour eux. Toutes les familles se réunissent en dansant autour de leurs cabanes ; ils se prosternent avec les plus grandes démonstrations de crainte et de douleur, aussitôt

qu'un nuage passe sur cet astre et le cache à leurs yeux. Leur chef, qu'on nomme *pachachoui*, et qui est ordinairement un vieillard d'une taille avantageuse, conduit la marche et danse à la tête de ses sujets, en agitant un cerceau garni de grelots et de sonnettes qu'ils ont reçus des Européens.

Les femmes sont chargées des détails du ménage. On les abandonne à elles-mêmes lorsqu'elles mettent au monde leurs enfans, et les parens ne reparaissent que lorsque le nouveau né leur a été envoyé emmaillotté dans une peau de mouton, et assujéti sur une planche.

Ils enveloppent soigneusement leurs morts dans une peau de cheval, les enterrent et les chargent de beaucoup de pierres, pour qu'ils ne puissent revenir et les effrayer. Il y a dans l'année des jours où l'on célèbre des fêtes en leur honneur, et où on les prie de ne point venir troubler le repos des vivans. Aussi sont-ils les meilleurs morts du monde : on ne les revoit jamais ! Que l'homme est ignorant et petit par-tout !

La principale partie du vêtement consiste en une peau de ganaque, de cheval ou de vigogne. Les femmes l'accommodent en for-

me de tunique fendue sur les côtés; le poil est en dedans; l'une des pièces tombe par-devant jusqu'aux genoux, l'autre pend sur les épaules comme un manteau; en sorte que dans un pays où le froid est très-vif, ces malheureux sont presqu'absolument nus. Hommes et femmes portent la tête découverte; leurs cheveux, durs et hérissés, semblent se refuser à toute espèce de parure.

LA TERRE-DE-FEU.

La Terre-de-Feu n'est séparée du continent américain que par le détroit de Magellan. Elle fut appelée *Tierra-del-Fuego*, ou Terre-de-Feu, par le fameux capitaine qui donna son nom à ce détroit, parce qu'il en vit sortir des flammes pendant la nuit, causées sans doute par le volcan qui est placé dans sa partie la plus méridionale, ou peut-être seulement par des feux qu'avaient allumés les habitans. C'est un Archipel ou amas de petites îles dans une étendue d'environ 130 lieues. En 1616, Jacques Lemaire, navigateur hollandais, trouva au midi un passage de la mer du Nord à celle du Sud, et il l'appela de son nom, détroit de Lemaire; il nomma la pointe méridionale de cette terre, *Cap de Horn*, du nom de la ville où il était né. Le sol de ces îles est une espèce de tourbe noire et grasse. L'air y est extrêmement froid, principalement sur les montagnes, qui semblent condamnées à une stérilité éternelle.

Les vallées ont une température plus douce ; on y découvre quelques arbres et des fontaines. On n'y voit que peu de légumes, encore moins de fruits, et absolument aucun quadrupède ; et, ce qui sur-tout devrait rendre un pays aussi froid presque inhabitable, très-peu de bois à brûler. Un vaste bassin, situé dans la partie occidentale de l'Archipel, est le seul abri que les vaisseaux puissent trouver dans ces parages. On ne devine pas pourquoi le capitaine Cook a nommé *Bassin du Diable* ce havre, où il s'est dérobé tant de fois à la fureur des vents.

Les hommes semblent avoir été créés exprès pour ces pays sauvages : ils sont d'un aspect aussi repoussant que celui de la terre qu'ils foulent. Gros, courts, et mal-faits, ils ajoutent encore à leur laideur naturelle par les ciselures et les peintures dont ils se couvrent toutes les parties du corps ; les uns sont absolument peints en rouge, d'autres le sont en noir, d'autres sont absolument bariolés comme un zèbre.

Les habitations annoncent, au premier coup d'œil, la grossièreté du génie de ceux qui les ont construites : quelques branches inclinées, attachées ensemble, et recouvertes

de peaux de veaux-marins, forment ces demeures. Les meubles y répondent : une vessie de poisson sert à mettre de l'eau, et un panier les provisions. Comme ils n'ont d'autres ressources que la chasse aux oiseaux et à la pêche sur les côtes, ajoutez-y un arc et des filets. L'arc, formé de plusieurs os de poissons unis ensemble, est extrêmement léger; les flèches, garnies de plumes, sont de bois durci au feu. Leurs filets, composés de petites bandes de cuir, sont fort grands et suspendus à un bâton. Les pirogues qui servent à la pêche sont faites d'écorce d'arbre et cousues avec beaucoup d'art. Le plus souvent elles sont conduites à la rame par toute la famille, qui exécute cette manœuvre avec une intelligence surprenante. Lorsque le vent est favorable, tous les manteaux des navigateurs, élevés sur des perches, servent de voiles, et sont, à la voix du chef, élevés ou baissés avec la plus grande précision.

Rien de plus indifférent que ces sauvages : ils n'éprouvent pas même l'étonnement de la nouveauté. En 1770, le capitaine Cook passait le principal détroit, qu'il nomma Canal de Noël; les insulaires ne conçurent aucun effroi à l'aspect de son vaisseau; ils montèrent

dans leurs pirogues, et vinrent à sa rencontre avec un silence et un air froid qui lui donnèrent quelques inquiétudes. Ils n'attendirent pas qu'on les invitât à monter à bord. Ils ne témoignèrent ni crainte ni surprise en visitant le vaisseau. Le bruit du canon ne les frappa que faiblement; ils ne demandèrent et ne prirent rien, burent avec indifférence des liqueurs qu'on leur présenta, et se retirèrent comme s'ils n'avaient rien vu que de fort ordinaire. Est-ce stupidité, insouciance? Eux seuls pourraient le dire.

Le vêtement commun aux hommes et aux femmes n'est ni utile ni agréable. Il consiste dans une peau de veau-marin attachée sur les épaules et autour des reins, le poil en dedans et sans aucun apprêt. Les femmes s'enveloppent la tête d'une espèce de réseau, et portent quelquefois un bonnet de plumes d'oie blanches. Leur cou est orné de colliers formés de petites coquilles; souvent on leur voit les mêmes ornemens aux oreilles et au nez. Elles ont devant elles un petit tablier de peau de veau-marin, et paraissent avoir de la pudeur.

Naturels du Chili.

LE CHILI.

Le Chili est une dépendance de la vice-royauté du Pérou, quoiqu'il ait ses gouverneurs particuliers. Selon quelques auteurs, le nom de *Chili* lui vient d'un terme qui signifie froid, et il est vrai que ce pays est traversé du nord au sud par les Andes ou les Cordilières, montagnes pleines de volcans, et néanmoins toujours couvertes de neige. Mais il paraît plus probable que cette contrée a reçu son nom de la rivière de *Chilé* ou *Chili*, qui la traverse de l'orient à l'occident. Il a au nord le Pérou, dont il est séparé par le désert d'*Atacama*, qui a 80 lieues de largeur ; à l'orient, le Tucuman, qui fait partie du Paraguay, et les *Pambas*, qui sont de vastes plaines désertes ; au sud, les terres Magellaniques, et à l'ouest la mer Pacifique.

Il y a peu de pays aussi bien favorisés de la nature : non-seulement on y recueille tous les fruits des tropiques, mais aussi toutes

les espèces de grains, qui y multiplient beaucoup, et dont on fait des exportations considérables. C'est sur-tout dans les vallées où l'air est assez chaud, que la terre est fertile. Les coteaux sont plantés de vignes qui donnent un vin excellent. On trouve par-tout quantité de fleurs, et d'herbes aromatiques et médicinales. Les campagnes sont pleines d'une infinité d'oiseaux, particulièrement de pigeons-ramiers, de tourterelles, de perdrix, de canards, de perroquets, de phénicoptères, dont les Indiens aiment beaucoup les longues plumes blanches et rouges qui servent d'ornemens à leurs têtes dans les jours de cérémonies. On y voit aussi beaucoup de bétail, sur-tout de vigognes ou gros moutons du Pérou, qui servent de bêtes de somme. La race des chevaux y est très-légère et fort belle. Ces animaux, apportés, comme la plupart des autres quadrupèdes, par les Européens, ont considérablement multiplié dans ces contrées. Les mines d'or et d'argent y sont presqu'aussi riches que dans le Pérou, et presque toutes les rivières roulent des parcelles du premier métal. Il y a aussi des mines de cuivre, de plomb, d'étain, de mercure, de soufre, de pierre d'aimant, et du char-

bon fossile. On y exploite des carrières de beau jaspe, et l'on y trouve beaucoup de bois propres à la teinture.

Malgré tous ces avantages de la nature, le pays est fort mal peuplé. Les naturels ne sont pas encore tout-à-fait soumis ni civilisés. Ils mènent une vie errante, et leur plus grand objet est de se priver du joug espagnol; un pareil état n'est guère favorable à la population. Le nombre des Espagnols n'est pas de plus de 20,000, et celui des Indiens, des nègres et mulâtres réunis, ne monte pas à trois fois autant.

Les habitans de la Conception, l'une des principales villes du Chili, sont Espagnols ou métis. Ils ont le teint fort blanc, et quelquefois même sont blonds. Les hommes sont bien faits, gros et robustes; on vante la beauté des femmes. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux de Lima et de Quito, dont nous parlerons. Au lieu de cape, ils portent ce qu'ils nomment des *ponchos*. C'est une pièce d'étoffe de la forme d'une couverture de lit, et de 2 ou 3 aunes de long sur 2 de large. Pour toute façon on fait, au milieu de la pièce, un trou à passer la tête. Le poncho pend des deux côtés, ainsi que par derrière et

par-devant. On le porte à cheval et à pied. Les femmes le prennent lorsqu'elles montent à cheval, exercice qui leur est aussi commun qu'aux hommes.

On nomme Guases, à la Conception, une espèce métive d'Espagnols et d'Américains, fort adroits dans le maniement des lacs et des lances. Rarement ils manquent leurs coups avec les lacs, à cheval même, en courant à toute bride. Un taureau furieux, tout autre animal, et l'homme le plus rusé, ne leur échappe jamais. Comme il faut que le licou serre la proie qu'ils veulent saisir, ils poussent vivement leur cheval pour le jeter, de sorte que l'animal se trouve pris, entraîné avec une vîtesse qui ne laisse pas distinguer les degrés de l'action. Dans leurs querelles particulières, ils se servent entre eux de ces lacs et d'une demi-lance avec tant d'habileté dans l'attaque et la défense, qu'après un long combat, ils se séparent souvent sans avoir pu s'enlacer, et sans autre mal que quelques coups de lance. La seule manière de se dérober au licou, si c'est en pleine campagne, c'est de s'étendre à terre tout de son long, aussitôt qu'on le leur voit prendre à la main, et de s'y blotir, pour ne pas donner

de prise. On se garantit aussi, en se collant contre un mur ou contre un arbre. Leurs licous ou lacs sont de cuir de bœuf coupé autour de la peau. Ils tordent cette courroie, ils la rendent souple à force de la graisser, et l'allongent, en la tirant, jusqu'à ne lui laisser qu'un demi-doigt d'épaisseur. Elle ne laisse pas d'être si forte qu'un taureau ne la peut rompre, et qu'elle résiste plus qu'une grosse corde de chanvre.

Le climat de la Conception diffère peu du climat commun de l'Europe. Le canton est arrosé par diverses rivières, dont les plus considérables sont l'Arauco et le Biobio. Cette dernière est fort profonde, et sa largeur, une lieue au-dessus de son embouchure, est d'environ 3 quarts de lieue. Cette juridiction contient des plaines fort étendues; car les montagnes étant fort loin à l'orient, tout l'espace qui est entre elles et les côtes maritimes, forme un terrain fort uni. La conformité du climat avec celui d'Espagne en produit une parfaite dans les fruits, avec la seule différence que ce pays l'emporte pour l'abondance. Il faut, en passant, remarquer que les saisons sont précisément le contraire de celles d'Espagne, c'est-à-dire que l'hiver

d'Espagne est l'été du Chili, et que l'automne d'un pays est le printemps de l'autre. L'abondance est telle, qu'on prend pour une mauvaise année celle où les grains ne rendent pas 100 pour un. On y fait des vins rouges plus estimés que ceux du Pérou, et les muscats y surpassent les meilleurs vins d'Espagne pour l'odeur et le goût. Enfin, pour comprendre à quel point les denrées abondent dans le pays, il suffit de savoir qu'un bœuf, le mieux engraissé, ne s'y vend que 4 piastres. Malheureusement les hommes manquent, et le commerce, en conséquence, y est si médiocre, qu'un seul vaisseau suffit ordinairement pour la traite. Les Espagnols, habiles à détruire, ne savent rien faire naître ; tout languit entre leurs mains, et ce qui ferait la richesse des autres nations, soutient à peine leur pauvreté.

Cette vaste région du Chili a pour capitale *San-Jago*. Les rues de cette ville sont larges, tirées au cordeau, et forment des carrés égaux. La grande place a une magnifique fontaine. Une rivière, qui arrose les murs au nord, fournit par des aqueducs une grande quantité d'eau à la ville, et répand la fraîcheur et la fécondité dans les jardins dont elle est

remplie. On fait monter le nombre des habitans à 4000 familles, la moitié d'Espagnols, et le reste d'Américains ou de races mêlées. C'est le siége de l'audience royale.

Le commerce de San-Jago et des autres parties du Chili avec les peuples idolâtres de la frontière, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, des mors de brides, des éperons, des couteaux, du vin, et diverses sortes de merceries. Ces peuples qui habitent un pays riche en or, et qui n'en font aucun usage, lui préfèrent un morceau de fer. Ils donnent aux Espagnols des vaches, des chevaux, de jeunes filles et des garçons, que leurs propres pères troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Cette traite est abandonnée aux Guases. Ils vont dans le pays, et s'adressent directement aux chefs de famille, car elles ne sont point gouvernées par des caciques ou par des curacas, comme l'étaient autrefois les Péruviens. Toute la forme du gouvernement consiste à respecter les anciens. Le Guase étale au chef de famille ce qu'il a de plus séduisant, et ne manque point de lui présenter une petite quantité de vin. Si le traité se conclut, l'Américain publie dans tout le village que cet Espagnol est ami de la nation, et

qu'on peut se fier à lui. Le Guase parcourt toutes les cabanes. Il convient du prix de chaque marchandise, et livre sans difficulté celle qu'on achète. Ensuite il se retire dans la première habitation où il est venu, en avertissant à son passage qu'il se dispose à partir. Rien n'est plus admirable que l'empressement avec lequel chacun court à l'habitation qu'il a choisie, pour lui délivrer fidèlement le prix dont il est convenu. Il rassemble ses effets, il part, et le chef de la famille le fait accompagner jusqu'à la frontière par quelques habitans, qui l'aident à mener les chevaux, les bœufs et les vaches qu'il a reçus en échange.

Les peuples les plus intraitables et que les Espagnols n'ont jamais pu soumettre, sont des habitans d'Arauco et de Tucapel, ceux qui habitent au sud, sur la rivière de Biobio, et ceux qui s'étendent vers les Cordilières. Le pays est si vaste, que lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions et s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là, se fortifiant par leur jonction avec d'autres Américains, ils reviennent au pays qu'ils habitent. Qu'un seul crie parmi les autres qu'il faut prendre les armes, les

hostilités commencent aussitôt. Leur manière de déclarer la guerre, est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux sur la foi des conventions. Quelquefois ils font avertir d'autres nations à qui les Espagnols ne sont pas moins odieux. C'est ce qu'ils appellent *faire courir la flèche*, parce qu'ils font passer l'avis, d'une habitation à l'autre, avec autant de vîtesse que de secret. La nuit de l'invasion est marquée sans qu'il en transpire jamais rien. Cette fidélité, et le peu de préparatifs dont ils ont besoin pour leurs armemens, rendent leurs desseins impénétrables jusqu'au moment de l'exécution. Leur convocation faite, ils élisent entre eux un chef de guerre, auquel ils donnent le nom de *toqui;* et dans les premières heures de la nuit fixée, lorsque les Espagnols ne s'attendent à rien moins qu'à être attaqués, des Américains qui vivent parmi eux, les surprennent et les tuent. Ensuite ils se dispersent de divers côtés, égorgent tous ceux qu'ils rencontrent, et se réunissent, après ces horribles exécutions, en corps d'armée considérable.

Ces peuples ne commencent jamais de guerre qui ne dure plusieurs années. Dans la paix, leurs plus grandes occupations con-

sistent à semer quelques champs, à fabriquer des *ponchos* pour leur habillement. Ils laissent même ordinairement ce travail à leurs femmes. Pour eux, insoucians et oisifs, ils passent le temps à boire d'une espèce de cidre, composé de pommes qu'ils ont en abondance dans leurs terres. Leurs cabanes sont si légères, qu'un jour ou deux suffisent pour les bâtir. Leurs mets demandent peu de préparation : ce sont des racines et de la farine de maïs ou de quelqu'autre grain. Ainsi faisant la guerre avec aussi peu de frais que de risques, ils la regardent comme un amusement.

Quoique dans leurs guerres ces peuples ne fassent quartier à personne, sur-tout aux Espagnols, ils ne laissent pas d'épargner les femmes blanches; ils les enlèvent et les conduisent dans leurs terres, où ils vivent avec elles. De là, vient cette multitude d'Américains blancs et blonds qu'on prendrait pour des enfans d'Européens nés au Chili.

Ces mêmes peuples, qui ont toujours refusé de se soumettre aux Espagnols, accordent cependant l'entrée de leur pays aux missionnaires. Ils les écoutent volontiers, et se

font même baptiser, pour peu qu'on les en presse. Ils regardent cela comme un petit plaisir qu'ils font aux missionnaires, et la cérémonie ne leur paraît pas assez difficile pour s'y refuser, sur-tout quand elle est suivie du petit verre d'eau-de-vie. Pour ce dernier point, ils se feraient baptiser quatre fois plutôt qu'une : mais cela ne les empêche pas de se conduire à leur ordinaire, et de vivre, comme auparavant, à-peu-près sans religion.

LE PÉROU.

Le Pérou s'étend le long des côtes de la mer du Sud, jusqu'aux Cordilières, qui le bornent à l'est ; au nord, il a le royaume de Quito, qui dépend de la Nouvelle-Grenade ; et au sud, le Chili.

Quoique sous la zône torride, l'air n'y est pas extrêmement chaud, à cause des vents qui viennent de la mer ; il est même très-froid dans les montagnes où il pleut souvent, et dont les sommets sont couverts de neige. D'ailleurs, la température varie suivant la position de la contrée. On nomme *vallées* au Pérou, le long espace qui borde la mer du sud entre Tumbez et Lima jusqu'aux Cordilières ; et jamais il ne pleut dans ces vallées ; jamais on n'y voit d'orage. Les habitans qui n'ont point voyagé, ni dans les montagnes, ni à Guyaquil, ni au Chili, ignorent ce que c'est que le tonnerre et les éclairs ; et leur frayeur est égale à leur étonnement, la première fois qu'ils entendent l'un et qu'ils

Habitans du Pérou.

voyent les autres. Cependant le ciel de Lima est volontiers couvert de nuées, et les douces et bienfaisantes rosées qui en descendent tiennent lieu des pluies, et couvrent la terre de vigoureux végétaux. Les ruisseaux et les rivières y sont, en outre, en grand nombre.

Les tremblemens de terre sont fréquens et considérables au Pérou. C'est l'effet des volcans souterrains, ou de ceux qui se sont déjà fait des issues. L'expérience a démontré qu'on rencontre à chaque pas dans ce pays du salpêtre, du soufre, du vitriol, du sel et d'autres phlogistiques, toutes matières qui semblent alimenter les volcans. Lima et quelques autres villes ont été renversées plusieurs fois par les tremblemens de terre. Les secousses sont subites et se suivent ordinairement de près, avec un si furieux ébranlement, qu'il inspire la terreur aux ames les plus fortes. « Quelqu'inopinés, dit don d'Ulloa, que soient les tremblemens du Pérou, leur approche ne laisse pas d'être annoncée par quelques avant-coureurs. Un peu auparavant, c'est-à-dire, une minute avant les secousses, on entend dans les concavités de la terre, un bruit sourd qui ne s'arrête pas où il se forme, mais qui se répand en divers endroits. Les

chiens sont toujours les premiers qui pressentent un tremblement de terre. Ils aboient, ou plutôt ils poussent des hurlemens fort lugubres. Les bêtes de charge et les autres animaux qui marchent dans les rues, s'arrêtent tout court; et par un instinct naturel, ils écartent les jambes pour ne pas tomber. Mais rien n'approche de l'effroi des habitans. Au premier indice, ils quittent leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, et courent vers les grandes rues, pour y chercher une sûreté qu'ils ne trouvent point sous leurs toits. Leur précipitation est extrême. Ils sortent dans l'état où ils se trouvent et sans y faire réflexion. Si c'est la nuit, pendant qu'ils étaient à reposer, ils sortent nus, ils ne se couvrent pas même d'une robe; et si dans une consternation si générale, ce spectacle pouvait être regardé de sang-froid, tant de figures singulières feraient une scène fort comique. Qu'on se représente avec cela les cris des enfans, les lamentations des femmes, qui invoquent toutes les puissances du ciel, celles même des hommes, et les hurlemens des chiens qui continuent! c'est une épouvantable confusion, qui dure plus long-temps que les secousses, parce que l'expérience

ayant appris qu'elles peuvent se réitérer, et que les malheurs, qui ne sont point arrivés dès les premières, sont souvent causés par celles qui les suivent, personne n'a la hardiesse de se retirer chez soi. »

Les vallées du Pérou produisent du froment, beaucoup de maïs, de cannes à sucre, du coton, une plante appelée *coca* ou *cuca*, qui est le bétel des Orientaux, dont la feuille, mise dans la bouche, nourrit et garantit, pour quelques momens, de la faim et de la soif. La partie septentrionale donne du vin en grande abondance. Il y a beaucoup de gibier et de volatiles ; les forêts sont pleines de perroquets et de singes. On y voit aussi quelques lions.

Avant l'arrivée des Européens, le *lama* était la seule bête de somme connue dans ces contrées. Cet animal a la tête petite, et tenant de la forme de celles du cheval et de la brebis en même temps. Sa grandeur est celle d'un cerf, et son corps a quelque chose du chameau et de la brebis. Sa laine est longue, légère, luisante, et sert à faire un drap qui approche assez du camelot. Sa chair est assez bonne, mais plus sèche que celle de nos brebis. Il supporte des fatigues incroyables,

dont elle a besoin. Au contraire, on appelle *pauvres* celles qui, loin de l'être, produisent des bestiaux, des grains et des fruits en abondance, jouissent d'un climat doux, où l'on trouve, en un mot, toutes les commodités de la vie, qui n'ont point de mines, ou dans lesquelles d'invincibles difficultés ne permettent point de les découvrir. Cependant ces provinces, qu'on honore du nom de *riches*, ne sont proprement que des lieux d'entrepôt. L'or et l'argent qu'on tire de leur sein, n'en sortent que pour passer dans d'autres lieux. On se hâte de les emporter fort loin, et le pays dont ils sont la production, est celui dans lequel ils font moins de séjour. »

M. *Frezier* assure que les mines d'argent les plus riches du Pérou sont à présent celles d'Oruro, petite ville à 80 lieues d'Arica ; que celles de Lipes et du Potosi ont beaucoup diminué ; que les mines d'or sont rares dans la partie méridionale du Pérou ; qu'il ne s'en trouve que dans la province de *Guanuco*, du côté de Lima, dans celle de Chicas, où est la ville de Tarija, et proche de la Paz, à *Chuquiago* ou *Chuquiaguillo*, mot péruvien qui signifie *maison* ou *grange d'or*; qu'effectivement ce dernier canton a des la-

roirs très-abondans, où l'on a trouvé des *papitas* ou grains d'or vierge d'une prodigieuse grosseur, deux entr'autres, dont l'un pesoit 64 marcs et quelques onces, et l'autre 45 marcs, de trois aloi différens, ce qui est remarquable dans une même masse.

Pour séparer l'or et l'argent de la pierre minérale, après les avoir tirés de la mine, on emploie des moulins appelés *trapiches*, à-peu-près faits comme ceux dont on se sert pour écraser des pommes. Ils sont composés d'une auge ou d'une grande pierre ronde de 5 à 6 pieds de diamètre, creusée d'un canal circulaire profond de 18 pouces. Cette pierre est percée dans le milieu pour y passer l'axe prolongé d'une roue horizontale, posée au-dessus, et bordée de demi-godets, contre lesquels l'eau vient frapper pour la faire tourner. On fait ainsi rouler dans le canal circulaire, une meule posée de champ, qui répond à l'axe de la grande roue. Cette meule a environ 3 pieds de diamètre et 1 d'épaisseur. Elle est traversée dans son centre par un axe assemblé dans le grand arbre, qui, la faisant tourner verticalement, écrase la pierre ou minerai qu'on a tiré de la mine. Lorsque ces pierres ou minerais sont écrasés, on y jette du vif-argent,

qui s'attache à l'or que la meule a séparé. Dans le même temps, l'auge circulaire reçoit un filet d'eau conduite avec rapidité, par un petit canal, pour délayer la terre qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès. L'or, incorporé avec le mercure, tombe au fond, où il demeure retenu par sa pesanteur. On moud par jour un demi-caxon, c'est-à-dire 25 quintaux de minerai; et lorsqu'on a cessé de moudre, on ramasse cette pâte d'or et de mercure qui se trouve au fond, dans l'endroit le plus creux de l'auge : on le met dans un nouet de toile, pour en exprimer le mercure autant qu'on le peut. On le fait ensuite chauffer, pour faire évaporer ce qui en reste. Les mines d'or du Pérou, comme celles de tous les autres métaux, appartiennent à celui qui les découvre le premier, après cependant qu'on a marqué la part qui revient au roi, et qui est vendue à son profit. Les veines des mines, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords; et lorsqu'il arrive que deux veines se coupent, l'endroit où elles sont confondues est toujours très-riche. On remarque aussi que celles qui courent du nord au sud, le sont plus que toutes les autres.

Outre les mines d'or et d'argent, l'audience de Quito en a de divers autres métaux, et n'est pas moins abondante en carrières de pierres. Dans la partie méridionale, on trouve des mines de mercure. Suivant des marques sensibles observées par des personnes intelligentes, on ne doute point que le territoire de la ville de Cuença ne contienne des mines de fer. Le Pérou offre plusieurs autres productions du règne minéral, que les Espagnols négligent parce qu'ils sont trop paresseux pour faire valoir tout ce qu'ils ont entre les mains, et qu'ils sont dans la funeste persuasion que l'or et l'argent sont les premières richesses, quoiqu'ils n'en soient en effet que les véhicules. Si une nation industrieuse et active possédait le Pérou, il prendrait bientôt une autre face, et serait compté au nombre des nations les plus opulentes, tandis qu'il n'est regardé que comme un entrepôt de commerce qui n'a que ses mines pour y attirer les Européens.

Jetons maintenant un regard sur les fameuses montagnes qui traversent l'Amérique. La principale chaîne appelée *Cordillères*, part de la Terre Magellanique, court par les contrées du Chili, de Buenos-Ayres, du

Pérou et de Quito, jusqu'à l'isthme de Panama, où elle se resserre pour le traverser, et recommence ensuite à s'élargir et à s'étendre par les provinces de Nicaragua, de Guatimala, de Costa-Ricca, de San-Miguel, de Mexique, de Guyaca et de Puébla, poussant une infinité de rameaux, comme pour unir les parties méridionales du continent d'Amérique avec les septentrionales. L'air est plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride à proportion que les montagnes sont plus ou moins élevées. On distingue celles qui le sont le plus, par le nom de *paramos*, qui signifie bruyères. Dans quelques-unes, le froid est si aigu, qu'il les rend inhabitables, et qu'on n'y voit même ni plantes ni bêtes. Plusieurs élèvent leur sommet au-dessus de toutes les autres, et dans leur prodigieuse étendue, elles sont couvertes de neige jusqu'à la cime. Les points les plus hauts de ces montagnes sont le *Pichincha*, le *Corazon* et le *Cotopasci*. Le sommet de cette dernière montagne est élevé au-dessus de la mer de 3126 toises, qui font un peu plus d'une lieue marine : on pourrait nommer beaucoup d'autres montagnes d'une hauteur à-peu-près égale à celle de Cotopasci. Cette dernière est crevée

par un volcan terrible ; plusieurs autres le sont aussi.

Les phénomènes sont si fréquens sur la plupart des paramos, qu'ils causent autant d'effroi que de surprise à ceux qui n'y portent pas l'œil philosophique. Don d'Ulloa donne la description du premier qu'il observa. Il était sur la montagne de *Pamba-Marcu*. « Un matin, au point du jour, dit-il, les rayons du soleil venant dissiper un nuage fort épais, dont toute cette montagne était enveloppée, et ne laissant que de légères vapeurs que la vue ne pouvait discerner, nous apperçûmes du côté opposé, au lever du soleil, à 9 ou 10 toises de nous, une sorte de miroir, où la figure de chacun de nous était représentée, et dont l'extrémité supérieure était entourée de trois arcs-en-ciel. Ils avaient tous trois un même centre, et les couleurs extérieures de l'un tombaient aux couleurs intérieures du suivant. Hors des trois, on en voyait un quatrième à quelque distance, mais de couleur blanchâtre. Tous les quatre étaient perpendiculaires à l'horizon. Nous étions six ou sept personnes ensemble : lorsqu'un de nous allait d'un côté ou de l'autre, le phénomène le suivait sans se déranger, c'est-à-dire

exactement dans la même disposition; et ce qui surprit encore plus, chacun le voyait pour soi, et ne l'appercevait pas pour les autres. La grandeur du diamètre des arcs variait successivement, à mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon. En même temps les couleurs disparaissaient, et l'image de chaque corps diminuant par degrés, le phénomène ne fut pas long-temps à s'évanouir. »

On remarque souvent dans les mêmes montagnes, des arcs formés par la clarté de la lune. L'air de cette atmosphère et les exhalaisons du terroir paraissent plus propres que dans aucun autre lieu à changer en flammes les vapeurs qui s'y élèvent. Aussi ces phénomènes y sont-ils plus communs, plus grands et plus durables qu'ailleurs. Un de ces feux, singulier par sa grandeur, parut à Quito, pendant le séjour de la *Condamine* et *Bouguer* dans cette ville. Sur les neuf heures du soir, il s'éleva, sur le mont Pichincha, un globe de feu si grand et si lumineux, qu'il éclaira toute la partie de la ville du même côté. Ce globe était exactement rond. Sa direction, qui fut de l'ouest au sud, sembla marquer qu'il s'était formé derrière le Pichincha, de la croupe duquel il avait paru s'élever. Vers la moitié

de sa course visible, il perdit beaucoup de son éclat, et cette diminution de lumière continua par degrés. Aux environs de *Condoroma*, dans la province de *Canches*, on éprouve, dans les temps de tempêtes, de tonnerre et d'éclairs, des piqûres aux mains, au visage et par-tout ailleurs, sans rien appercevoir; on les appelle mouches; mais on doit attribuer ces piqûres à l'air électrisé, car on ne les ressent plus aussitôt que la tempête a cessé.

C'est principalement dans le Pérou que la férocité espagnole s'est exercée; elle effraye l'imagination; et pour comble d'horreur, des ministres de la religion cachés derrière ces bourreaux, bénissaient les crimes à mesure qu'ils étaient commis. Il serait difficile de dire quelque chose de certain sur l'origine des Péruviens. Ils regardaient *Manco-Capac* comme leur législateur, c'est-à-dire, comme celui qui leur avait fait quitter l'état sauvage pour celui de société. Ce fut lui qui leur enseigna le culte du Soleil. Le plus beau temple de cet astre était à Cusco; ses richesses éblouirent les Espagnols, et son architecture leur donna une idée avantageuse des arts du Pérou. Ils n'offraient sur les autels du Soleil

abondance que dans celui où les Espagnols
trouvaient. Ces paroles ne furent pas pe
dues. Trois chercheurs de fortune, *Pizarr*
bâtard d'un gentilhomme, un négociant a
pelé *Almagro*, et un prêtre, se réunire
pour tenter la conquête de ce riche pays do
ils ne savaient même pas le nom. Almag
avança quelques fonds, le prêtre promit s
intrigues ; et Pizarre, qui n'avait que s
courage, fut le Jason de l'aventure. Sa pr
mière course fut peu heureuse : il n'abor
que dans une île déserte et stérile, où la fa
moissonna en peu de jours une partie de s
compagnons. Ce mauvais succès ne le déco
ragea point. Il demanda des secours au go
verneur de Panama, qui lui en envoya, m
plutôt dans l'intention de faire manquer s
projet, que dans la vue de le seconder, pu
qu'il donna ordre à l'officier des deux va
seaux qu'il envoyait, de ramener tous ce
qui paraîtraient vouloir retourner au ch
lieu de l'établissement. Cet ordre fut rig
reusement exécuté. Pizarre se plaça sur
tillac, et déclara qu'il ne voulait garder q
des amis capables de le suivre au fond
Pérou. Douze hommes seulement se rangère
à ses côtés ; les autres s'embarquèrent po

cendait de la forteresse avec une lance ornée de fleurs, de plumes et d'anneaux d'or; il trouvait sur la place quatre autres courriers, qui, frappant l'air de leurs lances, affectaient de chasser devant eux toutes les maladies jusqu'aux quatre principales portes de la ville; là ils piquaient leurs lances en terre, et défendaient, au nom du Soleil, à tous les maux qui affligent l'humanité, de passer ces bornes. A la nuit, ces courriers armés de torches de paille faisaient le tour de la ville, et chassaient les maux de la nuit comme ils avaient chassé ceux du jour.

Les filles du Soleil, qui étaient les princesses du sang des Incas, célébraient toutes ces fêtes dans l'intérieur d'un temple où elles étaient enfermées dès leur plus tendre enfance. L'accès de leur palais était interdit à tous les Péruviens; l'Inca seul pouvait y entrer sans offenser le Soleil, et les jeunes princesses ne pouvaient briser leurs liens qu'en prenant ceux du mariage. Ces mariages avaient lieu tous les ans, dans une assemblée publique présidée par le roi. Tous les garçons et les jeunes filles, âgés de dix-huit à vingt ans, paraissaient dans cette assemblée, vêtus de longs habits blancs et placés sur deux files; l'Inca

les appelait les uns après les autres, et priait le Soleil, en les unissant, de veiller éternellement sur leur bonheur. Le lendemain les Incas, gouverneurs des provinces, répétaient les mêmes cérémonies dans chaque ville. Après cette bénédiction, les époux se retiraient dans une maison que leur donnaient leurs parens. Chez eux, la parenté n'était point un obstacle au mariage ; il ne s'arrêtait qu'entre frère et sœur : mais les princes étaient exempts de cette loi, et devaient même épouser leurs sœurs de préférence. Les veuves se remariaient rarement, et ne le pouvaient qu'avec un homme veuf : si elles avaient des enfans, le mariage leur était interdit.

Si ce que l'on raconte de l'éducation que les Péruviens donnaient à leurs enfans est vrai, on serait tenté de croire qu'ils mettaient un grand prix à cette première institution de l'homme. Tout tendait à rendre l'enfant libre des autres pour ses besoins, et à trouver en lui toutes ses ressources. Jamais une mère, dit-on, ne portait son nourrisson, quelque jeune qu'il fût, dans ses bras ; elle se penchait plutôt sur lui que de le porter à son sein quand il fallait l'allaiter. Chaque jour, il était baigné dans l'eau froide. Dès qu'il pouvait se

traîner, c'était lui qui devait venir trouver sa mère. A deux ans, on lui donnait un nom; c'était une fête d'amis et de parens. Le père lui coupait un cheveu avec une pierre tranchante, et le prêtre indiquait le nom qu'il porterait. On faisait subir aux jeunes gens de seize ans différentes épreuves, comme de fabriquer leurs armes, leurs chaussures, sans aucun secours étranger; de jeûner, de courir, et de ne point sourciller lorsqu'on feignait de leur asséner des coups de massue. S'ils avaient rempli toutes les conditions requises, ils entraient dans la garde du roi, jusqu'à ce que leurs pères, en mourant, leur laissassent les gouvernemens qu'ils occupaient; car cette éducation, comme l'on voit, n'était que pour les nobles.

Chaque Péruvien avait une pièce de terre proportionnée au nombre de ses enfans. Les terres des impotens, des veuves et des orphelins, étaient travaillées les premières par tous les citoyens.

Tel était le Pérou, lorsqu'un aventurier, nommé *Pizarre*, le découvrit. L'indiscrétion d'un jeune cacique de la Castille d'Or avança cette découverte, en disant qu'il connaissait un pays où l'or était encore en plus grande

par le commandement de la sacrée majesté de l'empereur son souverain seigneur, avec l'autorité du pape de Rome, vicaire du Sauveur J. C., lequel lui avoit donné ces pays-là, jadis inconnus, à la charge d'y envoyer des personnes dignes et de savoir, pour y prêcher et publier son saint Nom, et en chasser les fausses et damnables erreurs. Et tout en parlant ainsi, il lui montroit son bréviaire, disant que c'étoit-là la loi de Dieu, et que c'étoit de ce Dieu-là qui avoit créé toute chose de rien; et sur cela lui va faire un grand sermon, en commençant depuis Adam et Eve, de la création de l'homme et de sa chute, et comme depuis J. C. étoit descendu du Ciel, et avoit pris chair au ventre d'une Vierge; puis qu'il était mort en la croix, et ressuscité des morts pour la rédemption du genre humain, et finalement monté au Ciel. De là, il vint à parler de la résurrection et de la vie éternelle; et comme J. C. avoit laissé son église en garde à S. Pierre, son premier vicaire, et conséquemment à ses successeurs; sur quoi, il n'oublia pas à prouver l'autorité du pape, finalement lui faisant la puissance du roi d'Espagne la plus grande qu'il pouvoit, l'appelant le plus grand

vança ensuite avec 160 hommes, vers la province de Caxamalca, où était alors Atahualpa. Ce prince ne desirait nullement la présence de ces étrangers, qui lui inspiraient la plus grande défiance : il fallut cependant la souffrir. Pizarre continua d'avancer, et se prépara à paraître devant le roi.

« Le jour venu, dit *Jérôme Benzoni*, qui voyageait au Pérou peu d'années après ce grand événement, voici arriver avec plus de 25,000 Américains, le roi Atahualpa, que l'on portoit en triomphe sur les épaules, accoutré de belles plumes de toutes couleurs, avec force pendans et joyaux d'or, vêtu d'une camisole sans manches. Il fit son entrée dans la ville de Cassiamalca, comme si l'on eût été en pleine paix ; là où il devoit donner audience à ces hommes barbus (les Européens). Pendant toute cette magnificence, il y eut un Jacobin, nommé *Vincent de Valverde*, lequel fendant la presse, fit tant qu'il s'approcha du roi avec une croix et un bréviaire, s'imaginant sans doute que ce roi fût devenu, en un instant, quelque grand théologien, et lui fit entendre par un truchement, qui n'entendoit presque l'une ni l'autre langue, comment il étoit venu voir son excellence,

par le commandement de la sacrée majesté de l'empereur son souverain seigneur, avec l'autorité du pape de Rome, vicaire du Sauveur J. C., lequel lui avoit donné ces pays-là, jadis inconnus, à la charge d'y envoyer des personnes dignes et de savoir, pour y prêcher et publier son saint Nom, et en chasser les fausses et damnables erreurs. Et tout en parlant ainsi, il lui montroit son bréviaire, disant que c'étoit-là la loi de Dieu, et que c'étoit de ce Dieu-là qui avoit créé toute chose de rien; et sur cela lui va faire un grand sermon, en commençant depuis Adam et Eve, de la création de l'homme et de sa chute, et comme depuis J. C. étoit descendu du Ciel, et avoit pris chair au ventre d'une Vierge; puis qu'il était mort en la croix, et ressuscité des morts pour la rédemption du genre humain, et finalement monté au Ciel. De là, il vint à parler de la résurrection et de la vie éternelle; et comme J. C. avoit laissé son église en garde à S. Pierre, son premier vicaire, et conséquemment à ses successeurs; sur quoi, il n'oublia pas à prouver l'autorité du pape, finalement lui faisant la puissance du roi d'Espagne la plus grande qu'il pouvoit, l'appelant le plus grand

empereur et monarque du monde, il conclut qu'il se devoit faire son ami et son tributaire, se soumettant à la religion chrétienne; et renonçant à ses faux dieux, et dit que s'il ne le faisoit pas de bon gré, on lui feroit bien faire par force.

» Le pauvre roi, tandis que le moine parloit, ne se pouvoit tenir de surprise aux choses étranges qu'on lui annonçoit; il eut cependant la patience d'attendre jusqu'au bout. Alors il fit réponse : Que quant à lui, il seroit volontiers ami de ce monarque du monde; mais qu'il ne lui sembloit pas d'avis qu'un roi libre comme lui, dût payer tribut à celui qu'il ne vit jamais; et au reste, que le pape devoit être quelque grand sot, pour donner si libéralement ce qui n'étoit ni à lui, ni en son pouvoir. Quant à ce fait de la religion, il dit tout net, qu'il n'abandonneroit jamais la sienne, et que si les chrétiens croyoient en J. C., qui étoit mort en croix, lui croyoit au Soleil, qui ne mourroit jamais. De là il vint à demander au moine comment il savoit que le dieu des chrétiens eût fait le monde de rien, et qu'il fût mort en croix. Le moine lui répondit que son livre le disoit; et en même temps il présenta le bréviaire.

Les Espagnols, après cette horrible journée, furent les maîtres du pays, et ne firent sentir leur domination que par le pillage et de nouvelles cruautés. Atahualpa, voyant leur avidité pour l'or, offrit d'en remplir une salle où il se trouvait, jusqu'à la hauteur où son bras pouvait atteindre, si on lui rendait la liberté. Les Espagnols se hâtèrent d'adhérer à cette condition, et les richesses coulèrent de toutes les parties de l'empire dans cette salle. Tandis que l'on exécutait les ordres d'Atahualpa, Huascar, son frère, fut amené aux pieds de Pizarre, et ayant su ce qu'exigeaient les Espagnols, il offrit trois fois autant d'or pour sa propre rançon. Atahualpa, averti de ce qui se passait, et prévoyant combien une pareille proposition augmenterait le danger où il se trouvait, fit étrangler son frère. Ce crime ne fit que hâter sa perte. Pizarre le haïssait, parce qu'il en avait été méprisé à cause de sa grossièreté et de son ignorance, qui allait jusqu'à ne savoir pas lire; et, sous prétexte que la rançon ne se payait pas assez vîte, il le fit juger et ensuite supplicier. Les Péruviens soumis, les Espagnols se firent la guerre entre eux; Almagro, mécontent de Pizarre, vint contre lui à force

chevaux et des grands coups de ces lames tranchantes, qu'ils n'eurent onc le cœur ni le sens de se défendre, mais ne pensèrent qu'à se sauver; et s'enfuirent en si grand désordre, s'embarrassant et se renversant les uns sur les autres, qu'ils donnèrent beau loisir aux Espagnols de chamailler sur eux tout à leur aise. Ainsi la victoire ne leur coûta guère!

» Au milieu de ce désordre, Atabalipa se trouve abandonné, et Pizarre lui-même le saisit de sa main et le fait prisonnier. Ce malheureux prince, qui avoit été loin de prévoir une aussi horrible trahison, avoit donné un ordre sévère pour qu'on ne fît pas la moindre peine aux Espagnols; et il n'y en eut en effet aucun de tué, même de blessé.

» Fernand Pizarre ne cessa de courir tout ce jour avec la cavalerie après les fuyards; et par-tout où il trouvoit des Américains, il les tailloit en pièces, sans en épargner un seul. Quant au moine, qui avoit commencé le jeu, il ne cessa, tant que le carnage dura, de faire le capitaine et d'animer les soldats, leur conseillant de ne jouer que de l'estoc et ne s'amuser à tirer des taillades et coups fendans, de peur qu'ils ne rompissent leurs épées.... »

Les Espagnols, après cette horrible journée, furent les maîtres du pays, et ne firent sentir leur domination que par le pillage et de nouvelles cruautés. Atahualpa, voyant leur avidité pour l'or, offrit d'en remplir une salle où il se trouvait, jusqu'à la hauteur où son bras pouvait atteindre, si on lui rendait la liberté. Les Espagnols se hâtèrent d'adhérer à cette condition, et les richesses coulèrent de toutes les parties de l'empire dans cette salle. Tandis que l'on exécutait les ordres d'Atahualpa, Huascar, son frère, fut amené aux pieds de Pizarre, et ayant su ce qu'exigeaient les Espagnols, il offrit trois fois autant d'or pour sa propre rançon. Atahualpa, averti de ce qui se passait, et prévoyant combien une pareille proposition augmenterait le danger où il se trouvait, fit étrangler son frère. Ce crime ne fit que hâter sa perte. Pizarre le haïssait, parce qu'il en avait été méprisé à cause de sa grossièreté et de son ignorance, qui allait jusqu'à ne savoir pas lire; et, sous prétexte que la rançon ne se payait pas assez vîte, il le fit juger et ensuite supplicier. Les Péruviens soumis, les Espagnols se firent la guerre entre eux; Almagro, mécontent de Pizarre, vint contre lui à force

ouverte ; Pizarre remporta la victoire, et pour se débarrasser de toute inquiétude, il mit en jugement son ennemi, et le fit décapiter sur la place de Cusco. Dans la suite, le fils d'Almagro vengea son père, et donna la mort à Pizarre. Ainsi périt le conquérant du Pérou.

Les Espagnols, paisibles possesseurs de ce riche empire, le divisèrent en audiences ou gouvernemens, établirent un vice-roi à Lima, et en tirèrent annuellement des richesses immenses, qui d'abord leur donnèrent une grande prépondérance en Europe, et qui contribuèrent peut-être à les faire déchoir ensuite, en les accoutumant au faste et à la paresse. Le vice-roi est aussi absolu que le roi d'Espagne ; mais comme ses domaines sont très-étendus, il faut qu'il délègue une partie de son autorité aux différentes audiences ou cours établies dans l'empire. C'est à Lima, dans un palais magnifique, qu'il fait sa résidence. Il ne paraît jamais qu'entouré de tout l'appareil de la souveraineté.

Lima est la capitale et la métropole du Pérou ; c'est le centre du commerce du Nouveau-Monde, et la reine des villes de l'Amérique Méridionale. Elle se trouve à deux lieues de la mer, et son port s'appelle *le Cal-*

Les Péruviens, tels qu'ils sont maintenant, paraissent d'une imbécillité si excessive, qu'à peine croit-on les pouvoir placer au-dessus des bêtes ; quelquefois même l'instinct de la nature semble leur manquer. D'un autre côté, il n'y a pas de peuple au monde qui ait plus de facilité à comprendre, ni une malice plus réfléchie. De ces deux caractères, également attestés, il faut conclure que leurs facultés naturelles, qui semblent engourdies par l'esclavage et le malheur, se réveilleraient si on les mettait en action. Leur indifférence est extrême pour toutes les choses du monde : rien n'altère la tranquillité de leur ame. Ils sont également insensibles aux prospérités et aux revers. Quoiqu'à demi-nus, ils paraissent aussi contens que l'Espagnol le plus somptueux dans son habillement. L'or, l'argent et tout ce qu'on nomme richesse, n'a pas le moindre attrait pour un Péruvien. L'autorité, les dignités excitent si peu son ambition, qu'il reçoit avec la même indifférence l'emploi d'alcade et celui de bourreau, sans marquer de satisfaction ni de mécontentement, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre : aussi n'y a-t-il point d'emplois auxquels il attache plus ou moins d'honneur. Dans leurs repas, ils ne

souhaitent jamais que ce qui est nécessaire pour les rassasier. Les mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis. Plus un aliment est simple, plus il est conforme à leur goût naturel. L'intérêt a si peu de pouvoir sur eux, qu'ils refusent de rendre un petit service lorsqu'on leur offre une grosse récompense. La crainte et le respect ne les touchent pas plus : humeur d'autant plus singulière, que rien ne peut la fléchir, et qu'on ne connaît aucun moyen de les tirer d'une indifférence par laquelle ils semblent défier l'esprit le plus éclairé, ni de leur faire abandonner cette profonde ignorance qui met la plus haute prudence en défaut, ni de les corriger d'une négligence qui rend inutiles tous les efforts et les soins de leurs guides. » *(Hist. générale des Voyages.)*

Ils sont fort lents, et mettent leur plus grande jouissance dans la paresse. Ne rien faire, voilà leur bonheur suprême. Aussi les femmes sont-elles chargées des principaux travaux. Ce sont elles qui filent, qui font les chemisettes et les caleçons, unique vêtement des maris. Elles préparent leur nourriture commune, tandis que les hommes, accroupis à la manière des singes, les encouragent

par leur regard. Ils boivent dans l'intervalle, sans se donner le moindre mouvement, jusqu'à ce que la faim les presse, et que l'envie leur vienne de visiter leurs amis. L'unique travail qu'ils fassent pour leur famille, est de labourer une petite portion de terre ; mais ce sont encore leurs femmes et leurs enfans qui l'ensemencent et qui ajoutent tout ce qui est nécessaire à la culture. Ils consentent cependant à sortir de leur apathie pour prendre part aux danses et aux fêtes ; mais il faut qu'elles soient accompagnées du plaisir de boire. C'est par-là qu'ils commencent la journée et qu'ils la finissent. Ils ne cessent de boire qu'après avoir perdu l'usage de leurs sens dans l'ivresse. La *chica*, espèce de boisson faite avec du maïs, est leur liqueur favorite. Il faut cependant remarquer que ce plaisir de s'enivrer n'est pas permis à tout le monde : c'est un droit des hommes ; les femmes et les enfans doivent absolument s'en abstenir. Il faut bien que quelqu'un conserve son bon sens et ses forces, pour reconduire le père de famille à sa hutte. La danse et l'ivrognerie sont à-peu-près les seules grandes passions des Péruviens ; le jeu les intéresse peu, : il est rare qu'ils s'en occupent.

Ils conservent toujours une forte inclination pour le soleil. Dans les grandes villes ils ont des jours où leur dévotion pour cet astre se réveille avec leur amour pour les anciens Incas, et leur fait regretter un temps qu'ils ne connaissent que par les récits de leurs pères. Tel est le jour de la Nativité de la Vierge, auquel ils célèbrent la mort d'Atahualpa, par une espèce de tragédie qu'ils représentent dans les rues. Ils s'habillent à l'antique, ils portent encore les images du soleil et de la lune, leurs divinités chéries, et les autres symboles de l'idolâtrie, qui sont des bonnets formés en tête d'aigle et de condor, des habits de plumes et des ailes si bien adaptées, que de loin ils ressemblent à des oiseaux. Dans ces fêtes ils boivent beaucoup; et comme ils sont extrêmement adroits à jeter des pierres avec la main et la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse! On s'efforce de supprimer ces fêtes, on veut les amener entièrement au christianisme; mais ils se moquent d'une doctrine que les prédicateurs démentent à chaque instant par leurs actions. «Et quel moyen, dit M. *Frézier*, de leur interdire, par exemple, le commerce des femmes, lorsqu'ils en voient deux ou trois

aux curés? D'ailleurs, chacun de ces curés est pour eux, non pas un pasteur, mais un tyran, qui va de pair avec les gouverneurs espagnols pour les sucer, qui les fait travailler à son profit sans les récompenser de leurs peines, et les roue de coups au moindre mécontentement. Il est certains jours de la semaine, où l'ordonnance royale oblige les Péruviens de venir au catéchisme; s'il leur arrive d'y venir un peu tard, la correction paternelle du curé est une volée de coups de bâton, appliquée dans l'église même; de sorte que pour se rendre le curé propice, chacun d'eux apporte son présent, tel que du maïs pour ses mules, ou des fruits, des légumes et du bois pour sa maison. Les curés ont même conservé des restes d'idolâtrie, tels que l'ancienne coutume de porter des viandes et des liqueurs sur les tombeaux, parce que cette superstition leur rapporte beaucoup. Si les moines vont dans les campagnes faire la quête pour leurs couvents, c'est une expédition vraiment militaire : ils commencent par s'emparer de ce qui leur convient; et si le propriétaire ne lâche point de bonne grace ce qui lui est extorqué, ils

changent leur apparence de prière en injures qu'ils accompagnent de coups. »

Cette pauvre nation est humiliée et tourmentée de mille manières. Les prêtres, poursuit M. Frézier, ne font que la moitié de de son malheur. Les corrégidors ou gouverneurs les accablent aussi de corvées, et font des profits aussi honteux que considérables sur ces infortunés, à qui il reste à peine de quoi subsister. C'est encore un usage fort ancien et qui n'en est pas moins resté pour avoir été mille fois défendu, que les marchands et les autres Espagnols qui voyagent, prennent hardiment, et le plus souvent sans payer, ce qui se trouve de leur goût dans les cabanes des Péruviens. De là vient que ces peuples exposés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réserve. Ils ne sèment que le maïs nécessaire pour leurs familles, et cachent dans des cavernes la quantité qui leur suffit pour une année. Ils la divisent en cinquante-deux parties, pour le même nombre de semaines; et le père et la mère, seuls possesseurs du secret, vont chaque semaine prendre leur provision.

Leurs habitations dans les campagnes sont extrêmement petites. C'est une chaumière,

au milieu de laquelle on allume du feu. I
n'ont point d'autre logement pour eux et po
leurs animaux domestiques, tels que l
chiens, qu'ils aiment beaucoup, et qu'i
élèvent ordinairement au nombre de trois
quatre, un ou deux cochons, des poules
des oies. Leurs meubles consistent en dive
vaisseaux de terre; leurs lits en quelqu
peaux de moutons étendues à terre, sa
coussins et sans couverture. La plupart ne
couchent point, et dorment accroupis sur leu
peaux. Ils ne se déshabillent jamais pour do
mir. Quand ils sont obligés de voyager, leu
usage est d'emmener toute leur famille; l
mères portent leurs petits enfans sur leu
épaules. La cabane demeure fermée,
comme il n'y a rien de précieux à voler
une simple courroie suffit pour serrure. L
frais de ces voyages ne sont pas considérable
Toutes leurs provisions sont renfermées dan
un petit sac, rempli de farine d'orge grillé
ou *macha*, et d'une cuiller. Ce secours leu
suffit pour un voyage de cent lieues. A l'heu
du repas, ils s'arrêtent près d'une caban
où ils sont toujours sûrs de trouver de la ch
cha, ou près d'un ruisseau dans les lieu
déserts. Là ils prennent avec la cuiller un pe

de la farine, qu'ils tiennent quelque temps dans la bouche avant de pouvoir l'avaler. Deux ou trois cuillerées appaisent leur faim. Ils boivent à grands traits de la chicha ou de l'eau, et se trouvent assez fortifiés pour continuer leur route.

Leurs notions du christianisme sont très-faibles, et don d'Ulloa convient qu'il s'en trouve fort peu qui l'aient sincèrement embrassé. S'ils vont à l'église les dimanches et les fêtes, ils y sont forcés par la crainte des châtimens. Pendant que le savant espagnol que nous venons de nommer, et La Condamine et Bouguer étaient au Pérou, un Péruvien ayant manqué à la messe, pour s'être amusé à boire tout le matin, fut condamné au fouet; et après avoir subi, sans se plaindre, cette punition, il exécuta une autre partie de la loi, qui est d'aller trouver le curé et de le remercier de son zèle pour ceux qu'il est obligé de corriger; car on a mis tout en œuvre pour leur donner une haute idée de la profession ecclésiastique. Le curé lui fit une réprimande, avec une exhortation à ne plus manquer à ses devoirs. A peine eut-il cessé de parler, que le Péruvien s'approchant d'un air humble et naïf, le pria

dire. Il ne perdit point cette insensibi
qu'à ce qu'il fut conduit au gibet ; (
qu'il eut un souffle de vie, on ne rei
pas en lui la moindre altération. »

Tels sont les descendans des Péruvie
formaient la nation la plus heureus
plus policée de l'Amérique. Voilà ce
produit la barbare avarice et la dure s
tition des Espagnols. Après avoir acc
malheureux peuple de toutes sortes de
tions, ils lui présentent la religion (qui
rait le consoler) avec tout l'appareil de
plices ! Et c'est cependant là ce que n
d'Européens appellent encore *police*
sauvages et les *faire entrer dans la*
du salut ! Toujours des mots sacrés po
crimes horribles ! C'est ainsi que l'on
se justifier, et l'on ne fait que perve
cœur des hommes en dénaturant jusq
morale même.

dire. Il ne perdit point cette insensibilité jusqu'à ce qu'il fut conduit au gibet ; et tant qu'il eut un souffle de vie, on ne remarqua pas en lui la moindre altération. »

Tels sont les descendans des Péruviens, qui formaient la nation la plus heureuse et la plus policée de l'Amérique. Voilà ce qu'ont produit la barbare avarice et la dure superstition des Espagnols. Après avoir accablé ce malheureux peuple de toutes sortes de vexations, ils lui présentent la religion (qui pourrait le consoler) avec tout l'appareil des supplices ! Et c'est cependant là ce que nombre d'Européens appellent encore *policer des sauvages* et les *faire entrer dans la voie du salut* ! Toujours des mots sacrés pour des crimes horribles ! C'est ainsi que l'on croit se justifier, et l'on ne fait que pervertir le cœur des hommes en dénaturant jusqu'à la morale même.

LA NOUVELLE-GRENADE.

Les Espagnols donnent le nom de *Nouvelle-Grenade* à l'étendue de terre qui part du Pérou et va jusqu'à l'isthme de Darien. Cette étendue comprend les royaumes de *Terre-Ferme*, de *Nouvelle-Grenade* et de *Quito*. Elle est bornée au nord par la mer du Nord et une partie de la mer Atlantique; à l'est par la mer et Surinam; au sud par le pays des Amazones et le Pérou, et à l'ouest par la mer Pacifique et la Nouvelle-Espagne.

Le royaume ou l'audience de Quito se trouve à l'extrémité du Pérou. La ville capitale qui porte le même nom, est située précisément sous l'équateur. Elle a au nord la montagne de *Pichincha*, célèbre par sa hauteur; c'est sur le penchant même de cette montagne qu'elle est bâtie. Ainsi elle repose sur un volcan terrible, qui depuis long-temps ne jette plus de flammes, mais qui produit encore des tremblemens de terre affreux. Le vent, en s'engouffrant dans le cratère de ce

volcan, fait quelquefois un bruit qui épouvante les plus intrépides habitans. La ville, grande comme celles des nôtres qu'on nomme du second ordre, est extrêmement peuplée; mais, par une singularité qu'il faut attribuer au climat, elle offre plus de filles que de garçons. La température, en général, convient moins aux hommes qu'aux femmes; celles-ci, passé trente ans, prennent de l'embonpoint et de la vigueur; les hommes, au contraire, à partir de cet âge, déclinent et montrent une vieillesse prématurée, sans que cela cependant hâte le terme de leur carrière. Peut-être la débauche générale dans ces lieux contribue-t-elle pour beaucoup à cet affaiblissement précoce.

Le climat de Quito est singulier dans ses variétés. Qui pourrait croire, sans l'avoir éprouvé, qu'au centre de la zone torride, sous l'équateur même, non-seulement la chaleur n'a rien d'incommode, mais qu'il y ait des cantons où le froid est très-sensible, et que, dans d'autres, on jouisse sans cesse de tous les charmes du printemps? La douceur de l'air et l'égalité des jours et des nuits, font trouver mille délices dans un pays qu'on croirait inhabitable. Cette température vient de

plusieurs circonstances. La première est l'élévation du terrain, qui diminue la chaleur, parce que dans un pays qui occupe une si haute région de l'atmosphère, les vents sont plus subtils et la chaleur moins ardente ; d'un autre autre côté, des montagnes d'une hauteur et d'une étendue immense, mais couvertes de neiges et de glaces, depuis leur sommet jusqu'à leur croupe ; de l'autre, quantité de volcans, dont les entrailles ne cessent point de brûler, tandis que leur pointe et leur ouverture se soutiennent au-dehors ; un air tempéré dans les plaines, une vive chaleur dans les vallons ; enfin, suivant la profondeur ou l'élévation du terrain, cette variété qu'il est impossible de représenter entre les deux extrémités du froid et du chaud. Le climat de la ville même est tel, que les chaleurs ni les froids n'y sont jamais incommodes, quoique les neiges, les glaces et les volcans en soient si proches.

Si ces avantages n'étaient pas balancés par divers inconvéniens, il n'y aurait pas de meilleur ni de plus agréable pays sur la terre. Mais les pluies y sont terribles et presque continuelles ; elles sont accompagnées d'éclairs, de tonnerre, et souvent d'affreux tremblemens

de terre, qui semblent menacer la nature de sa ruine. La distinction est fort petite entre l'hiver et l'été. On appelle hiver l'intervalle entre décembre et mai; tout le reste porte le nom d'été. La première de ces deux périodes est plus orageuse; l'autre a des jours plus sereins.

Tous les voyageurs parlent avec admiration de la fertilité des campagnes de Quito, et l'attribuent à la réunion des avantages dont on vient de parler. Toute l'année se passe à semer et à recueillir, soit dans le même lieu, soit en différens cantons; et cette inégalité vient de la différente situation des montagnes, des collines, des plaines et des vallées. La bonté des fruits répond à leur abondance. Le blé, fort rare dans les autres parties de l'Amérique, est là à fort bon marché. Les légumes seuls manquent. Les fruits qui demandent un climat chaud, croissent de tous côtés, tels que les oranges douces et amères, les citrons, les limons, les cédrats, etc. Leurs arbres ne cessent jamais d'être revêtus de fruits, de fleurs et de feuilles. L'usage des habitans de Quito est de couvrir leurs tables de ces diverses espèces de productions. Ce sont les premiers plats qu'on y voit servir, et les derniers qui disparaissent. Ils servent non-

seulement à flatter la vue, mais à piquer le goût, parce qu'on emploie le jus des fruits à relever la plupart des autres mets.

Le *nouveau royaume de Grenade*, qui s'étend entre le territoire de Quito et celui de Terre-Ferme, réunit aussi plusieurs climats : il a des endroits inhabitables par la rigueur du froid, où l'on ne trouve que des cerfs, des lapins, des chats sauvages et des ours; d'autres où sont des prairies fertiles pour toute espèce de semences et de fruits; et d'autres propres au bétail, qui y est en si grande abondance, qu'il nuit aux habitans. Il y a aussi beaucoup de forêts, remplies d'oiseaux estimés et connus par leurs chants, sur-tout le *toche*, de couleur noire et jaune; le *siote* noir, qui a le bout des plumes doré; l'*azulejo*, d'un bel azur; le *babagui* jaune et noir. On prétend que le ramage de ces différens oiseaux surpasse celui du serin, et même de notre rossignol. Quand il ne pleut pas, l'air est très-sain; et la douceur de la température permet à peine de s'appercevoir du changement des saisons. Les mines d'or et d'argent de cette contrée sont plus estimées que celles du reste de l'Amérique. Le cuivre et le plomb abondent par-tout. Les émeraudes y surpas-

sent celles de l'Orient. Ce pays r he aussi en bois de cèdre, d'ébène, de bresil, en palmiers très-élevés, en sassafras, en cochenille et en cacao. Mais ce qui balance ces avantages, c'est que les montagnes sont pleines de bêtes féroces, de tigres, de lions, etc. Les couleuvres, les vipères y sont aussi en quantité; on y distingue sur-tout la *taya*, petit serpent qui ose attaquer l'homme et le poursuivre. Les rivières nourrissent des caïmans ou crocodiles, des loups marins, et des serpens si grands, qu'ils peuvent avaler des hommes entiers. Le nouveau royaume de Grenade contient plusieurs villes assez grandes et bien commerçantes.

Enfin, le royaume de *Terre-Ferme*, venant après la Nouvelle-Grenade, en allant vers le nord, termine ou plutôt commence cette grande partie méridionale de l'Amérique, séparée de la partie septentrionale par l'isthme de Darien. Les côtes de ce royaume sont baignées par les deux mers. Les principales villes sont *Carthagène*, *Porto-Bello* et *Panama*.

Carthagène, la capitale d'une grande province, est une des plus riches et des plus importantes villes de l'Amérique. Elle a un port

excellent. Ses habitans sont au nombre de 24,000, dont 4000 Espagnols, et le reste Américains, nègres et mulâtres. Le gouverneur, qui y fait sa résidence, dépend du vice-roi de la Nouvelle-Grenade.

C'est dans la baie de Carthagène que les galions arrivaient anciennement pour y attendre que l'armadille du Pérou se fût rendue devant Panama. Au premier avis qu'ils en recevaient, ils prenaient la route de Porto-Bello, où se tenait une foire, après laquelle ils venaient faire, dans la baie, les provisions nécessaires à leur retour; et bientôt ils se hâtaient de remettre à la voile. Dans leur absence, la baie était extrêmement déserte. Carthagène était la première échelle où se rendaient alors les galions. On doit se faire une haute idée du commerce d'une ville qui recevait les prémices de tout ce qui se passait d'Espagne dans l'Amérique Méridionale. Les ventes y étaient pour l'ordinaire très-considérables. Pendant le séjour des galions, on y voyait quantité de boutiques ouvertes. Tout le monde gagnait; l'argent circulait de tout côté; c'était une prospérité singulière. Mais tout rentrait dans la tranquillité, tout cessait au départ des galions : c'était le *temps mort*,

pendant lequel cependant on pouvait se consoler par le gain que l'on avait fait dans le court séjour des galions. Aujourd'hui ce grand commerce est bien déchu. Il n'y reste guère que celui des perles et des émeraudes, qui attire beaucoup d'étrangers.

A Carthagène, comme dans toutes les autres colonies de l'Europe, les habitans sont divisés en différentes races. Les blancs forment, comme ailleurs, deux espèces, celle des Européens, qu'on y appelle *Chapotons*, et celle des *Créoles*, ou des blancs nés dans le pays. Mais la division est plus difficile entre les espèces qui doivent leur origine au mélange des blancs et des noirs. Ceux qui proviennent d'un blanc et d'une noire, ou d'une noire et d'un blanc, sont appelés *Mulâtres*. La troisième espèce, provenue des blanches avec les mulâtres, ou des mulâtresses avec les blancs, se nomme les *Tercerons*. La quatrième est celle des *Quarterons*, qui vient du mélange des tercerons avec les blancs. Enfin, la cinquième, qui vient du mélange des quarterons et des blancs, est celle des *Quinterons*. Comme les nuances s'éclaircissent sensiblement à chaque degré, il n'est plus question de race nègre au cinquième; on ne distingue

point les quinterons des blancs, ni pour leurs manières ni pour la couleur. Les enfans d'un blanc et d'une quinteronne portent le nom d'Espagnols. Entre le mulâtre et le nègre on distingue une race intermédiaire, nommée *Sambo*, qui provient du mélange de ces deux races avec le sang américain. Telles sont les races les plus communes. Celle des nègres n'est pas la moins nombreuse. On la divise en deux classes, celle des nègres libres et celle des esclaves. En général, ils vont nus comme en Afrique, à cause de la chaleur. L'habillement des blancs y est peu différent de celui qu'y apportèrent d'Espagne les fondateurs.

La ville de Saint-Philippe de Porto-Bello, est située sur l'isthme des deux mers du Nord et du Sud. Cette situation l'a rendue pendant long-temps l'une des villes les plus commerçantes du monde. Les galions alors y venaient recevoir toutes les richesses du Pérou que l'on y amenait de *Panama*, qui se trouve de l'autre côté de l'isthme sur la mer du Sud. L'affluence des étrangers était si grande, qu'une chambre de médiocre grandeur se louait jusqu'à mille écus pour le temps de deux mois que durait la foire. Ce temps passé, la ville n'avait plus aucun commerce que celui

de sa propre consommation, qui est fort peu de chose. Cette ville est petite, et n'a d'autre avantage que son port, qui est vraiment magnifique : l'air y est malsain, à cause des grandes chaleurs, et l'eau occasionne aux étrangers la dyssenterie et d'autres maladies difficiles à guérir.

On sait que l'*isthme de Panama* et de *Darien* sépare le continent d'Amérique en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale. Entre les rivières de Chagre et de Pito, cet isthme n'a guère que 14 lieues vers les deux extrémités, c'est-à-dire, vers Choco à l'orient, et dans le pays de Véraguas à l'occident. Il est traversé par la longue chaîne des Andes, qui joint les deux Amériques.

Pour aller de Porto-Bello à Panama, on se rend à Crucès, en remontant la rivière de Chagre, et de Crucès on va par terre jusqu'à Panama. Toutes les montagnes et les forêts qui règnent des deux côtés de la Chagre, sont remplies d'animaux, sur-tout de singes, dont les nègres, les créoles et les Européens même ne font pas difficulté de manger la chair. Don d'Ulloa fait une peinture très-vive du spectacle que les rivières de ce pays offrent à la

vue. « Tout ce que l'art, dit-il, peut imaginer de plus ingénieux, n'approche point de la beauté de cette perspective rustique, formée des mains de la nature. L'épaisseur des bocages qui ombragent les vallons, les arbres de différentes grandeurs qui couvrent les collines, la variété de leurs feuilles et de leurs rameaux, jointe à celle de leurs couleurs, font un coup d'œil auquel l'imagination ne peut atteindre. Ajoutons-y une quantité prodigieuse d'animaux qui forment d'autres nuances; les singes de diverses espèces, qui voltigent par troupes d'un arbre à l'autre, qui s'attachent aux branches, qui s'unissent sept ou huit ensemble pour passer la rivière, les mères portant leurs petits sur leurs dos, avec cent grimaces et cent gestes ridicules; les oiseaux propres au pays, dont le nombre est incroyable; d'autres semblables à ceux de l'Europe, tels que des paons de montagnes, des paons royaux, des faisans, des tourterelles et des hérons de différentes espèces, les uns tout-à-fait blancs, d'autres blancs aussi, mais avec des plumes rougeâtres au cou, d'autres avec le cou et le bord des ailes blancs, etc. Les paons et les faisans sont d'un goût délicieux. Enfin, les arbres de cette rivière sont chargés de toutes sortes de fruits,

entre lesquels on vante par ...ment les pignes ou pommes de pin, qui surpassent celles des autres lieux, par la grosseur, l'odeur et le goût, et que cette ... son fait rechercher dans toutes les Indes. »-

Panama est située sur l'isthme, près d'une plage baignée par les flots de la mer du Sud. C'est la capitale du royaume et du gouvernement de Terre-Ferme. C'était une ville des plus riches et des plus commerçantes du monde, comme étant le passage de tout ce qui venait du Pérou en Europe, avant qu'on y fît le voyage par Buénos-Ayres et le cap Horne. Elle est aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur. Un de ses avantages actuels est la pêche des perles, qui se fait aux îles de son golfe. Il y a peu d'habitans qui n'emploient un certain nombre de nègres à cette pêche précieuse. La méthode n'est pas différente de celle du golfe Persique et du cap Comorin : mais elle est plus dangereuse par la multitude de monstres qui font la guerre aux pêcheurs. C'est dans les lieux où se fait cette pêche, que se trouvent toujours en plus grand nombre les *requins*, qui dévorent en un instant les malheureux plongeurs qu'ils peuvent saisir. Les *Mantas*,

autre espèce de monstres, ont l'art de les envelopper de leurs corps et de les étouffer, ou de les écraser contre le fond, en se laissant tomber sur eux de toute leur pesanteur. Ce poisson vorace, qui tire son nom de sa figure, est large et s'étend en effet comme une pièce de drap. S'il joint un homme ou quelque autre animal, il l'enveloppe et le roule dans son corps comme dans une couverture, et bientôt il l'étouffe à force de le presser. Il ressemble à la raie, mais il est infiniment plus gros. Pour se défendre contre des ennemis si redoutables, chaque plongeur est armé d'un grand couteau pointu et fort tranchant. Dès qu'il apperçoit un de ces monstres, il l'attaque par quelque endroit dont il n'ait point à craindre de blessure, il lui enfonce son couteau dans le corps. Le monstre ne se sent pas plus tôt blessé qu'il prend la fuite. Les caporaux nègres qui ont l'inspection sur les autres esclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, et ne manquent point d'avertir les plongeurs, en secouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent un caporal se jette lui-même dans les flots, armé aussi d'un couteau, pour secourir le plongeur qu'il voit en danger : mais ces précautions

n'empêchent point qu'il n'en périsse toujours quelques-uns, et que d'autres ne reviennent estropiés d'une jambe ou d'un bras. Les perles du golfe de Panama sont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve de remarquables par leur grosseur et leur figure. Une partie est transportée en Europe; mais la plus considérable passe à Lima, où elles sont très-recherchées, et dans les provinces intérieures du Pérou.

Les saisons de l'isthme de Panama, comme dans les autres parties de la zone torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la sécheresse. Le temps des pluies y commence en avril ou en mai. Elles continuent en juin et juillet, et leur grande violence est au mois d'août. La chaleur est extrême, par-tout où le soleil perce les nues, et l'air est d'autant plus étouffant, qu'il n'y a point de vent pour le rafraîchir. Les pluies commencent à diminuer dans le cours de septembre; mais souvent elles durent jusqu'au mois de janvier. Ainsi l'on peut dire qu'il pleut dans l'isthme les trois quarts de l'année. L'air y a quelquefois une odeur sulfureuse qui se répand dans les bois. Après les orages on entend toujours un bruit effroyable, formé

du coassement des grenouilles et des c
du bourdonnement des mouches, du si
ment des serpens, et des cris d'une in
d'autres insectes. La pluie est qu
grosse, qu'une plaine qu'elle inc e t
à-coup transformée en un lac. Il n
rare de voir des orages qui déraci s
bres et qui les entraînent jusq d
rivières.

L'intérieur de l'isthme contient peu d'habitans indigènes. C'est du côté de la mer du Nord, sur-tout au bord des rivières, qu'on en voit le plus grand nombre. Ceux de la côte du sud, qui n'ont pas été détruits par les armes, ont mieux aimé se retirer vers les pays méridionaux que de se soumettre au joug espagnol. Cependant il n'y a point de partie de l'isthme où l'on ne trouve des Américains dispersés, et leurs usages différant peu de ceux des autres provinces de Terre-Ferme, peuvent être compris tous sous le même article.

La taille ordinaire de ces Américains est entre 5 et 6 pieds. Ils sont droits et d'une belle proportion. La plupart ont les os fort gros et la poitrine large. Ils sont souples, légers, vifs et très-rapides à la course. Les

femmes sont petites et épaisses ; grasses d
leur jeunesse, mais bien faites dans leur e
bonpoint qui n'ôte rien à la beauté de le
taille. En général, les deux sexes ont
visage rond, le nez court et écrasé, les ye
gros, gris et brillans, le front élevé, les de
blanches, la bouche petite et le menton bi
formé. Leurs cheveux noirs et très-forts so
ordinairement longs ; les femmes se les
tachent sur la nuque du cou, les hommes
laissent pendre. Ceux-ci s'arrachent avec so
la barbe dès qu'elle paraît. Ils se font au
couper les cheveux dans certaines occasio
telle qu'une victoire sur quelque ennemi qu'
ont tué de leur propre main. Ils y ajoute
une autre marque d'honneur, qui est de
peindre tout le corps de noir. Un hom
noirci et sans cheveux passe entr'eux po
un héros. Mais ce glorieux état ne dure q
depuis le jour de l'exploit jusqu'à la premiè
lune ; et le vainqueur serait déshonoré s'il
faisait pas disparaître aussitôt sa noirceur,
s'il ne laissait pas croître ses cheveux. Le
teint naturel est de couleur de cuivre clai
ou d'orange sèche. Leurs sourcils ont la noi
ceur du jais. Ils ne les teignent point, mais i
se les frottent, comme leurs cheveux, av

une sorte d'huile qui les rend fort luisans.

Avant de passer plus loin, il faut dire quelque chose d'une race blanche d'Américains assez extraordinaires, que quelques voyageurs affirment avoir vus. Les Espagnols les appellent *Albinos*. Leur peau n'est pas d'un blanc de carnation comme celle des Européens, c'est plutôt un blanc de lait; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils ont le corps tout couvert d'un duvet si fin, qu'il n'empêche pas de voir la peau. Les hommes auraient la barbe blanche s'ils la laissaient croître. Leurs cheveux longs de sept à huit pouces sont frisés et tout aussi blancs que leur peau; les sourcils sont de la même couleur et fortement courbés en arc. *Wafer* ignore si c'est par cette conformation des sourcils qu'ils voient fort clair pendant la nuit, pour peu que la lune jette de la lumière; ils voient alors à une très-grande distance. Mais la clarté du jour offense leur vue; cette circonstance et l'eau qui tombe de leurs yeux, les obligent de se tenir renfermés dans leurs maisons, d'où ils ne sortent qu'à la fin du jour. Alors ils renoncent à leur indolence pour aller courir dans les bois. En général, ils sont peu robustes, et en si petit nombre que peu de voyageurs ont droit d'en

parler comme les ayant vus. Revenons aux naturels ordinaires de l'isthme et de Terre-Ferme.

Tous les habitans de cette contrée aiment à se peindre le corps de diverses figures, et n'attendent pas même que leurs enfans soient en état de marcher pour les parer de cet ornement. Ils se font dessiner sur toutes les parties, principalement sur le visage, des oiseaux, des hommes et des arbres. C'est de leurs femmes qu'ils reçoivent ce service. Les couleurs qu'elles emploient sont le rouge, le jaune et le bleu, délayés avec une sorte d'huile, dont elles ont toujours une provision. Elles ont des pinceaux, qui leur servent à tracer des figures sur la peau. Cette peinture se soutient pendant quelques semaines, et n'a besoin que d'être rafraîchie lorsqu'elle commence à se ternir. Quand ils doivent partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules et l'estomac de noir, et le reste du corps de jaune ou de quelque autre couleur. Ils ne portent ordinairement aucun habit. Les femmes ont seulement à la ceinture une pièce de toile ou de drap, qui leur tombe jusqu'aux genoux; mais les hommes sont absolument nus et n'observent la bienséance naturelle qu'en se cou-

vrant d'une feuille de platane, tournée en forme d'entonnoir et soutenue par un cordon qui se lie autour du corps. Cette nudité habituelle n'empêche pas qu'ils n'estiment les habits ; et un Américain qui obtient une vieille chemise de matelot, la porte avec affectation et marche d'un air plus fier. Un autre ornement des hommes, pour les jours de fêtes ou de conseil, est une plaque d'or ou d'argent qu'ils portent sur la bouche. Ces plaques sont de forme ovale et descendent si bas, qu'elles couvrent la lèvre inférieure. Elles sont échancrées au-dessus, ce qui forme une espèce de croissant, dont les deux pointes aboutissent au nez. Les plaques qui se portent dans d'autres temps sont plus petites, et ne couvrent point les lèvres. Au lieu de plaque, les femmes ont un anneau qui leur pend de même, et dont la grandeur est proportionnée au rang de leurs maris. Elles se les attachent sur le nez, qui s'abaisse insensiblement sous le poids. Les chefs ont un anneau à chaque oreille, et portent, dans les jours d'éclat, une espèce de diadême composé d'une feuille d'or large de huit à neuf pouces et dentelé par le haut. Les deux sexes ont en outre des colliers de dents de tigre et de coquillages.

parler comme les ayant vus. Revenons aux naturels ordinaires de l'isthme et de Terre-Ferme.

Tous les habitans de cette contrée aiment à se peindre le corps de diverses figures, et n'attendent pas même que leurs enfans soient en état de marcher pour les parer de cet ornement. Ils se font dessiner sur toutes les parties, principalement sur le visage, des oiseaux, des hommes et des arbres. C'est de leurs femmes qu'ils reçoivent ce service. Les couleurs qu'elles emploient sont le rouge, le jaune et le bleu, delayés avec une sorte d'huile, dont elles ont toujours une provision. Elles ont des pinceaux, qui leur servent à tracer des figures sur la peau. Cette peinture se soutient pendant quelques semaines, et n'a besoin que d'être rafraîchie lorsqu'elle commence à se ternir. Quand ils doivent partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules et l'estomac de noir, et le reste du corps de jaune ou de quelque autre couleur. Ils ne portent ordinairement aucun habit. Les femmes ont seulement à la ceinture une pièce de toile ou de drap, qui leur tombe jusqu'aux genoux; mais les hommes sont absolument nus et n'observent la bienséance naturelle qu'en se cou-

vrant d'une feuille de platane, tournée en forme d'entonnoir et soutenue par un cordon qui se lie autour du corps. Cette nudité habituelle n'empêche pas qu'ils n'estiment les habits ; et un Américain qui obtient une vieille chemise de matelot, la porte avec affectation et marche d'un air plus fier. Un autre ornement des hommes, pour les jours de fêtes ou de conseil, est une plaque d'or ou d'argent qu'ils portent sur la bouche. Ces plaques sont de forme ovale et descendent si bas, qu'elles couvrent la lèvre inférieure. Elles sont échancrées au-dessus, ce qui forme une espèce de croissant, dont les deux pointes aboutissent au nez. Les plaques qui se portent dans d'autres temps sont plus petites, et ne couvrent point les lèvres. Au lieu de plaque, les femmes ont un anneau qui leur pend de même, et dont la grandeur est proportionnée au rang de leurs maris. Elles se les attachent sur le nez, qui s'abaisse insensiblement sous le poids. Les chefs ont un anneau à chaque oreille, et portent, dans les jours d'éclat, une espèce de diadême composé d'une feuille d'or large de huit à neuf pouces et dentelé par le haut. Les deux sexes ont en outre des colliers de dents de tigre et de coquillages.

rémonie fort bizarre. Le père, ou, dans son absence, le parent le plus proche, doit tenir la fille enfermée pendant sept à huit nuits sous sa garde seule. Ensuite il la livre à son mari. Tous les habitans du canton sont invités à la fête. Les hommes apportent des haches pour le travail, et les femmes chacune un demi-boisseau de maïs; les garçons apportent des fruits et des racines, et les filles du gibier et des œufs. Personne n'arrive sans un présent. Chacun met le sien devant la cabane nuptiale, et s'en écarte jusqu'à la fin de cette procession. Alors les hommes entrent les premiers dans la cabane, et le marié les reçoit l'un après l'autre en leur présentant une coupe remplie de quelque boisson forte. Les femmes leur succèdent et reçoivent aussi une coupe de liqueur; lorsque tous les convives sont rassemblés, on voit paraître les pères des deux partis. Celui du garçon fait un assez long discours après lequel il se met à danser, avec mille contorsions, jusqu'à perdre haleine. Ensuite se mettant à genoux, il présente son fils à la mariée, dont le père est aussi à genoux et la tient par une main. Alors celui-ci se lève et danse à son tour.

Après cette danse, les époux s'embrassent,

et le jeune homme rend la fille à son père. Aussitôt les hommes armés de haches courent, en sautant, vers une petite portion de terre qui est assignée pour la plantation des deux époux, et commencent à travailler en leur faveur, sèment des grains et bâtissent une cabane. Après les en avoir mis en possession, chacun pense à faire du *chica-copa*. On en boit sans modération, et la fête dure ordinairement trois ou quatre jours. Dans ces sortes de festins, les hommes parlent peu, et ne paraissent faire aucune attention aux femmes, qui se tiennent debout pour les servir. Jamais elles ne boivent ni ne dansent publiquement avec les hommes. Elles attendent, pour se réjouir entre elles, que leurs maris se soient retirés; et le soin qu'elles prennent d'eux est extrême lorsqu'ils ont bu jusqu'à l'ivresse. Elles s'entr'aident pour les porter dans leurs hamacs, où elles leur jettent de l'eau pour les rafraîchir, et ne les quittent point qu'ils ne soient bien endormis. Alors elles vont se divertir ensemble et s'enivrer à leur tour.

Un des grands plaisirs des hommes est d'aller à la chasse, et ils parcourent souvent plusieurs ensemble les forêts, pendant 15 à 20

jours. Ils tuent le gibier à coups de flèche et de lance. Pour conserver la chair des bêtes sauvages, ils la font dessécher sur le feu en plein air. Cette venaison, qui ressemble au bœuf fumé, se garde très-long-temps.

Quoique intelligens et d'un esprit assez vif, ils ne savent cependant presque rien au-delà de ce que leurs besoins leur ont appris. Ils auraient bien de la peine à compter jusqu'à cent; aussi, quand ils sont embarrassés pour exprimer un compte trop considérable pour eux, ils prennent leurs cheveux à pleine main, et disent : *tout autant;* c'est-à-dire que c'est un compte qu'on ne peut nombrer. L'éducation qu'on donne aux enfans, est conforme aux premiers besoins : une fille apprend à faire ce que fait sa mère, et un garçon s'instruit à nager, à tirer de l'arc et à jeter la lance. Lorsqu'une femme est accouchée, ses amies et ses voisines la portent aussitôt à la rivière, ainsi que son enfant, et les lavent tous deux dans l'eau courante. L'enfant est enveloppé dans une écorce d'arbre, qui lui sert de lange, et couché dans un petit hamac. On en a le plus grand soin, et l'on continue de le laver chaque jour avec de l'eau froide.

Ces peuples n'ont ni temple ni culte; mais

consultent des devins, et montrent une
ande confiance en eux. Leurs lois contre le
l et l'adultère sont très sévères; elles pro-
ncent la mort, et il n'y a aucune grace à
pérer.

LE MEXIQUE

OU

LA NOUVELLE-ESPAGNE.

En suivant l'isthme de Panama, on sort de la partie méridionale de l'Amérique, ainsi que du gouvernement de Terre-Ferme, et l'on entre dans le Mexique ou la Nouvelle-Espagne, qui commence l'Amérique Septentrionale.

Le Mexique a, dans sa plus grande étendue, qui est du nord-ouest au sud-ouest, plus de 600 lieues; et sa largeur, fort irrégulière, n'en a pas plus de 250. Il est borné au nord par la Louisiane, au midi par la mer du Sud, au couchant par le golfe de Californie; du côté de l'orient par le golfe du Mexique et l'isthme de Darien. Les Espagnols l'ont divisé en trois gouvernemens, qu'ils appellent *Audiences* ou *Governacions*, et qui contiennent ensemble 22 provinces, mais qui recon-

Habitans du Mexique

naissent toutes l'autorité du vice-roi ; 1°. l'Audience de Mexico, qui est la première, et située au milieu des deux autres, se compose de sept provinces ; celles de Mexico, de Mechoacan, Panuco, Thlascala, Guaxaca, Tabasco, Yucatan : 2°. l'Audience de Guadalajara, située au couchant d'été de Mexico, contient aussi sept provinces ; celles de Guadalajara, los Zacatecas, la Nouvelle-Biscaye, Cinaola, Culiacan, Chiametlan, Xalisco ou Nouvelle-Galice : 3°. l'Audience de Guatimala, située à l'orient d'hiver de Mexico, renferme huit provinces, Soconusco, Chiapa, Véra-Paz, Guatimala, Honduras ou Hibuéras, Nicaragua, Costa-Ricca et Véragua.

Il n'est guère possible d'indiquer l'origine des Mexicains. Eux-mêmes, à l'arrivée des Espagnols, n'avaient à ce sujet qu'une histoire fort incertaine. Ils n'avaient, pour conserver la mémoire du passé, que des espèces d'hiéroglyphes peints, qui ne rappelaient que grossièrement les événemens historiques. On croit cependant que c'était depuis 500 ans, à l'époque de la conquête, qu'ils étaient formés en corps de nation. Une vaste roue, déposée dans le temple de Mexico, servait de calendrier perpétuel ; elle était divisée

en 52 années, et chacune de ces années en 18 mois, de 20 jours chaque. Les phases de la lune, les mouvemens du soleil, les jours de fêtes publiques, les années bissextiles, tout était marqué sur ce calendrier. Ainsi tout annonçait que le Mexique n'était point un empire nouveau. Quoique dénués de ce génie qui distingue les arts de l'Ancien-Monde, ceux du Nouveau avaient cependant déjà fait trop de progrès pour qu'on ne soit pas forcé de reculer l'époque de leur naissance.

C'était sur-tout dans les temples et dans le palais du roi qu'on admirait les chefs-d'œuvre des artistes mexicains. On comptait dans le palais plus de 400 appartemens, tous plus riches les uns que les autres; des tapisseries ingénieusement dessinées en plumes de diverses couleurs, en décoraient tous les murs; les siéges y étaient d'or massif, et les plafonds revêtus de lames de même métal; de grandes tables d'argent poli imitaient parfaitement nos glaces; de vastes jardins parsemés des plus belles fleurs s'étendaient de toutes parts, et une double enceinte en faisait tout à-la-fois un séjour de délices et une place forte. Le faste de la cour mexicaine répondait en tout à la richesse de ce

palais. Sept ou huit mille nobles, magnifiquement vêtus, formaient la garde et le conseil du monarque. Ils étaient, suivant leur naissance et leurs dignités, épars dans des appartemens plus ou moins éloignés du prince. Ils l'environnaient tous lorsqu'il se montrait à son peuple. Tous ses sujets pouvaient alors se traîner jusqu'à lui, en baisant trois fois la terre et l'appelant successivement *seigneur, mon seigneur, grand seigneur.* Le luxe asiatique n'a pas encore atteint le degré de magnificence et de profusion avec lesquelles était servie la table de ce monarque. Du bout de son sceptre, il touchait aux plats qui lui plaisaient, et les autres étaient distribués à ses officiers. L'idée que les Mexicains s'étaient faite de leur roi, ne laissait aucune borne à sa puissance : sa volonté seule était sa loi.

Une coutume très-sage, et qui a quelque rapport avec une loi de Sparte, mettait tous les enfans à la disposition de la nation. Les pères pouvaient contribuer à leur éducation, mais non les en priver. On les réunissait dans de vastes écoles, où ils apprenaient l'art militaire, la danse, la religion et la morale. A dix ans ils devenaient utiles à l'État : ils

portaient les vivres aux armées, et n'étai
rendus à leurs pères qu'après avoir fait
campagne. Les filles étaient également réu
dans des lieux de retraite, et y restaient j
qu'au jour de leur mariage.

Le penchant à la magnificence ne se b
nait pas au prince; les peuples s'y laissai
aussi aller. Simples dans leur nourriture
leur habillement, les Mexicains faisaient co
tituer leur luxe dans la construction de le
demeures. Leurs maisons, faites de bois d
cajou et en chaux, étaient composées de p
sieurs appartemens; la disposition de la ch
pente formait des compartimens ingénieu
ment distribués. Tous les bois étaient sculpt
tous les murs avaient le poli et l'éclat d'
glace, et étaient ornés de plumes et de
bleaux représentant les chefs de famille.

Ce peuple si doux dans ses habitud
trouvait dans sa religion l'exemple et le g
du meurtre : l'autel des dieux n'était qu'
échafaud où les prêtres, transformés en bo
reaux, n'offraient que des victimes humain
Ces horribles fêtes revenaient régulièreme
à des jours fixes, et souvent la férocité d
prêtres en hâtait le moment. Ces monst
écrivaient à l'empereur que les *dieux avaie*

zaim. Aussitôt on entrait en armes chez les peuples voisins, et les prisonniers étaient réservés pour ces affreux sacrifices. Le *topilzin*, ou prêtre du couteau, était le grand sacrificateur : il était couronné de plumes, et revêtu d'une longue simarre. Il étendait la victime sur une pierre, et lui arrachait le cœur encore palpitant, qu'il offrait à ses dieux. Il en frottait principalement la figure d'une des plus horribles idoles. Après cette offrande abominable, chaque Mexicain mangeait respectueusement un morceau des victimes, et en emportait un membre, dont sa famille entière se repaissait dans un grand festin.

Parmi les temples, on distinguait celui des funérailles par son élévation et sa régularité. Des ossemens, unis avec de la chaux, en composaient l'enceinte et les murs. Des crânes desséchés, et disposés en forme de guirlandes, décoraient horriblement ce triste séjour, et deux tours élevées à perte de vue, annonçaient au loin le tombeau des empereurs.

Le soleil était pour ce peuple un des premiers dieux, et ce que les prêtres disaient du premier homme, a assez de rapport au livre de la Genèse. Dieu, suivant eux, avait formé

LE MEXIQUE

OU

LA NOUVELLE-ESPAGNE.

En suivant l'isthme de Panama, on sort de la partie méridionale de l'Amérique, ainsi que du gouvernement de Terre-Ferme, et l'on entre dans le Mexique ou la Nouvelle-Espagne, qui commence l'Amérique Septentrionale.

Le Mexique a, dans sa plus grande étendue, qui est du nord-ouest au sud-ouest, plus de 600 lieues; et sa largeur, fort irrégulière, n'en a pas plus de 250. Il est borné au nord par la Louisiane, au midi par la mer du Sud, au couchant par le golfe de Californie; du côté de l'orient par le golfe du Mexique et l'isthme de Darien. Les Espagnols l'ont divisé en trois gouvernemens, qu'ils appellent *Audiences* ou *Governacions*, et qui contiennent ensemble 22 provinces, mais qui recon-

'able eut lieu sous le règne de *Montezuma*.

En 1517, *Hernandez* partit de l'île de Cuba, découvrit l'*Yucatan*, mais sans oser pénétrer dans le Mexique. Cette entreprise était réservée à *Cortès*. Parmi ces féroces guerriers, et ces aventuriers plus féroces encore, et qu'un peu d'or eût conduits aux extrémités de la terre, Cortès se distinguait comme un habile marin, un bon général, infatigable soldat, et comme un homme doué de cette prudence et de ce courage qui prévoient et surmontent tous les obstacles. Il demanda au gouverneur de Cuba quelques vaisseaux et un petit nombre d'hommes, en promettant de les ramener vainqueurs des Mexicains. Son courage était connu, sa demande fut remplie ; mais le gouverneur, jaloux d'avance du succès qu'il allait remporter, voulut arrêter ses projets. Cortès était déjà bien loin, et après avoir erré un mois dans le golfe du Mexique, il débarqua à la *Vera-Cruz*. Il avait juré de vaincre, et la mort seule pouvait l'en empêcher : il voulut que ses compagnons eussent les mêmes sentimens ; et pour les y contraindre et ne leur laisser que la victoire pour ressource, il brûla ses vaisseaux, à l'exception d'un seul, qu'il avait

fait aussitôt repartir. Ce trait de hardiesse lui réussit ; chaque soldat de sa faible armée devint un héros, et la première action où ils s'engagèrent coûta la vie à 20,000 Mexicains ; la ville de *Tabasco* fut prise.

En peu de temps cette nouvelle se répandit par tout le Mexique, et Cortès se vit environné de 50,000 hommes. Il ne s'en étonna point : il livra un second combat ; son artillerie tonna au milieu des ennemis, qui le pressaient de toutes parts ; sa cavalerie s'avança sur cette multitude ; et cette nombreuse armée, épouvantée par le bruit du canon et l'aspect des chevaux, s'enfuit devant 200 hommes. Cette seconde victoire lui donna alors quelque pied sur cette terre étrangère ; nombre de petites peuplades, dans le désir de se soustraire à la domination mexicaine, lui envoyèrent des députés ; il les reçut bien, et sut profiter de la haine que leur avait inspirée Montezuma. Il défendit aux receveurs du Mexique d'exercer aucune violence dans la collecte des impôts, et parut aux yeux des Mexicains, un génie tutélaire envoyé par le ciel pour leur bonheur.

Tant de hardiesse frappa de crainte Montezuma : il envoya des ambassadeurs, ac-

compagnés d'une nombreuse armée, pour lui offrir des présens et l'engager à se rembarquer. Cortès reçut les présens et ne partit point. Il exigea même de paraître devant Montezuma. En même temps il fit faire une décharge subite de son artillerie, et manœuvrer sa cavalerie. Glacés d'effroi, les ambassadeurs se prosternèrent et ne partirent qu'avec la plus haute idée des Européens. Cortès partit derrière eux. Il laissa à Vera-Cruz sa grosse artillerie, une partie de ses bagages, et marcha droit à la capitale du Mexico. 150 Espagnols et 10,000 Américains composaient ses forces. Il combattit et vainquit chaque jour. Les Thlascalans seuls lui résistèrent; ils lui opposèrent 80,000 hommes, et maîtrisèrent la crainte que leur donnaient les chevaux et le canon; mais il fallut céder à l'avantage des armes, et Cortès entra dans Thlascala. Montezuma, qui n'avait jamais pu vaincre les Thlascalans, tenta de profiter de la victoire des Européens : il envoya à Cortès de nouveaux ambassadeurs pour l'engager à lui livrer ce peuple vaillant, moyennant une partie de son empire. Cortès indigné renvoya les ambassadeurs, et fit alliance avec les Thlascalans qui lui furent d'un grand secours. En-

fin il parvint devant Mexico. Montezuma, plus effrayé que jamais, vint au-devant de lui avec toute sa cour. Cortès et sa petite troupe espagnole furent logés dans un des palais de Mexico : les Thlascalans campèrent hors de la ville. Pendant trois mois les Espagnols se virent comblés d'honneurs; mais ayant été informés que toutes ces protestations n'étaient que des piéges, et que Montezuma songeait à les faire périr ; que la garnison de la Vera-Cruz avait été attaquée plusieurs fois, et que l'on avait envoyé la tête d'un Espagnol à l'empereur ; dans cette extrémité, ils songèrent non-seulement à prévenir les malheurs qui les menaçaient, mais encore à les faire retomber sur les Mexicains. Cortès, accoutumé à des coups hardis, ne s'amusa point à prendre des moyens raisonnables de sûreté ; il fut avec quelques-uns de ses gens au palais impérial, se présenta dans l'appartement de l'empereur, lui reprocha ce qu'il appelait sa perfidie, et l'emmena prisonnier à son quartier. L'empereur et tous ses sujets étaient tellement éloignés d'imaginer une pareille audace, que personne ne tenta de l'arrêter. L'empereur lui-même se croyait si peu entièrement au pouvoir de ses ennemis, que dans

le chemin, il rassurait le peuple sur les craintes qu'il manifestait. Arrivé dans le logement des Espagnols, il y fut d'abord traité avec une apparence de respect; mais dans la suite, sous le plus frivole prétexte, on le chargea de fers. Ainsi une poignée d'Européens, loin de tout secours, et pouvant être écrasés à chaque instant, avaient, par une audace que rien n'étonnait, su se rendre maîtres du chef d'un empire considérable, dans ses états même, au milieu d'une capitale extrêmement peuplée, tandis qu'il était entouré de ses gardes, et qu'une armée immense était prête à périr au premier mot qu'il eût dit. Cet événement, qui sort de toutes les règles connues, est le seul de ce genre qu'offrent les annales de l'univers.

Cependant Cortès n'avait pas que Montezuma et ses Mexicains à redouter : une nouvelle flotte était abordée à Vera-Cruz, et un nouveau commandant venait lui ravir la gloire de sa conquête. Ce coup lui fut extrêmement sensible, sur-tout dans les circonstances difficiles où il se trouvait; mais rien n'était fait pour l'abattre. Il partit avec 160 hommes, livra le combat aux Espagnols, tua le commandant, et revint avec 400 hommes de plus

« Mexico. Ce secours devenait plus nécessaire que jamais. Les Mexicains, commençant à reconnaître leur situation et la faiblesse de leurs ennemis, tombèrent de tous les côtés sur le quartier espagnol. Au milieu du combat le plus opiniâtre, les Espagnols ayant présenté Montezuma pour qu'il engageât ses sujets à se retirer, cet infortuné prince reçut un trait qui lui donna la mort. Cortès, qui avait alors tout à craindre dans Mexico, redoubla de courage, et parvint à sortir de cette ville, mais après y avoir laissé une partie de ses compagnons. Il se retira aussitôt chez les Tlhascalans, qui lui restaient fidèles. Quand il se fut réuni et qu'il eut rétabli sa petite armée, il revint mettre le siége devant Mexico, prit cette ville et *Guatimozin*, qui avait succédé à Montezuma. Enfin, maître de l'empire, il établit un gouvernement espagnol; et, après l'avoir posé sur des bases solides, s'être enrichi, avoir enrichi les siens, et avoir exécuté de choses que l'on peut à peine croire, il revint en Espagne, où il trouva l'ingratitude pour récompense (1).

(1) Charles V régnait alors. Cortès n'en put jamais obtenir aucune justice; on ne voulait même pas l'entendre

L'objet de cet ouvrage n'étant point la géographie, comme nous l'avons dit plusieurs fois, nous ne décrirons que les trois principales villes du Mexique; savoir : *Mexico*, la capitale; *Vera-Cruz*, le port qui correspond avec l'Europe, et *Acapulco*, celui qui correspond avec les Indes Orientales.

La province de Mexico ou le *Mexique propre*, a 180 lieues de long sur 37 de large. Les montagnes qui l'encadrent ont 90 lieues de tour, et sont riches en bois de cèdres et autres arbres, en gomme, drogues, en sels, en productions métalliques, en marbre et en pierres précieuses. Le pays est couvert toute l'année de fruits délicats et exquis, de lin, de chanvre, coton, tabac, anis, cannes à sucre; ce qui rend le commerce très-florissant. La province s'étend depuis Acapulco,

---

dre. Un jour il fendit la presse qui entourait la voiture de l'empereur, et monta sur l'étrier de la portière : *Qui êtes-vous?* lui demanda Charles. *Je suis un homme*, lui répondit fièrement le vainqueur du Mexique, *qui vous a donné plus de provinces, que vos pères ne vous ont laissé de villes.* Cette réponse ne lui rendit pas l'empereur plus favorable, et il mourut à soixante-trois ans, sans avoir pu retourner dans le pays où il s'était illustré.

sur la mer du Sud, jusqu'à la baie de Panuco. Elle confine à la province de Méchoacan et à celle de Thlascala. Elle est arrosée de beaucoup de rivières qui la rendent très-fertile en grains, fruits, cochenille, et bestiaux de toute espèce.

Les montagnes qui s'élèvent en cercle dans cette province, forment une vallée et un lac considérable. Ce lac est composé de deux parties qui ne sont séparées que par un espace fort étroit; l'une d'eau douce et tranquille, fort poissonneuse, et plus haute que l'autre, dans laquelle elle tombe. La seconde partie est d'eau salée, qui ne nourrit aucune sorte de poisson, et qui est sujette à des agitations fort violentes. Elles ont toutes deux environ 7 lieues de long et 7 de large, quoiqu'avec différentes inégalités dans leur figure, et leur circonférence commune est d'environ 30 lieues. Les causes qui font que l'une de ces masses d'eau est douce et l'autre salée, sont encore inconnues.

Mexico est située sur les bords de ce lac et dans une plaine fort marécageuse. Aussi quelque soin que les habitans apportent à faire de bons fondemens, leurs maisons sont à demi ensevelies dans un terrain qui n'est pas

capable de les soutenir. La forme de cette grande ville, qui est carrée, ses rues dro , larges et bien pavées, qui répondent quatre vents principaux, lui donnent q que ressemblance avec un échiquier; la voit-on toute entière, non-seul ent du centre, mais de toutes les parties. Son circuit est de 2 lieues, et son diamètre d'environ une demi. Cette ville est la capitale de la Nouvelle-Espagne; et si elle était située en Europe, ses édifices et sa population la placeraient encore parmi les villes du premier rang. On y compte environ 100,000 habitans, dont la plus grande partie est de noirs ou de mulâtres; ce qui paraît venir non-seulement du grand nombre d'esclaves qu'on y a menés, mais encore de ce que tous les biens étant passés entre les mains de tous les ecclésiastiques, les Espagnols et les autres Européens, qui ne trouvent plus moyen de se faire un fonds certain, ont peu de goût pour le mariage, et se jettent eux-mêmes à la fin dans l'état ecclésiastique. Quoique la ville n'ait pas moins de 29 couvents d'hommes et 22 de filles, ils sont tous d'une opulence qui cause de l'étonnement aux étrangers. On vit à fort bon marché : une demi-pièce de huit suffit, cha-

que jour, pour la dépense d'un homme. Mais comme il n'y a point d'espèces de cuivre, et que la moindre pièce d'argent est une demi-réale, on est dans un embarras continuel pour le commerce des denrées, tels que les fruits et les légumes. Aujourd'hui, comme avant la conquête, les noix de cacao sont la monnaie courante du marché aux herbes, sur le pied de 60 à 80 pour une réale, suivant le prix du cacao, qui n'est jamais fixe.

Le canal de Xamaica est une promenade charmante. Quantité de petites barques remplies de musiciens, font entendre des concerts de voix et d'instrumens. Les bords du canal sont couverts de petites maisons et de cabarets, où l'on prend, pour rafraîchissemens, du chocolat, de l'atollé et des tamales. L'atollé est une liqueur composée de blé d'inde que l'on fait bouillir avec de la chaux; et lorsqu'il est reposé, on le broie comme le cacao. On passe cette pâte, avec de l'eau, au travers d'un tamis. Il en sort une liqueur blanche et épaisse, qu'on fait un peu bouillir, et qui se boit avec du sucre, ou mêlée de chocolat. Elle est assez nourrissante. De la même pâte bien lavée, on fait des tamales, avec un mélange de viande bien hachée, de sucre

et d'épiceries. L'atollé et le tamale sont d'un goût fort agréable.

Le vice-roi réside à Mexico. Cette vice-royauté est la plus grande place de commandement que sa majesté catholique ait en son pouvoir, et c'est peut-être dans tout l'univers le plus riche gouvernement qui soit confié à un sujet. La grandeur de cet office est compensée par la brièveté de sa durée; [illegible], car la méfiance est le trait principal du caractère espagnole, en tout ce qui regarde l'Amérique, on ne permet à aucun officier de conserver sa place plus de trois ans: moyen sans doute très-propre à assurer l'autorité du roi d'Espagne, mais dont les conséquences ne peuvent qu'être funestes aux malheureux habitans, qui deviennent la proie de chaque nouveau gouverneur. Le clergé, comme nous l'avons dit, est extrêmement nombreux dans le Mexique; et l'on estime que les prêtres, les moines et les religieux font le cinquième des habitans blancs. Il est, à la vérité, impossible, dit un auteur anglais, de trouver un champ plus vaste, ou plus propre aux moines dans aucune partie du globe: les habitans sont ignorans et superstitieux, paresseux et riches. D'après un pareil tableau, il

n'est pas étonnant de voir le clergé jouir du quart du revenu de tout l'empire. Il faut plutôt s'étonner qu'il n'en ait pas la moitié. Il y a certaines gens qui prétendent que le grand nombre de religieux est favorable aux sciences : qu'on aille au Mexique, et l'on s'y trouvera dans le pays privilégié de l'ignorance. D'autres affirment qu'ils sont très-utiles aux bonnes mœurs : le Mexique est précisément le lieu où les mœurs sont outragées le plus ouvertement; les femmes y ont à peine de la pudeur, et les hommes, grossiers dans leurs penchans, préfèrent une concubine, souvent une esclave noire à une épouse. Les ecclésiastiques eux-mêmes n'y donnent pas un très-bon exemple. Les créoles ou descendans des Espagnols ont conservé l'orgueil de leurs ancêtres, qui, chez eux, n'est qu'une vanité misérable; efféminés et lâches, ils n'ont d'autres occupations que leurs débauches, et d'autre soin que de paraître graves à l'extérieur. Cette gravité a toujours quelque chose de plaisant pour les étrangers : c'est la morgue de gens qui ne savent pas se faire estimer; c'est la dernière misère du cœur humain. Les gens riches ont des fortunes immenses; mais, en revanche, les pauvres y sont dans

une misère affreuse. Sous une cape de [illegible] morceaux, on ne trouve souvent ni culot chemise. Au surplus, la débauche, l'ivr rie, les jeux de cartes, des paris aux com de coqs, font l'occupation des deux sex tout étage.

L'inquisition est dans toute sa force à Mexico. « Pendant mon séjour dans cette ville, (vers 1770) dit Pagès, l'inquisition fit fouetter publiquement différentes personnes, entre lesquelles étaient deux femmes victimes d'une superstition ridicule; elles étaient accusées de faire des plaies à leurs ennemis par certaines invocations, et en cicatrisant les parties correspondantes d'une espèce de poupées qu'elles avaient en effet suspendues à leur cou. Les autres criminels portaient en écrit, sur une espèce de mitre, la qualité de leur crime. Le fouet n'est que le prélude du châtiment, et il est toujours infligé dès que les accusés sont reconnus criminels et avant le jugement décisif. Les châtimens de l'inquisition sont regardés avec vénération, comme très-agréables à Dieu. J'ai remarqué dans le catéchisme espagnol, ajoute Pagès, au nombre des œuvres de charité, celle, non de remettre dans la bonne voie, mais de châtier ceux qui sont dans l'erreur. »

Acapulco se trouve aussi dans la province du Mexique propre. Il est à 80 lieues de Mexico. A l'idée des richesses qui entrent annuellement dans son port, on pourrait s'imaginer que c'est une très-belle ville ; elle est, au contraire, à peine une bourgade : ses maisons ne sont que de bois, de boue et de paille. Les chaleurs et la mauvaise qualité du climat, en font un lieu presque inhabitable ; aussi, passé le temps de la foire, on n'y trouve guère que des noirs et des mulâtres. Les marchands, les officiers, et même le gouverneur, vont chercher un lieu plus salubre. Ce qui rend donc ce lieu important, c'est la beauté et la sûreté du port. Il est vaste, d'un fond égal, et les vaisseaux y sont renfermés comme dans une cour, et amarrés aux arbres du rivage. Ce port entretient une communication avec les différentes parties de l'Amérique et les Indes Orientales. Vers le mois de décembre, le grand galion, sous le convoi d'un vaisseau de guerre, y arrive annuellement, et c'est le seul point de communication qu'il y ait entre les îles Philippines et le Mexique. Les cargaisons de ces deux vaisseaux, car le convoi porte aussi des marchandises, quoiqu'en moindre quantité, sont com-

posées de toutes les denrées et les riches
chandises de l'Inde. Dans le même
arrive le vaisseau annuel de Lima, capi
Pérou, qui n'apporte pas moins de 2,000,
de pièces de huit en argent, outre le v
gent et d'autres précieuses marchandises, q
servent à l'achat de la cargaison du galion.
Plusieurs autres navires, de diverses parties
du Chili et du Pérou, s'y trouvent à cette
occasion. Il y a une grande foire qui dure 30
jours, dans laquelle on échange les marchan-
dises de toutes les parties du monde. Le ga-
lion se prépare alors à repartir chargé d'ar-
gent et de marchandises d'Europe que l'on a
jugées nécessaires. Les Espagnols, quoique
tout ce commerce passe entre leurs mains, et
se fasse au centre de leur domination, n'y
font comparativement que des profits très-
médiocres. Car, comme ils permettent aux
Hollandais, aux Anglais et aux autres Etats
commerçans, de fournir la plus grande partie
de la *flotta*, de même les habitans espagnols
des Philippines, héritiers de la paresse qui a
ruiné leurs ancêtres en Europe, permettent
aux négocians chinois de fournir la plus grande
partie de la cargaison du galion. Des fleuves
d'or ont coulé du Mexique en Espagne, et;

par une juste punition du ciel, il semble qu'elle n'y ait gagné que la paresse et la misère. Les peuples industrieux se sont empressés de lui porter les fruits de leurs travaux, et son or a passé chez des nations qui ont conservé l'habitude du travail, que l'Espagne, trop opulente, se croyait en droit de perdre. Ce n'est point l'or qui rend les Etats riches, ce sont les mœurs et l'industrie : l'Espagne l'a prouvé à toute la terre.

En revenant d'Acapulco, passant à Mexico, et faisant 84 lieues au-delà de cette dernière ville, on arrive à *Vera-Cruz* sur la mer du Nord. C'est le principal port de la Nouvelle-Espagne dans le golfe. C'est là que se rendent les richesses des Indes Orientales, par les vaisseaux qui arrivent des Philippines au port d'Acapulco. C'est le centre naturel de toutes celles de l'Amérique ; et la flotte y apporte annuellement d'Espagne des marchandises d'une immense valeur. Le commerce de Vera-Cruz avec Mexico, et par Mexico avec les Indes Orientales ; avec le Pérou par Porto-Bello, et plus souvent par Acapulco ; avec toutes les îles de la mer du Nord par Carthagène ; avec Zapotecas, Saint-Alphonse, Guaxaca, par la rivière d'Alvarado ; avec Ta-

basco, Los-Zeques et Chiapa-dos-Indos, par la rivière de Grijalva ; enfin celui de la Vieille-Espagne, de Cuba, de l'Yucatan, rendent cette petite ville si riche, qu'elle peut passer pour le centre de tous les trésors et de toutes les commodités des deux Indes. Comme l'insalubrité du climat est cause du petit nombre des habitans, leur petit nombre fait aussi qu'ils sont extrêmement riches. Les Espagnols n'y passent pas 3000, et la plupart sont mulâtres, quoiqu'ils affectent de se nommer blancs, autant parce qu'ils se croient honorés de ce titre, que pour se distinguer des Américains et des esclaves nègres. On ne passe point pour un homme de considération parmi eux, lorsqu'on n'est pas riche de 5 ou 6000 piastres. Ces richesses ne les empêchent pas d'être fort sobres ; ils ne se nourrissent volontiers que de chocolat et de confitures. Les hommes sont fiers, et les femmes vivent retirées dans leur appartement d'en-haut, pour éviter la vue des étrangers, que cependant elles verraient avec plaisir, si leurs maris leur en laissaient la liberté. Si elles sortent quelquefois, c'est dans une voiture, et celles qui n'en ont pas, sont couvertes d'une grande mante de soie, qui leur prend de la tête jusqu'aux

pieds, avec une petite ouverture du côté droit pour les aider à se conduire. Les hommes entendent fort bien le commerce, mais leur indolence naturelle leur donne de l'aversion pour le travail. On leur voit sans cesse des chapelets et des reliquaires aux bras et au cou. Toutes leurs maisons sont remplies de statues et d'images de saints. La religion n'est chez eux qu'une superstition puérile, telle que les moines la prêchent et la rendent par-tout où ils peuvent se faire écouter.

La description des trois principales places du Mexique donne une idée de l'état des Espagnols dans cette partie du Nouveau-Monde : voyons maintenant les anciens habitans de cette malheureuse terre. Les Mexicains, hommes et femmes, sont naturellement d'une couleur brune. La plupart sont d'assez haute taille, sur-tout dans les provinces qui regardent le nord. Ils se garantissent les joues du froid et de la piqûre des mouches, en se frottant avec des herbes pilées. Ils se barbouillent aussi d'une terre liquide pour se rafraîchir la tête, et se rendre les cheveux noirs et doux. Leur habillement consiste dans un pourpoint court et des hauts-de-chausses fort larges. Ils portent sur les épau-

nes un manteau de diverses couleurs, qu'ils appellent *tilma*, et qui, passant sous le bras droit, se lie sur l'épaule gauche par les extrémités. Ils se servent de socques au lieu de souliers. Les femmes portent le *guaipil*, qui est une espèce de sac, sous la *cobixa*, fine étoffe de coton, à laquelle elles en ajoutent une autre sur les épaules, lorsqu'elles paraissent en public. A l'église, elles relèvent la dernière jusqu'à s'en couvrir la tête.

Les Mexicains, en général, sont fort paresseux, et les Espagnols ont trouvé le vrai moyen de leur faire haïr le travail, en exigeant d'eux plus qu'ils ne peuvent faire. Les curés, qu'on a dispersés parmi eux, sont de véritables vampires, toujours prêts à leur sucer jusqu'à la dernière goutte de sang. Rien n'est égal à l'avidité de ces indignes ministres, que leur luxe, leur passion emportée pour le plaisir, et leur profonde ignorance : aussi tous les Mexicains qu'ils paraissent convertir n'en demeurent pas moins idolâtres dans le fond du cœur. Et, dans le fait, quelle confiance pourraient-ils avoir dans la religion et la morale de tyrans qui leur arrachent sans pitié le gain de leur travail?

Il est inutile d'observer que l'industrie du

peuple d'aujourd'hui diffère beaucoup de
de l'ancien, qui cultivait les arts avec a
de succès que de goût. En quelqu'endroi
les Espagnols portent leur puissance et
mœurs, il est bien sûr que la terre e
hommes y donneront aussitôt bien moins
ne le pourraient. L'ignorance et la par
le luxe et la superstition; il est impossibl
maginer de plus terrible fléau pour l'es
humaine. Les Mexicains actuels, autant
le peuvent, croupissent dans l'oisiveté: c
est heureux pour eux, c'est qu'ils sont
sobres qu'indolens: une poignée de maïs
faséoles suffit à leurs besoins d'un jour. Ce
dant le petit nombre de ceux qui s'atta
au travail prouve encore qu'ils ne sont
sans talens: les uns composent plusieurs s
de figures avec des plumes de différentes
leurs, sur-tout avec celles d'un oiseau qu
Espagnols nomment *chuppaflore* ou *s*
fleur; d'autres travaillent fort délicate
en bois. Mais la plupart ne sont pro
qu'aux plus vils travaux, où les Espagnol
cessent point de les employer.

Au surplus, le nombre de ces infort
est aujourd'hui bien diminué, quoique l
femmes soient très-fécondes, et même

âge de douze ans. La main féroce de l'Espagnol a moissonné amplement dans ces contrées: la vie des hommes n'a paru qu'un jeu à son avarice cruelle. Une politique inhumaine tient constamment dans la misère et l'humiliation ceux que la cruauté a épargnés, afin de les éloigner davantage de la puissance et de les dominer plus facilement.

Cette mauvaise politique a fait souvent fermenter des séditions parmi eux, et a exalté le courage des peuplades qui ont encore le bonheur de vivre libres dans leurs montagnes. Ces Mexicains jouissent au moins de la tranquillité. Leur nourriture se borne à quelques poissons et à la chair de l'orignal, espèce de cerf ou de renne sauvage. Lorsque ces ressources leur manquent, ils se nourrissent de racines. Des souches d'un bois dur, creusées et durcies au feu, leur servent à faire cuire leurs alimens; ils ne peuvent les mettre sur le feu, mais ils y suppléent en plongeant dedans des cailloux brûlans. La peau de l'orignal ou des feuilles de lataniers, de balisiers, attachées ensemble, forment leur vêtement habituel. Chacune de ces hordes a sa religion particulière; quelques-unes n'en ont point du tout.

Le Mexique étant en grande partie situé

dans la zone torride, est excessivement chaud; et sur la côte orientale où le pays est bas, marécageux et continuellement inondé dans les saisons pluvieuses, il est aussi extrêmement malsain. Le pays intérieur prend néanmoins un meilleur aspect : l'air y est si tempéré, que, suivant l'expression d'un voyageur, on y a presque toujours froid et chaud en même temps; froid à l'ombre et chaud au soleil. Après le mois de juillet, des pluies abondantes rafraîchissent l'air. Depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars, elles deviennent plus rares et moins fortes. Les Américains donnent le nom d'hiver aux douces nuits qui commencent en novembre et qui durent jusqu'au mois de février; mais c'est la saison dont les Européens s'accommodent le mieux. Le sol du Mexique est, en général, très-varié, et serait propre à toute espèce de culture, si l'industrie des habitans répondait aux avantages naturels.

L'arbre qui tient le premier rang au Mexique, est le *cacaotier* ou *cacaoyer;* c'est de là qu'il tire son origine. Cet arbre précieux est de médiocre grandeur; ses feuilles sont lancéolées et longues de huit à dix pouces. A celles qui tombent il en succède d'autres, de

sorte que l'arbre est toujours orné de verdure ; il est aussi garni en tout temps sur le tronc et sur les branches, d'une multitude de fleurs en faisceaux extrêmement petites et sans odeur : ainsi, sur cet arbre, l'on voit en même temps des fleurs, de jeunes fruits et des fruits mûrs. Ces fruits, parvenus à leur perfection, sont de la grosseur et ont la figure d'un concombre roussâtre et à côtes. C'est dans ces fruits que sont contenues les amandes de cacao, que l'on emploie pour faire le chocolat. Une substance blanche, mucilagineuse, d'un goût agréable et acide, sépare ces amandes ; un morceau mis dans la bouche étanche la soif. Les amandes ôtées de leur enveloppe, on les fait rôtir dans une bassine sur un feu léger, après quoi on les broie et l'on en fait une pâte dans laquelle on mêle du sucre, de la vanille et de la cannelle, suivant l'espèce de chocolat que l'on veut fabriquer.

La *vanille* est une liane de la grosseur du doigt, qui rampe et s'entortille, comme le lierre, autour des arbres. Elle produit des gousses vertes quand on les prend sur l'arbre, mais qui étant séchées au soleil, avec le soin de les étendre pour les empêcher de s'ouvrir, deviennent à la fin dures et noires. La va-

nille croît particulièrement sur la côte méridionale de la Nouvelle-Espagne.

L'*achiote*, qui sert à donner la couleur aux briques de chocolat, croît aussi sur un arbrisseau, dans des gousses rondes et remplies de grains rouges, qu'on réduit en pâte.

Une des meilleures plantes du Mexique est le *maghey* ou *melt*. C'est un arbrisseau qu'on plante et qu'on cultive comme la vigne. Il a près de quarante feuilles différentes les unes des autres, qui servent à quantité d'usages; dans leur jeunesse on en fait des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages, du vin, du vinaigre et de l'eau-de-vie; elles sont armées d'une sorte d'épines, si fortes et si aiguës, qu'on en fait une espèce de scie pour scier du bois. L'écorce brûlée guérit les blessures, et la gomme qui sort des branches est un excellent antidote contre toute sorte de poison. La liqueur qu'on en tire est aussi douce que le miel, lorsqu'elle sort de la plante. En peu de temps elle prend la force de l'hydromel et devient excellente pour diverses maladies. Les Américains y mettent une racine qui la fait bouillir et fermenter comme le vin : aussi est-elle alors capable d'enivrer.

Elle se nomme *poulcré*. On en fait une eau-de-vie très-forte, et ce n'est pas sans raison qu'on appelle la plante, vigne de l'Amérique.

La *cochenille* est un des principaux articles du commerce du Mexique. Après beaucoup de discussions sur sa nature, il paraît décidé aujourd'hui que la cochenille est du règne animal et de l'espèce des galle-insectes. Cette petite mouche s'attache à la plante appelée *opuntia*, et pompe le suc de ses fruits, qui sont de couleur cramoisie. C'est de ce suc que la cochenille tire sa valeur, qui consiste dans les qualités de teindre le plus bel écarlate, le pourpre et le cramoisi. On s'en sert aussi dans la médecine, comme sudorifique et comme cordiale; et l'on estime qu'annuellement, les Espagnols n'exportent pas moins de 900,000 liv. pesant de cette marchandise, tant pour l'usage de la médecine que pour celui de la teinture. On voit de vastes plantations d'opuntias ou cocheniliers dans les provinces de Guatimala, de Chiapa et de Guaxaca.

Un arbre, particulier à la Nouvelle-Espagne, est l'*aguacate* ou l'*avocat*. Il ressemble au noyer; et son fruit, qui a la forme d'une poire ou du limon, se mange cuit ou cru, en y joignant un peu de sel, parce qu'il est doux

ce sujet, estiment les revenus du Mexique à 480 millions de francs; et il est très-connu que cette province et toutes les autres parties de l'Amérique espagnole, fournissent de l'argent au monde entier.

Le règne animal est aussi riche au Mexique que les deux autres; ce qui fait encore plus regretter que ces magnifiques contrées n'aient pas de meilleurs et de plus habiles habitans. Les étonnans ouvrages que les anciens Mexicains faisaient avec les plumes d'oiseaux, annoncent assez qu'elles étaient peintes des couleurs les plus brillantes. Sous ce rapport, la nature n'a rien fait ailleurs de plus agréable et de plus varié. Le Mexique est le lieu de l'univers qui nourrit les plus beaux oiseaux. On met à la tête le *sentsoulé*, non comme le plus magnifiquement vêtu, mais comme celui qui a le gosier le plus harmonieux. Son nom signifie *cinq cents voix*, et l'on n'a pas cru employer un mot moins expressif pour donner une idée des graces et de la variété de son chant. Il est à-peu-près gros comme la grive, et a le plumage d'un cendré très-luisant, avec des taches blanches fort régulières aux ailes et à la queue. On distingue aussi plusieurs belles espèces de *perroquets*. Les bois et les

z riz, du lin, du vin, des olives, du maïs, es fèves, de la cire, du poivre, du safran, e la cannelle, du baume, de la résine, des lantes médicinales et du miel. Les abeilles, n nombre considérable, s'y rassemblent dans es troncs d'arbres et n'ont point d'aiguillon. e coton s'y trouve aussi en abondance. Dans es environs des baies de Honduras et de Campêche, on enlève beaucoup de bois renommés pour la teinture.

Mais, aux yeux des Espagnols, ce qui fait la gloire du Mexique, ce sont ses mines d'or et d'argent. Il en a aussi de plomb, d'étain, de fer et de mercure. Les principales mines d'or sont dans le Véragua et la Nouvelle-Grenade, sur les frontières de l'isthme de Darien et de la Terre-Ferme. Celles d'argent sont plus nombreuses (on en compte 35) et plus abondantes; elles se trouvent dans différens endroits, mais plus particulièrement dans la province du Mexique. Ces deux espèces de mines sont toujours dans les parties arides et montagneuses du pays, la nature voulant en quelque sorte compenser son manque de fertilité par un autre genre de production. On a beaucoup parlé de l'or et de l'argent du Mexique. Ceux qui ont le plus étudié

dans la Nouvelle-Espagne, ceux qu'on y a apportés d'Europe, ceux de la même espèce qu'on y a trouvés, et ceux qui sont propres au pays. Il met dans la première classe les vaches, les brebis, les chèvres, les porcs, les chevaux, les chiens, les ânes et les chats, qui y ont multiplié de la manière la plus étonnante. Il y a des particuliers qui possèdent des troupeaux de moutons de cent mille têtes, avec peu de difficulté pour les nourrir dans le choix d'une infinité de pâturages communs. Malheureusement les laines ne valent presque rien. Les vaches aussi nombreuses dans la proportion de leur espèce, sont d'une bien plus grande utilité. Il y en a plus de sauvages que de domestiques. On les chasse comme un autre gibier pour en vendre la chair; et la guerre continuelle qu'on leur fait les a rendues si féroces, qu'il y a du danger pour un homme seul à les tirer dans les savanes. Les chiens, les chevaux et les chèvres, dans l'état sauvage, remplissent aussi les forêts et les montagnes. Parmi ces animaux, apportés d'Europe, on voit des lions, des tigres et des ours, anciens habitans des forêts du Nouveau-Monde. Les tigres y sont aussi dangereux qu'en Afrique,

campagnes sont remplis de *coqs-d'Inde* sauvages, qu'on tue facilement pendant le clair de lune, lorsqu'ils sont sur les arbres où ils passent la nuit. S'il en tombe un, on ne doit pas craindre que le bruit de l'arme à feu fasse partir les autres.

Sans nous arrêter à l'immense quantité d'oiseaux qu'on rencontre de tous côtés, nous dirons un mot du *vicicili*; c'est le nom mexicain de ce joli petit oiseau que les Européens ont nommé *réné* dans d'autres lieux, et *tomincios* au Pérou. Il n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe. Son bec est long et très-délié. Il se nourrit de la rosée et du pollen ou poussière fécondante des fleurs, en voltigeant sans jamais se reposer. Son plumage est une espèce de duvet, mais varié de différentes couleurs, qui le rendent fort agréable. Les Américains l'estiment beaucoup, sur-tout celui du cou et de l'estomac, qu'ils mettent en œuvre avec l'or. Le vicicili meurt, ou plutôt s'endort au mois d'octobre, sur quelque branche à laquelle il demeure attaché par les pieds jusqu'au mois d'avril, principale saison des fleurs. Il se réveille alors; et de là vient son nom qui signifie *ressuscité*.

Acosta distingue trois sortes d'animaux

der, et que s'il en coulait beaucoup de sang, ils la tenaient fermée, pendant que d'autres apportaient quelques feuilles qu'ils mâchaient un moment, et qu'ils repoussaient fort adroitement dans l'ouverture. C'est un spectacle que j'ai eu plusieurs fois, et qui m'a toujours causé de l'admiration. »

On trouve sur toute cette côte jusqu'à celle de Honduras, une espèce de singe qu'on a nommé *paresseux*, parce qu'il ne quitte point le même arbre aussi long-temps qu'il y reste une feuille à manger, et qu'il met plus d'une heure à faire un pas. Quand il a dépouillé un arbre, il se laisse tomber par terre, et s'il a eu le bonheur de ne pas se tuer, il regagne un autre arbre avec des peines infinies. Sa maigreur est extrême, et quand il a quelque crainte, il jette des cris lamentables, qui ont quelque chose de repoussant. Ce sont là toutes ses armes, et quelquefois il parvient à effrayer en effet ses ennemis.

Le Mexique nourrit aussi beaucoup d'animaux nuisibles. On voit des serpens d'une grosseur considérable; mais les plus dangereux sont la petite espèce de ceux qu'on appelle à *sonnettes*, parce qu'en marchant et

quand ils sont irrités, ils font du bruit avec des anneaux de peaux desséchées qu'ils ont à la queue. Leur morsure cause la mort en très-peu de temps. Les insectes les plus nombreux et les plus incommodes sont les fourmis : dans certains cantons leur quantité est telle qu'on ne peut presque rien dérober à leur voracité. Les eaux contiennent plus qu'en aucun endroit de l'Amérique, des *alligators*, espèce de crocodiles, presqu'en tout semblables à ceux de l'Afrique, mais moins féroces et moins hardis.

Par ce que l'on connaît du Mexique, on présume qu'il y a encore nombre de choses curieuses à en apprendre ; mais la politique craintive et méfiante de l'Espagne va jusqu'à défendre à ses sujets de parler publiquement et d'écrire sur ce sujet, principalement sur ce qui concerne les mines d'or et d'argent. Ainsi les contrées les plus belles de l'univers nous sont en quelque sorte inconnues, et les connaissances que l'on pourrait y acquérir resteront encore long-temps à naître dans un pays de moines et de paresseux.

LA CALIFORNIE.

La Californie est une grande péninsule à l'ouest du Nouveau-Mexique. Elle est entourée par la mer du Sud au couchant, et au levant par le golfe de Californie, qu'on appelle aussi la mer Vermeille. Elle passe le tropique, et s'avance sous la zone torride jusqu'au Cap Saint-Lucas. Sa largeur varie depuis 10 lieues jusqu'à 40, d'une mer à l'autre. Cette péninsule fut découverte par Cortès, le conquérant du Mexique. Le fameux navigateur anglais, François Drake en prit possession en 1578, et son droit fut confirmé par le roi ou chef principal du pays. Le gouvernement d'Angleterre n'a cependant pas jusqu'ici réclamé ce droit, quoique la Californie soit admirablement située pour le commerce, et qu'il y ait sur les côtes une pêche de perles de grande valeur. Ce furent non des hommes d'état ou des conquérans qui formèrent des établissemens dans ces contrées, mais des missionnaires; aussi le pays est-il divisé en missions, au lieu de l'être en audiences ou gouvernemens.

Habitans de la Californie

L'air y est très-chaud, le terrain stérile, chargé de rochers et de sable, dénué d'eau, et par conséquent peu propre pour les plantations, l'agriculture et les pâturages. Il y a cependant vers les côtes plusieurs cantons susceptibles de culture et arrosés par quelques rivières. On voit même dans le centre, des coteaux et des vallons où l'on élève et l'on nourrit aujourd'hui tous les animaux connus en Espagne et dans le Mexique. La variété des oiseaux y est infinie. On y voit une sorte de poule d'eau, qui porte avec elle un caractère de singularité remarquable : elle est de la grosseur d'une oie, a le bec long d'un pied, les pattes comme la cigogne, et un jabot fort gros, dans lequel elle met les provisions qu'elle réserve à ses petits. L'attachement que ces oiseaux ont les uns pour les autres, a quelque chose d'étonnant : ils se secourent entre eux comme s'ils avaient l'usage de raison. Qu'un d'eux soit malade, faible, impotent, hors d'état de chercher sa nourriture, les autres ont soin de lui en fournir. Dans l'île Saint-Roch, on trouve en différens endroits un de ces animaux attaché à une corde avec une aile cassée, et autour de lui des poissons que ses camarades lui apportent. C'est un stra-

tagême dont les Californiens se servent pour avoir du poisson : ils se tiennent cachés de peur d'épouvanter les pourvoyeurs, et s'emparent des provisions lorsqu'ils en voient une quantité suffisante. La côte orientale de la presqu'île est hérissée de montagnes; on trouve quelques îles sur la côte occidentale.

Les diverses nations qui habitent la Californie ressemblent assez, pour les mœurs et le génie, aux autres sauvages du Nouveau-Mexique. Leur figure serait passable, s'ils n'avaient pas l'habitude de la dégrader en la peignant en rouge, en se perçant le nez et les narines. Ils ont cependant le teint plus basané que ceux de la Nouvelle-Espagne. Quant à leur caractère moral, rien n'est plus faible, plus irréfléchi. Ils sont d'une indolence extrême. Sans fermeté, ils font le bien ou le mal si on les y force. Ils vivent par bourgades de vingt à cinquante familles. L'été, ils passent leur vie à l'ombre des arbres; au temps des pluies ou de l'hiver, ils se creusent une espèce de terrier, où ils se réfugient plusieurs ensemble comme des animaux. Quelquefois cependant, dans la belle saison, ils prennent la peine de se faire de petites huttes qu'ils transportent où bon leur semble, et

sous lesquelles ils peuvent s'étendre et dormir. Ces petites tentes sont ordinairement placées sur les bords des ruisseaux, qui sont très-rares dans le pays. L'ameublement, comme l'on peut croire, est conforme à l'habitation; ils n'ont ni lit, ni table, ni coffre, ni chaises; un plat, une tasse, un morceau de bois sec pour allumer du feu, un sac pour les provisions, un autre au bout d'une perche pour porter les enfans: voilà ce qui compose le ménage d'un Californien. Les plus industrieux font des bateaux et des filets pour la pêche, et l'on vante l'art avec lequel ils les travaillent.

La paresse et l'indifférence de ces peuples laissèrent peu de peines aux missionnaires pour les attirer à la religion chrétienne. Avec quelques poignées de maïs on faisait un chrétien. Les anciens Californiens avaient à peine une religion, mais des superstitions en grand nombre. Ils entrevoyaient un Etre-Suprême, et n'adressaient leur hommage qu'à la lune. Ils avaient des prêtres, sur-tout des prêtres sorciers, et même médecins. Avec ces trois qualités réunies, il était facile à ceux-ci d'avoir la toute-puissance. Dès qu'un malade était sans espérance, on assemblait les pa-

rens ; et sa fille ou sa sœur lui faisait une coupure au petit doigt d'une main, afin que le sang répandu dissipât les chagrins de la famille. On voyait ensuite tous les parens venir lui rendre visite. En apprenant qu'il n'y avait plus de remède, ils poussaient des hurlemens affreux ; et les femmes, pour exciter de plus en plus la compassion, mêlaient à leurs cris l'éloge du mourant. Lorsqu'il était à l'agonie, le prêtre-médecin lui enfonçait ses doigts dans la bouche *pour en arracher la mort ;* et les femmes, continuant de crier, lui donnaient des coups pour le réveiller, jusqu'à ce qu'enfin il rendît l'ame. On l'enterrait ensuite avec tout ce qui pouvait lui être utile dans l'autre monde.

Rien n'était plus tôt fait qu'un mariage. Un jeune garçon offrait une cruche à celle qu'il recherchait ; si ce présent était agréé, on en faisait un nouveau, et tout finissait par une fête. La cérémonie était plus singulière à la naissance d'un enfant. La mère allait se baigner, faisait son travail ordinaire, le mari se couchait pour elle, et recevait les visites. Toutes ces mœurs ont plus ou moins changé à l'arrivée des missionnaires.

Un palmier différent de celui qui porte les

dattes, fournit aux femmes l'étoffe dont elles se couvrent; elles battent les feuilles de cet arbre, comme nous battons le lin pour en séparer le fil. Leur habillement est composé de trois pièces, dont deux forment une jupe qui descend de la ceinture jusqu'aux pieds; la troisième est une espèce de mantelet, qui leur couvre le reste du corps. Ces pièces ne sont point tissues; les fils attachés par le haut tombent en forme de franges; la coiffure consiste en un réseau de la même matière. Elles portent des colliers de nacre de perles, entrelacés de joncs, de coquillages et de noyaux percés, qui leur descendent jusque sur le sein. Il y a cependant diversité dans les ornemens; les unes parent leur tête de différens rangs de perles qu'elles tressent avec leurs cheveux; les autres y entremêlent de petites plumes, qui de loin donnent à cette coiffure l'air d'une perruque. Assez souvent les hommes et les femmes se couvrent d'une peau de loup-marin, de renard, ou d'autres animaux pris à la chasse. On se fabrique, pour chasser les mouches et se donner du vent, des éventails avec des plumes de diverses couleurs.

LA LOUISIANE.

La Louisiane confine au sud avec le golfe du Mexique ; au nord, avec la rivière des Illinois et le territoire des nations barbares ; à l'ouest, avec le Nouveau-Mexique et la Nouvelle-Espagne. Ce fut en 1535, que, pour la première fois, les Français prirent possession de ces riches contrées. *Jacques Cartier* les découvrit, et s'en empara au nom de François I ; mais elle fut d'abord négligée ; ce ne fut qu'en 1680 qu'on y revint, et que l'on songea à y former un établissement. On la nomma alors *Louisiane*, en l'honneur de Louis XIV. Les Français en jouirent jusqu'en 1762, qu'elle fut cédée aux Espagnols. Par les derniers traités avec l'Espagne, elle fut rendue à la France (1).

Sa capitale est la *Nouvelle-Orléans*, ville

(1) Depuis la composition de cet article, la France a vendu la Louisiane aux États-Unis d'Amérique ; elle forme maintenant un Etat séparé, jouit des mêmes droits que les autres, et est également su-

Naturels de la Louisiane.

d'une moyenne grandeur et bâtie en brique. Elle est située sur le rivage oriental du Mississipi, à environ 35 lieues de l'embouchure de ce fleuve. C'est un séjour fort agréable. L'air qu'on y respire est si salubre, les terres si fécondes, sa position si délicieuse, qu'on la croirait au milieu d'un parterre. Le Mississipi ou *Meschascebé*, lui fournit ses eaux pures et saines. Ce fleuve, l'un des plus grands que l'on connaisse, arrose plus de 1200 lieues de pays. On n'a pas encore pu découvrir le lieu de sa source. Il coule pendant 40 lieues entre un nombre infini d'habitations charmantes et bien cultivées, et sur les deux rives sont étalées toutes les richesses de la nature. On peut également s'y procurer les plaisirs de la pêche et de la chasse. Son nom de Meschascebé signifie *Père des eaux*.

Cette colonie n'ayant jamais occupé l'attention d'aucun gouvernement, comme elle le méritait, n'offre guère que 30,000 Européens; elle peut en occuper une bien plus

---

jette aux lois de la confédération. La France a été décidée à cette cession par la reprise des hostilités avec l'Angleterre. La Louisiane ne pourra que gagner à cet événement, qui lui donne une nouvelle existence.

rens; et sa fille ou sa sœur lui faisait une coupure au petit doigt d'une main, afin que le sang répandu dissipât les chagrins de la famille. On voyait ensuite tous les parens venir lui rendre visite. En apprenant qu'il n'y avait plus de remède, ils poussaient des hurlemens affreux; et les femmes, pour exciter de plus en plus la compassion, mêlaient à leurs cris l'éloge du mourant. Lorsqu'il était à l'agonie, le prêtre-médecin lui enfonçait ses doigts dans la bouche *pour en arracher la mort;* et les femmes, continuant de crier, lui donnaient des coups pour le réveiller, jusqu'à ce qu'enfin il rendît l'ame. On l'enterrait ensuite avec tout ce qui pouvait lui être utile dans l'autre monde.

Rien n'était plus tôt fait qu'un mariage. Un jeune garçon offrait une cruche à celle qu'il recherchait; si ce présent était agréé, on en faisait un nouveau, et tout finissait par une fête. La cérémonie était plus singulière à la naissance d'un enfant. La mère allait se baigner, faisait son travail ordinaire, le mari se couchait pour elle, et recevait les visites. Toutes ces mœurs ont plus ou moins changé à l'arrivée des missionnaires.

Un palmier différent de celui qui porte les

ent. Mais ce n'était qu'un piége de la part
sauvages. On profita de cet intervalle
r avertir en secret toute la nation, et for-
le dessein d'égorger le poste en entier.
conseil fut convoqué; et l'orateur, après
r salué son chef, s'exprima en ces termes:
ıe l'astre qui vous éclaire et que nous
ons, répande sur mon discours la force
douceur pénétrante de sa lumière; qu'é-
ınt nos esprits, il les échauffe assez pour
ı donner le courage dont nous avons le
grand besoin dans ces circonstances dou-
euses! Nous autres vieillards, nous ap-
evons depuis long-temps le mal que nous
sionne le voisinage des Français; mais
jeunes gens n'y font pas attention. Sé-
ı par les apparences, ils n'apperçoivent
le précipice couvert de fleurs: ils ne voient
les agrémens des marchandises d'Europe,
e se défient pas du poison qu'elles ren-
ent. A quoi servent en effet ces mar-
ıdises? à exciter les desirs de nos femmes,
rrompre nos filles, et à tuer de travail
ommes pour obtenir ces choses inutiles.
Français nous ont aussi fait beaucoup de
par leur air engageant. Avant leur arri-
nous étions des hommes; nous allions,

LA LOUISIANE.

La Louisiane confine au sud avec le golfe du Mexique; au nord, avec la rivière des Illinois et le territoire des nations barbares; à l'ouest, avec le Nouveau-Mexique et la Nouvelle-Espagne. Ce fut en 1535, que, pour la première fois, les Français prirent possession de ces riches contrées. *Jacques Cartier* les découvrit, et s'en empara au nom de François I; mais elle fut d'abord négligée; ce ne fut qu'en 1680 qu'on y revint, et que l'on songea à y former un établissement. On la nomma alors *Louisiane*, en l'honneur de Louis XIV. Les Français en jouirent jusqu'en 1762, qu'elle fut cédée aux Espagnols. Par les derniers traités avec l'Espagne, elle fut rendue à la France (1).

Sa capitale est la *Nouvelle-Orléans*, ville

(1) Depuis la composition de cet article, la France a vendu la Louisiane aux États-Unis d'Amérique; elle forme maintenant un État séparé, jouit des mêmes droits que les autres, et est également su-

ux, trompés par ce mécompte, attaquèrent
ni premiers, et ne purent détruire que le
nte qui était au milieu d'eux. Le carnage
horrible; les sauvages furieux éventrèrent
femmes enceintes quand ils n'eurent plus
rsonne à massacrer. Les autres postes fran-
is avertis, marchèrent aussitôt, et les re-
ésailles furent si terribles, que la nation
es Natchez disparut entièrement de dessus
terre. Tels furent les malheurs que fit
aître le crime d'un seul. Cet événement
st un trait du caractère des sauvages qui
ordent le Mississipi, depuis la Louisiane jus-
u'au Canada. La vengeance est leur passion
ominante; mais aussi ils savent être justes
t véritables amis, quand on agit avec eux
incèrement et sans blesser leurs droits, qu'ils
onnaissent fort bien. En général, ils re-
ardent les Européens comme des usurpa-
eurs, et nous ne pouvons disconvenir qu'ils
'aient raison en ce point. Je voudrais bien
avoir comment nous les recevrions, si, à
eur tour, ils avaient les moyens de se pré-
enter chez nous.

Le culte du soleil n'est pas commun chez
outes ces nations. Les Natchez étaient ceux
ui s'étaient fait une plus belle idée de cette

serve un feu que les prêtres sont obligés entretenir. Cette religion pure, et qui approche le plus de la vraie, est peu répandue : plusieurs autres nations n'ont que des idées grossières de la Divinité, et sont presque sans culte.

Les *Chactas*, l'une des nations les plus nombreuses et les plus guerrières, est aussi une des plus superstitieuses. Elle ne va jamais à la guerre sans consulter son *manitou*, et c'est le chef qui le porte. On l'entoure à-peu-près comme nous entourons notre drapeau, et on le tourne toujours vers l'ennemi. On a pour lui tant de vénération, qu'on ne mange jamais sans lui donner la première part; et comme il ne mange pas, le chef se charge de le représenter en cette occasion. Le manitou est pour ces sauvages ce qu'est le fétiche pour les nègres. Cette religion ridicule ne les empêche pas d'avoir les mœurs fort pures et toutes les qualités qui distinguent les hommes de bien. Leurs femmes sont fidèles, et sur-tout fort attachées à leurs époux; elles les suivent à la guerre, combattent même à leurs côtés, et les encouragent sans cesse, en leur criant qu'ils doivent mourir *en véritables hommes*. Quoique bons guerriers, les Chactas ont con-

divinité. Les *Oumas* ont conservé son culte; leur nom signifie *adorateurs du soleil*. Leur manière d'adorer est autre a quelque chose d'auguste, et peut même inspirer la piété aux étrangers qui les regardent prier. Dès le matin, le grand-prêtre donne le signal de la marche, et le peuple suit en silence. Ce grand-prêtre tient le *calumet* de paix, c'est-à-dire, une longue pipe artistement travaillée. Il remplit sa bouche de fumée, et lance vers le dieu prêt à paraître la première bouffée de tabac. C'est chez cette nation la manière de donner son cœur à Dieu. Aussitôt que le soleil fait paraître ses premiers rayons et que l'on distingue un peu son disque, tout le peuple, les bras élevés vers le ciel, lui adresse les premières paroles du jour, et l'implore à haute voix, en se précipitant à terre. On a soin sur-tout de faire assister à cette cérémonie du matin les enfans, qui, conduits par leurs mères, contractent l'habitude d'une religion qui instruit et console. La nature a fait tous les frais du temple: on choisit pour adorer, un lieu élevé, entouré d'arbres. Au milieu est placée une souche énorme, un tronc d'arbre d'une hauteur convenable, sur lequel est un vase où l'on

poussante. Ils ne songent jamais à aider la nature par des bains salutaires. La sueur et la pluie sont les seuls moyens qu'ils emploient pour se mouiller. Ils ont beaucoup de vénération pour leurs morts, mais ils ne les enterrent point. Ils leur font une espèce de bière avec le l'écorce de cyprès, et ils les exposent sur quatre fourches de quinze pieds de haut, au milieu d'une plaine. Après un certain temps, qu'ils savent mesurer, quand les vers ont dévoré le corps, ils descendent les bières; ils retirent des cadavres les muscles, les nerfs et toutes les parties molles, les placent respectueusement dans la terre, détachent les os, les confondent, et, après avoir vermillonné la tête, ils renferment les morceaux de ce squelette dans une boîte faite exprès, et les portent au dépôt général. Chaque année, et dans les premiers jours qui répondent au mois de novembre, ils célèbrent le jour des Morts, qu'ils appellent la *fête des ames*. On n'y danse point, on n'y chante point; le silence le plus triste est l'hommage qu'on leur rend. Ensuite succède un grand festin qui termine ce jour solennel.

Ces sauvages n'ont point de culte proprement dit; et quoiqu'ils croient à l'immortalité

senti à rester en paix, moyennant les petits présens qu'on leur fait chaque année.

Ce peuple n'obéit à ses chefs qu'en temps de guerre ; dès que la paix est faite, ils n'ont de considération pour lui qu'autant qu'il est libéral. Le butin fait sur l'ennemi se distribue entre les guerriers qui l'ont arraché et les parens de ceux qui, en les aidant, ont péri. Ils prétendent que c'est le moyen d'essuyer les larmes de ceux dont les parens sont admis au partage. Le chef n'a pour lui que la gloire dans toute sa pureté, et ils pensent qu'il doit renoncer à tout autre intérêt. S'il ne réussit pas dans son entreprise, il perd tout son crédit, et on lui retire le commandement ; il rentre dans la foule des simples soldats. Si la victoire qu'il a remportée a causé une grande effusion de sang, on ne fait aucun cas de lui. Les sauvages disent qu'il n'est pas étonnant qu'on fasse beaucoup de choses avec beaucoup de monde ; qu'il ne faut pas un grand génie pour obtenir de petits avantages par de grands moyens. Leur tactique est fort simple : elle a pour base la connaissance pratique des lieux et la vigilance la plus active.

Ces peuples, pour la plupart, habitent loin des rivières, et sont d'une malpropreté

libres, et leur corps est posé de manière que leur tête est toujours portée en arrière; en sorte qu'ils en contractent l'habitude pour toute leur vie.

Quand les Chactas et les autres sauvages viennent visiter les Européens, ils mettent tout ce qu'ils ont de plus brillant. Leurs cheveux sont bien tirés, bien lisses et tortillés sur le haut de leur tête, absolument comme ce que nous appelons aujourd'hui une coiffure à la grecque. La différence est qu'au lieu de se servir, comme nous, d'huile parfumée, ils font usage de graisse d'ours. Des plumes de coqs et de paons sont plantées tout autour et achèvent la parure de la tête. Leurs oreilles sont percées; ils y passent des anneaux de plomb ou d'étain, auxquels pendent des grelots, et quelquefois encore de grosses rassades de différentes couleurs. Il y a même dans l'intérieur des terres, des sauvages qui attachent à leurs oreilles des poids si considérables, qu'elles pendent jusque sur leurs épaules. Beaucoup aussi ont le nez percé et y passent tout simplement un anneau.

Leurs joues sont colorées de vermillon très-vif, et ils gravent sur le reste de leur visage différentes marques de couleur bleue, qu'ils

de l'ame et à l'existence du *Grand-Esprit*, ils s'inquiètent peu de l'avenir ; ils vivent avec indifférence et meurent sans peine. Ils ont cependant des devins, qui sont médecins aussi ; mais ils ont droit de les tuer, s'ils ne guérissent pas les malades qu'ils entreprennent. Ces médecins connaissent quelques simples propres à guérir les blessures reçues à la guerre et les morsures des serpens les plus dangereux. La coutume qui les met à la disposition des parens qui perdent quelqu'un, est rarement suivie ; ils connaissent les moyens de se tirer d'un si mauvais pas, et peuvent, tout comme ailleurs, expédier en sûreté un malade.

Lorsque les femmes de cette nation sont prêtes à faire leurs couches, elles quittent la cabane, vont se cacher dans les bois, et n'y reçoivent aucun secours humain. A peine sont-elles délivrées, qu'elles se plongent dans l'eau et y lavent leurs enfans. Au lieu de les envelopper ensuite dans des langes, elles les mettent dans une écorce d'arbre formant une espèce de corset, depuis la ceinture jusqu'au-dessous des aisselles. Elles font un trou derrière et devant ; ainsi leurs enfans n'ont besoin que de peu de soins, sous le rapport de la propreté. Leurs bras et leurs jambes sont

la peau d'élan, de daim ou de buffle, ils se font des souliers, qui ne sont, pour ainsi dire, que des chaussons tout plissés sur le coude-pied. Sur leurs épaules est une couverture de laine jetée négligemment en forme de manteau; elle leur sert d'enveloppe sur la natte ou sur la peau d'ours ou de bœuf sauvage qui leur tient lieu de lit. En hiver, ils portent cette couverture sur la tête; en été, ils ne la portent que sur les épaules, et ils ont un bras dehors. Ils ont bonne mine dans cet accoutrement; et comme ils portent la tête très-haute, qu'ils sont grands, lestes et bien faits, leur aspect est martial et imposant.

Les femmes sauvages ont la même coiffure que les hommes, les mêmes ornemens aux oreilles, mais point de marques sur le visage. Leur chemise est un mouchoir ou un morceau de toile qui en a la forme. Elles en attachent deux bouts à leur cou, et les deux autres sont noués autour de leur ceinture, en sorte que leur gorge est entièrement cachée. Elles ont un petit jupon de drap qui pend jusqu'aux genoux, et qu'on appelle à la Louisiane *acolan*. Elles ne portent point de mitas; mais en hiver elles ont des souliers comme leurs maris. De même aussi que les hommes, elles

se font avec une aiguille et de la poudre de chasse. Ils se couvrent assez souvent d'hiéroglyphes de même couleur, le front, la poitrine, les bras, les cuisses et les jambes; tantôt c'est un serpent, un arbre, une feuille, tout ce que la fantaisie leur inspire, quand la superstition ne s'en mêle pas. Souvent c'est la marque de leur pays natal, en sorte qu'en les voyant on peut deviner le pays d'où ils sortent.

Au lieu de culottes ils ont un *braguet*: c'est un morceau de drap bleu qu'ils passent entre les cuisses, et dont les deux bouts passés dans une ceinture, se développent en retombant par devant et par derrière jusqu'aux genoux. La ceinture qui soutient ce morceau de drap, est garnie de rassades de toute couleur, et même assez souvent de grelots. C'est à cette ceinture que pend leur casse-tête, et souvent ils y attachent la chevelure de l'ennemi qu'ils ont vaincu. Ils portent en sautoir une lanière de peau à laquelle pend un couteau dans une gaîne.

En hiver, ils ont des *mitas*. C'est une espèce de guêtres faites avec une peau très-fine; ils y attachent des grelots qui font beaucoup de bruit quand ils marchent. Avec de

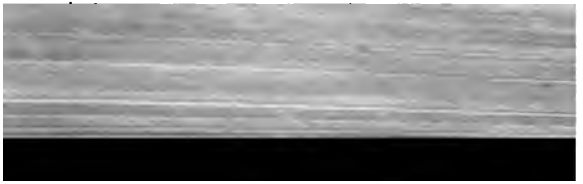
eries qui n'ont pas besoin d'être vernies. Cette même terre est employée pour faire les beaux calumets ou pipes dont se servent les chefs des sauvages. Elles font des éventails, les uns avec des queues de dindes, les autres avec des ailes de cygnes; les dames achètent les premiers, et les hommes les seconds, pour s'en servir dans les chaleurs.

Le voyageur qui nous fournit ces détails, termine sa relation en donnant une idée des langues que parlent quelques-unes des nations qui habitent la Louisiane. Il traduit aussi une chanson composée chez les *Naoudoouessis*, l'une de ces nations. La voici; en la rapprochant du discours que nous avons rapporté, elle pourra faire connaître le genre et la tournure d'esprit des sauvages de ces contrées. *Je me leverai avant le soleil, et je monterai au haut de cette colline; j'y verrai les premières vapeurs et puis les nuages se disperser. Grand Esprit, fais-moi réussir dans mon entreprise, et quand le soleil disparaîtra, fais que la lune me donne assez de lumière pour me guider en portant chez moi le daim que je tuerai.*

portent une couverture tantôt sur les épaules, tantôt sur la tête, suivant la rigueur de la saison.

Les sauvages ne connaissent volontiers que la guerre et la chasse. Ils rapportent de leurs courses de superbes pelleteries et des viandes excellentes, dont on fait de très-bonnes salaisons. Ce sont les femmes qui ont tout le fardeau du ménage. Elles tiennent encore un genre de manufactures assez intéressant. Après avoir cueilli du jonc, elles le préparent en lames et l'enterrent de façon à lui donner tantôt la couleur rouge, tantôt la couleur noire, sans qu'il perde son beau vernis. Comme le jonc est naturellement d'un beau jaune, il en résulte que par leur invention, elles en ont de trois couleurs. C'est avec ces joncs qu'elles font de jolies nattes en forme de tapis, et sur lesquelles il y a des quadrilles ou des ronds de trois couleurs artistement travaillés. Elles tressent aussi avec beaucoup d'art des paniers également fort recherchés; et il est de ces paniers que l'on pourrait remplir d'eau sans en perdre beaucoup. Ils sont imperméables à l'humidité extérieure. Elles fabriquent aussi avec une terre qu'elles connaissent, et qui est aussi fine que celle de la porcelaine, de jolies po-

Naturels de la Floride



'union et de discipline, ruinèrent la colonie aissante de Ribaud, dans le temps même u'il était allé demander en France de nou- eaux secours..... Les vivres manquèrent lans une terre fertile que personne ne s'avisa le cultiver, parce qu'on n'y était venu cher- cher que des mines. Il semblait que le Nou- veau-Monde ne dût produire que de l'or ; et du moment où les habitans refusèrent des vivres, le besoin se fit sentir, sans que l'on songeât à y remédier. On ne pensa qu'à la fuite. Ces mêmes colons, qui n'avaient pas le courage si facile d'être cultivateurs pour avoir du pain, eurent l'étonnante industrie de bâtir un vaisseau pour retourner en Eu- rope, et devinrent charpentiers et forgerons, sans avoir manié d'outils de leur vie, et sans aucun des secours qu'exigeait une pareille construction. La mousse et cette espèce de filasse qui croît sur les arbres de la Floride, servirent d'étoupes pour calfater le bâtiment. Les chemises et les draps de lit furent em- ployés à faire des voiles ; on fabriqua des cordages avec l'écorce des arbres ; enfin le navire fut achevé et lancé à l'eau. L'embar- quement ne fut pas différé d'un seul jour. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que la

quelques jours la mort de ses compagnons. Il fut pris au mot ; on l'égorgea sur-le-champ, sans qu'il fît la moindre résistance. Il ne se perdit pas la moindre goutte de son sang ; tous en burent avec avidité ; et le corps ayant été mis en pièces, chacun en obtint sa part. Ce prélude eût sans doute été suivi d'une boucherie plus sanglante, si bientôt on n'eût apperçu la terre et un vaisseau qui s'approchait..... La guerre civile de France n'avait pas permis de songer à la colonie de Floride ; mais dès que Coligny put reparaître à la cour, il engagea le roi Charles à lui donner trois navires bien équipés pour envoyer des vivres à Charlesfort ; c'était le nom de la colonie française. Le commandement en fut confié à Laudonière, gentilhomme d'un mérite connu. On lui donna d'habiles ouvriers dans tous les arts. Quantité de jeunes gens entreprirent le voyage à leurs frais, et l'on y joignit de bons soldats. On observe que l'amiral prit soin d'exclure de cet armement tous les catholiques..... Les commencemens furent heureux ; mais la suite ne fut pas de même. Les Sauvages qu'on avait maltraités, tourmentèrent sans cesse la colonie ; et enfin les Espagnols

vinrent à bout de détruire sans retour établissemens français.

Philippe II, dit l'auteur de *l'Hist de Commerce des deux Indes*, accouti à s'attribuer la possession exclusive de l'A rique, instruit des tentatives de quel Français pour s'y établir, et de l'abando les laissait le gouvernement, fit parti Cadix une flotte pour les exterminer. Mé dès, qui la commandait, arrive à la Flor il y trouve les ennemis qu'il cherchait, ét au fort de la Caroline : il attaque tous l retranchemens, les emporte l'épée à la m et fait un massacre horrible. Tous ceux avaient échappé au carnage furent pend un arbre avec cette inscription : *Non co Français, mais comme hérétiques.* de songer à venger cet outrage, le mini de Charles IX se réjouit en secret de néantissement d'un projet qu'à la véri avait approuvé, mais qu'il n'aimait parce qu'il avait été imaginé par le che Huguenots, et qu'il pouvait donner du r aux opinions nouvelles. L'indignation p que ne fit que l'affermir dans la résolu de ne témoigner aucun ressentiment. Il

réservé à un particulier d'exécuter ce que l'Etat aurait dû faire.

» *Dominique de Gourgue*, né au Mont-de-Marsan en Gascogne, navigateur habile et hardi, ennemi des Espagnols, dont il avait reçu des outrages personnels, passionné pour sa patrie, pour les expéditions périlleuses et pour la gloire, vend son bien, construit des vaisseaux, choisit des compagnons dignes de lui, va attaquer les meurtriers de la Floride, les pousse de poste en poste avec une valeur, une activité incroyables, les bat par-tout, et, pour opposer dérision à dérision, les fait pendre à des arbres, sur lesquels on écrit : *Non comme Espagnols, mais comme assassins.*

» L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autres suites : soit qu'il manquât de provisions pour rester dans la Floride, soit qu'il prévît qu'il ne lui viendrait aucun secours de France, soit qu'il crût que l'amitié des sauvages finirait avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Espagnols viendraient l'accabler, il fit sauter les forts qu'il avait conquis, et reprit la route de sa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui était due, et très-mal par la cour. » — « Il

fut obligé de se cacher pour se dérober vengeance des Espagnols ; et la cour France, alors toute dévouée à Philippe II sur le point de sacrifier le seul homme qu pris soin de la venger. L'Europe vit ave dignation ce traitement aussi lâche qu'inj La reine Elisabeth offrit sa protection brave homme qu'elle aurait desiré d'atta a son service. Il eut encore la générosité refuser à ses ordres, et Charles IX rougi fin de le persécuter : on le laissa vivre sa patrie; mais il y mourut sans récompen (*Abrégé de l'hist. des Voyages.*)

La Floride, qui avait été cédée à l'An terre en 1763, et qui est revenue à l'Esp par le dernier traité, se divise en occiden qui a *Pensacola* pour capitale, et en o tale, dont la capitale est *Saint-Augu* Cette dernière partie, qui forme une poi a 100 lieues de long sur 25 de large. Ell habitée par des sauvages nommés *Apalac* dont les mœurs ressemblent à celles des tions que nous avons fait connaître dans ticle de la Louisiane.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

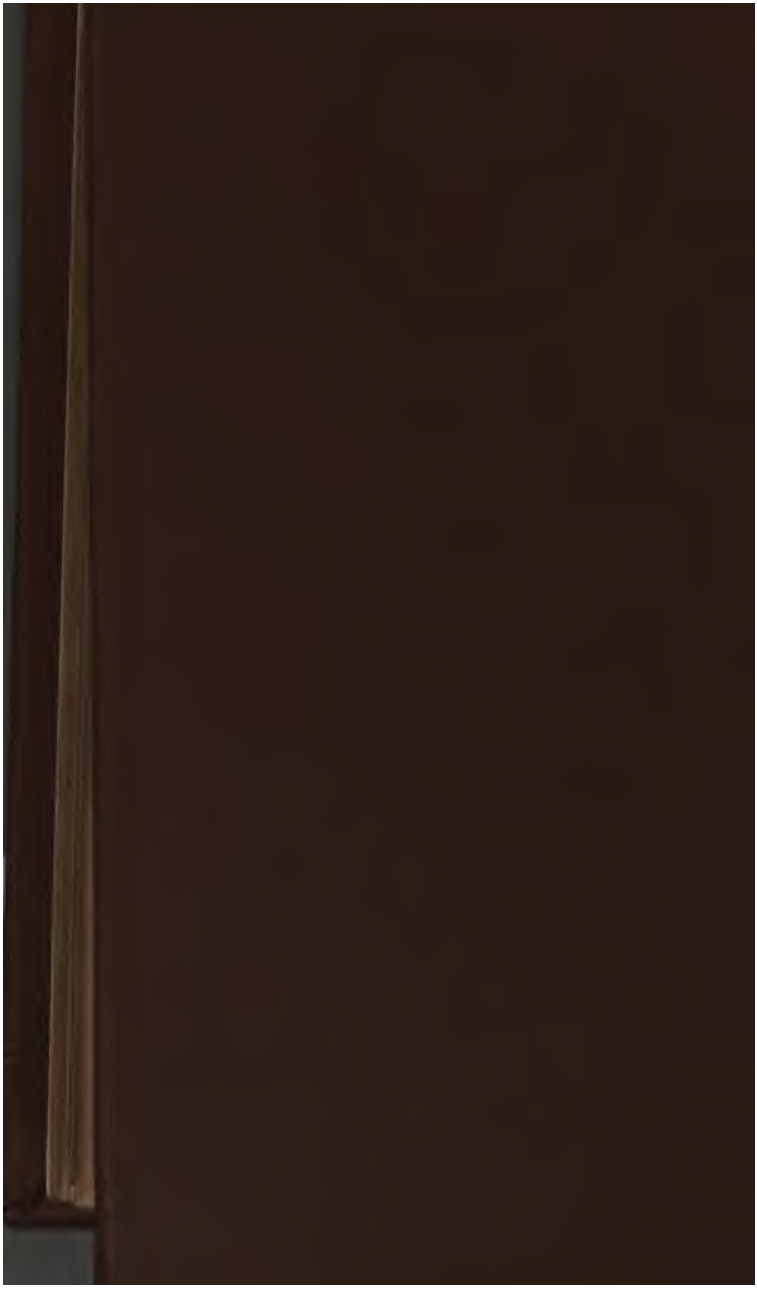
TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

La Guinée, pag. 5
La côte de Malaguette, ou des Graines, 6
La côte d'Ivoire ou des Dents, 10
La côte d'Or, 12
La côte des Esclaves, 32
Le royaume de Bénin, 42
La Nouvelle Guinée, ou le Congo, 48
Le Loango, Id.
Du Congo, 55
Angola, 63
Le Benguéla, 70
Mataman, 71
La Cafrerie, 78
La Cafrerie pure, 79
Le cap de Bonne-Espérance, 80
Les Hottentots, 84
Les Cafres, 104
Côte orientale de l'Afrique, 118
La Terre de Natal, Id.
Le Monomotapa, 121
Côte de Zanguebar, 124

La côte d'Ajan,
Quelques iles de l'Afrique.
Madagascar,
Ile de France,
Ile de la Réunion,
Amérique.
Les Antilles,
Iles Anglaises,
Port-Royal,
La Barbade,
Bridgetown,
Iles Espagnoles,
Cuba,
La Havane,
Saint-Iago,
Porto-Rico,
Iles Françaises,
Saint-Domingue,
Le Cap,
Le Port-au-Prince,
Léogane,
La Martinique,
La Guadeloupe,
La Guiane,
La Guiane Française,
Pays des Amazones,
Le Brésil,
Le Paraguay et Buénos-Ayres,
Le Pays des Patagons,
La Terre-de-Feu,
Le Chili,

Le Pérou,
La Nouvelle-Grenade,
Le Mexique ou la Nouvelle-Espagne,
La Californie,
La Louisiane,
La Floride,

Fin de la table du cinquième volume.

De l'Imprimerie de B. Imbert, rue de la Vieille-Monnaie, n°. 12.

DEC 8 1966